

Christian CHARRIERE-BOURNAZEL

L'ADOLESCENT

DANS

L'ŒUVRE ROMANESQUE

DE

GEORGES BERNANOS

Mémoire de maîtrise de lettres classiques soutenu en juillet 1971 à la Sorbonne

INTRODUCTION

Dans la préface des Grands Cimetières sous la Lune, Georges Bernanos, s'adressant à ses « compagnons inconnus », ses « vieux frères », résume en quelques mots, empreints de cette douce violence qui lui est familière, l'objet de toute son œuvre :

« ... On ne parle pas au nom de l'enfance, il faudrait parler son langage. Et c'est ce langage oublié, ce langage que je cherche de livre en livre, imbécile ! Comme si un tel langage pouvait s'écrire, s'était jamais écrit. N'importe ! Il m'arrive parfois d'en retrouver quelque accent ... »¹

Car Bernanos est sans doute l'écrivain catholique français pour qui a le plus fortement retenti la parole du Christ : « *quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas.* »² C'est autour du thème principal de l'enfance, en effet, que s'articulent pour lui tous les autres. D'entre toutes ses créatures, les héros les plus chers à son cœur, et qui se nomment, de son propre aveu, Donissan, Chantal ou ce « *cher curé d'un Ambricourt imaginaire* »³ ont su garder ou reconquérir un authentique esprit d'enfance.

Dans cet univers aux antithèses vigoureuses, les grandes figures de ces saints se heurtent à des fantoches, les médiocres et les pervers. Toutefois les déçus du monde bernanosien, aussi éloignés que possible de l'enfant qu'ils ont pu être, conservent à quelque degré d'abjection qu'ils soient parvenus, ce qu'Albert Béguin a si magnifiquement appelé « la nostalgie d'une aube pure de la vie ». ⁴

Si cette nostalgie de l'enfance constitue pour Bernanos l'obsession majeure, à la fois cause et but, de sa création littéraire, c'est parce qu'il l'a, lui-même, profondément ressentie. Il ne l'a sûrement pas subie à la manière d'un Ganse, d'un Clergerie ou d'un Cénabre en qui ne s'est jamais éteint le souvenir des premières blessures du cœur ou de la vanité. Mais il l'a recherchée, éprouvée, volontairement, pour sa seule valeur spirituelle. Il s'en explique lui-même dans les Enfants Humiliés :

¹ Plon. p. 12-13

² St Marc 9 15 (Traduction Bible de Jérusalem)

³ Gds Cimetières – p. 12

⁴ A. Béguin. Bernanos par lui-même – Seuil p. 5

« J'ignore pour qui j'écris, mais je sais pourquoi j'écris. J'écris pour me justifier aux yeux de qui ? – Je vous l'ai déjà dit, je brave le ridicule de vous le redire – Aux yeux de l'enfant que je fus. Qu'il ait cessé de me parler ou non, qu'importe, je ne conviendrais jamais de son silence, je lui répondrai toujours. Je veux bien lui apprendre à souffrir, je ne le détournerais pas de souffrir, j'aime mieux le voir révolté que déçu, car la révolte n'est le plus souvent qu'un passage, au lieu que la déception n'appartient déjà plus à ce monde, elle est pleine et dense comme l'enfer »¹.

Maintenir, coûte que coûte, le dialogue impossible, illusoire, avec cette part de soi-même demeurée toute entière intacte, par-delà les déconvenues de l'adolescence et de l'âge mûr, voilà pour le chrétien Bernanos l'unique aspiration, la recherche de toute une vie qui dépasse très largement le cadre de ses seuls livres. Eux-mêmes semblent être le produit d'une sorte de mémoire spontanée qu'il a essayé de décrire :

« Dès que je prends la plume, ce qui se lève tout de suite en moi, c'est mon enfance, une enfance si ordinaire, qui ressemble à toutes les autres, et dont pourtant je tire tout ce que j'écris, comme d'une source inépuisable de rêves »².

En corrélation avec les épisodes de sa vie intérieure et de son ascèse personnelle dont elle n'est qu'une manifestation, son œuvre a pu apparaître à Urs Von Balthasar comme « la réminiscence de ce qui est le plus proche en nous de l'éternité, de Dieu, l'évocation de ce qui est le plus profondément enraciné au royaume de la pureté : son enfance »³.

Ainsi tout à tour réminiscence ou fruit d'une quête passionnée, ce paradis perdu de l'enfance n'offre, malgré tout, aucun secours à l'homme vivant qui tente de surmonter l'angoisse « plénière et permanente »⁴ inhérente à sa condition. La vie ne peut qu'humilier l'enfance. Telle est l'idée contenue dans le conseil donné par Bernanos à une jeune fille brésilienne :

« Ne devenez jamais une grande personne ! Il y a un complot des grandes personnes contre l'enfance et il suffit de lire l'Évangile pour s'en rendre compte »⁵.

Mais si l'existence ne cesse de bafouer l'enfance – et c'est l'humilité de sa condition qui lui confère sa Divine majesté – au sommet de chaque agonie elle recouvre sa toute-puissance. Écoutons Bernanos le dire :

¹ Les Enf. Hum. Gallimard – Le livre de Poche p. 137

² A Madame de la Noue – 1935 – cité par Hans Urs Von Balthasar – Seuil p. 100

³ Hans Urs Von Balthasar – Le Chrétien Bernanos – Seuil 1956

⁴ Lettre de 1917 citée par Béguin op. cité page 33

⁵ Sur l'album d'une jeune fille brésilienne, cité par Béguin, op. cité. p. 96

« Oh ! je sais bien ce qu'a de vain ce retour vers le passé. Certes ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. Et pourtant, l'heure venue, c'est lui qui reprendra sa place à la tête de ma vie, rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, entrera le premier dans la Maison du Père »¹.

Cette prééminence de l'enfant dans la hiérarchie divine des valeurs, que Bernanos a totalement faite sienne, implique une volonté farouche, sous peine de manquer le salut, de reconquérir – car préserver ne se peut pas, ou du moins les êtres préservés bénéficient d'une grâce qui n'est pas dispensée au grand nombre – la pureté perdue. À cet égard Saint Mathieu est plus explicite que Saint Marc. Les paroles qu'il rapporte du Christ insistent précisément sur la part d'effort nécessaire à cette aventure : *« Si vous ne retournez pas à l'état des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume des Cieux »*². Chantal de Clergerie, Donissan, Chevance ou le petit curé d'Ambricourt font partie de l'infime cohorte des saints en qui l'innocence du premier âge n'a été entachée d'aucune souillure, bienheureuses créatures faites à l'image de « la petite fille merveilleuse »³ que « le monde d'avant la grâce (...) a bercée longtemps sur son cœur désolé – des siècles et des siècles – dans l'attente obscure, incompréhensible, d'une VIRGO GENITRIX⁴.

Mais le reste des hommes sort du cercle enchanté dès les premières heures de l'adolescence. Entre l'enfance et la maturité, il y a cette rupture, cette crise profonde où , prenant conscience de lui-même, de sa liberté et de son illusoire puissance, le jeune homme ou la jeune fille éprouve les grandes tentations qui pèseront, dès que sera formé le premier choix, sur toute sa vie, retentiront même au plus profond de l'éternité.

Heure trouble que celle « où l'adolescence étend ses ombres, où le suc de la mort, le long des veines, vient se mêler au sang du cœur »⁵, où l'esprit de jeunesse s'oppose, ou bien au contraire, le cède au désir de l'impur, à la volonté du mal. Cette période capitale de toute existence humaine, Bernanos l'a lui-même, à son heure, intensément vécue. Il a compris en même temps que le destin d'une créature se joue en ces moments obscurs et troublés, et s'est efforcé de promouvoir sa propre conception de l'adolescence. À cette fin, il n'a jamais manqué de faire vivre, auprès de ses saints, de ses médiocres et de ses maudits, un ou plusieurs jeunes gens en crise dont le cœur douloureux et la fragile raison, pressés de tentations contraires, cherchent passionnément à se donner un maître.

¹ Préface des Grands Cimetières – p. 12

² St Mathieu 18,3 – (Trad. Bible de Jérusalem)

³ Journal d'un Curé de Campagne – NRF Pléiade – p. 1192

⁴ Journal d'un Curé de Campagne – NRF Pléiade – p. 1192

⁵ Préface des Grands Cimetières, p. 12

Adolescents au cœur pur ou déjà rongés par le mal, l'égoïsme, la faiblesse ; âmes assoiffées d'absolu, qui poursuivent l'unique amour et meurent pitoyablement, victimes de leurs pauvres rêves ; pèlerins infatigables des routes de l'espérance, - Bernanos les a animés du souffle même de sa vie. Pas un d'entre eux n'a accompli son glorieux ou funeste destin avant qu'il en ait lui-même parcouru jusqu'au bout les moindres étapes. Pas un d'entre eux qui ne soit dépositaire d'une part de son créateur, image idéale, parfaite, de ce qu'il eût souhaité ou redouté de devenir.

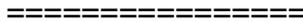
Aussi n'est-il pas possible d'évoquer les hautes figures des adolescents bernanosiens, ce qui est proprement le but de cet essai, avant de s'être rappelé quel jeune homme il fut lui-même à l'âge de ses héros, et la place tenue par l'adolescence dans la part de son œuvre qui n'est pas romanesque.

PROLEGOMENES



L'ADOLESCENCE :

expérience vécue et thème littéraire



CHAPITRE 1^{er}

=====

Bernanos à l'heure de l'adolescence

Les grands débats intérieurs de Bernanos adolescent nous ont été révélés par la publication de dix lettres qu'il adressera entre décembre 1904 et octobre 1906, à son ancien professeur de rhétorique du Petit Séminaire de Bourges, l'Abbé Lagrange.

La première de ces lettres ne comporte aucun élément très significatif de ce que fut alors son cheminement spirituel. Simplement elle a l'avantage de nous renseigner sur le cadre extérieur de son existence : pensionnaire au Collège Sainte-Marie d'Aire-sur-la-Lys, après avoir échoué à la première partie du baccalauréat, il mène une vie austère et, selon sa propre expression, s'ennuie mortellement. Voici ce qu'il en dit lui-même dans cette première lettre :

« Un échec qui nous enferme un an de plus en cage, c'est à en pleurer. Etre enfermé quand Paris existe, quand il y a tant de choses à faire, mener sa petite vie de bigote campagnarde, quelle scie, quelle scie ! »¹

Cependant, il n'évoquera pas toujours, sur le même ton amer dépit les années de sa captivité. La cage de 1904 deviendra, quarante ans plus tard, sous la plume de l'écrivain, « un charmant petit collège provincial »².

Telle est la magie du souvenir ! Mais surtout, il ne pouvait qu'aimer, au terme d'une existence restée totalement fidèle à l'idéal de sa jeunesse, le cadre dans lequel il avait médité et défini ses engagements. Car tout ce temps, en apparence perdu, devait se révéler au fil des jours, d'une rare fécondité. C'est ce dont témoigne la correspondance de Bernanos avec son ancien Professeur de Bourges. Ces lettres d'adolescent sont écrites si spontanément qu'on ne peut y déceler aucun souci de composition ni d'ordre.

¹ À l'Abbé Lagrange – Déc. 1904.

² Notice autobiographique – janvier 1945 – In Le lendemain, c'est vous. P. 9

Elles jaillissent véritablement du plus profond de lui-même. Il n'hésite pas à se répéter d'une lettre à l'autre, ou dans le cours d'une même lettre, et procède à des retours en arrière qui lui sont imposés par la préoccupation dominante de l'instant. Aussi les examinerons-nous comme si elles formaient un tout. Le plan de notre brève analyse ne cherchera pas à respecter leur ordre chronologique, afin de mieux suivre son évolution spirituelle.

Dans le temps où le jeune Bernanos prend conscience du changement qui s'opère en lui, il tente de se définir un idéal de vie. Mais les doutes et les grandes tentations de son âge menacent ses résolutions que leur nouveauté rend fragiles. Repoussant les ultimes pièges de découragement, il s'engage de façon définitive en posant des choix concrets.

A – De la conscience de soi à la recherche d'un idéal

1°/ Il faut attendre une lettre de mars 1905 adressée à l'Abbé Lagrange quatre mois après la première, pour voir Bernanos, alors âgé de dix-sept ans, se résoudre à jeter bas le masque et s'ouvrir, avec une sincérité toujours prête à se prendre en défaut, au professeur de naguère. Est-ce à dire qu'il ait, jusque-là, menti ou dissimulé sa vérité derrière une façade plus flatteuse ? Nous le connaissons assez pour savoir qu'il méprisait le mensonge, l'artifice, ainsi qu'il l'a écrit lui-même :

« ... Tout ce qui est sentiment théâtral et exagéré volontiers me faire rire, et j'ai raison me semble (-t-il) »¹

Il avait dit un peu plus haut :

« ... Mon malheur à moi, est d'abord la crainte du ridicule, et aussi lorsque j'écris à vous, la peur de n'être pas sincère et de poser »².

Ainsi donc, seule une profonde défiance à l'égard de lui-même engendrant un réflexe de pudeur courant à cet âge, l'avait poussé à paraître différent de ce que, confusément, il se sentait être. Il lui fallait ce décalage dans le temps entre la parole dite et la réponse qu'elle appelle, et surtout la grande solitude face à la douloureuse page blanche qui devait lui servir plus tard, du plus impitoyable des directeurs de conscience.

¹ Mars 1905

² Mars 1905

Non seulement il n'y a pas de mensonge en lui, mais c'est uniquement par goût de la vérité qu'il se définit différent de l'image qu'il donnait de lui quelques mois plus tôt :

« ... Vous m'avez cru un dilettante, sans affection bien sincère et bien forte, sans grande foi (...). Peut-être vous disiez-vous aussi qu'il manquait un idéal à ma vie, un but autre qu'une existence froidement heureuse, dans un joli petit appartement Louis XV, où l'on puisse lire des vers gentils et modern style. C'était, au reste, mon plaisir de le faire croire, mais je me mentais à moi-même »¹

Ce jeu factice, que motivait seule la crainte du ridicule, ne méritait pas qu'on le joue ; il en convient lui-même :

« ... J'ai tort aussi lorsque je me targue d'un scepticisme que je n'ai pas, et quand je souris parfois lâchement des choses qui m'émeuvent réellement. À force de manquer d'occasion de parler cœur-à-cœur, j'en suis venu à le faire difficilement, avec la crainte d'être ridicule. »²

Mais parce qu'un ami véritable se découvre à lui, son respect humain cesse d'être justifié. Il était seulement le signe d'une grande délicatesse de cœur, d'une parfaite discrétion propres aux sensibilités profondes. Le même besoin de relations affectives privilégiées, -amour ou amitié-, hantera bon nombre de ses adolescents au point qu'ils subordonneront leur désir ou leur refus de vivre, à l'épanouissement ou bien au contraire à l'échec des aspirations de leur cœur. L'égoïsme d'Olivier Mainville provoquera la mort volontaire de Philippe³ ; la lâcheté de Cadignan poussera Germaine Malorthy au meurtre puis, indirectement au suicide⁴. Mouchette, s'éveillant d'un rêve au sortir de la nuit passée auprès d'Arsène, fuira « sa sauvage solitude »⁵ en se jettant dans l'eau croupie d'une mare.

Bernanos a joui pour sa part du rare bonheur de pouvoir, sans arrière-pensée, se confier entièrement à un ami sûr. Un paragraphe de la lettre de 1905 indique qu'il a été conscient d'une telle chance :

« ... je veux continuer cette correspondance avec vous, car (...) elle me donne de grandes joies morales et m'aide moi-même en me forçant à m'analyser un peu, excusez-moi donc pour l'amour de moi ».

¹ Maris 1905

² A l'Abbé Lagrange – mars 1905 – p. 1726

³ Un mauvais rêve

⁴ Sous le Soleil de Satan

⁵ Nouvelle Histoire de Mouchette – NRF Pléiade – p. 1341

2°/ L'effort qu'il fait pour se connaître l'a d'abord amené, comme nous l'avons dit, à émettre des jugements négatifs à son sujet : il n'est ni un sceptique, ni un dilettante. Mais qu'est-il ? A vrai dire, il n'en sait rien lui-même, et tout au long de cette correspondance, il s'interroge sur ce point. Cependant, à la faveur d'une lente maturation, il commence à entrevoir en fonction de quelle préoccupation centrale vont affluer les réponses à toutes ses questions et se dégager peu à peu sinon la certitude d'une vocation précise, du moins le sentiment de ce qu'elle n'est pas ainsi que les grandes lignes de l'idéal de vie auquel il souhaite subordonner son cœur et sa volonté. Une fois encore, référons-nous à ses propres paroles :

« Ce n'est pas un changement qui s'est fait en moi, c'est moins encore une révolution. Mais tout simplement, j'ai commencé d'y voir plus clair. Depuis longtemps – à cause de ma jeunesse malade et des précautions qu'on me faisait prendre – je crains la mort, et par malheur, peut être mon ange gardien dirait (-il) par bonheur, j'y pense toujours. La plus petite indisposition me semble le prélude de cette dernière maladie, dont j'ai si peur »¹.

Il ne cesse d'exprimer la répulsion qu'elle lui inspire. Il la nomme par périphrases, épousant ainsi, probablement sans y penser, cette vieille superstition des anciens selon laquelle appeler un fléau par son nom eût suffi à le faire apparaître. Il emprunte à Edmond Rostand l'injure de Cyrano : la mort, c'est la « camarade » ; ou bien encore la désigne comme « ce diable de petit trou » dont parle Pascal². Ironie qui ne parvient pas à surmonter l'angoisse liée, de tout temps dans son esprit, à la fin inéluctable de tout être vivant.

Or c'est elle qui constitue le point de départ de sa réflexion sur le sens de la vie, l'idéal à se fixer et les moyens de lui rester fidèle. Sa démarche lui est dictée non par la sensibilité, mais par la raison :

¹ Mars 1905

² 10 déc. 1905

« Au moment de ma première communion ¹ la lumière a commencé de m'éclairer. Et je me suis dit que ce n'était pas surtout la vie qu'il fallait s'attacher à rendre heureuse et bonne, mais la mort, qui est la clôture de tout » ²

Partant, il a envisagé le don total de lui-même, mais les résolutions de l'enfance se sont endormies. Il lui faut attendre l'austère exil d'Aix-sur-la-Lys, propice à la méditation pour que, progressivement, renaissent en lui les « idées de (sa) première communion » ³. Ce choix délibéré de retrouver l'esprit d'enfance, il le résume en quelques mots :

« ... Je reconnais plus que jamais que la vie, même avec la gloire, qui est la plus plus belle chose humaine, est une chose vide et sans saveur quand on n'y mêle pas toujours, absolument, Dieu. D'où il m'apparaît logiquement que, pour être heureux, il faut vivre et mourir pour lui, aidant à ce que son règne arrive selon votre âge, selon votre position, vos moyens, votre fortune, vos goûts. Et ainsi je n'aurai plus peur de cette affreuse mort ... » ⁴.

Et il précise dans la lettre du mois de mai 1905 :

« J'ai compris (...) que nous ne pouvons valoir quelque chose que par le sacrifice et l'oubli total de soi au profit de Dieu et de sa cause, et que le meilleur moyen d'arriver au mépris de la mort est l'offrande de la vie et de la mort ».

Idéal généreux, mais il sent bien déjà, alors qu'il vient à peine de le définir, à quel point la réalisation en sera difficile et de quelles tentations il lui faudra triompher pour ne pas le trahir.

¹ Bernanos a fait sa première communion le 11 mai 1899 chez les Jésuites de la rue de Vaugirard. Il avait alors 11 ans.

² Mars 1905

³ Mars 1905

⁴ Mars 1905

B – Des grandes tentations aux choix concrets

1°/ Il doit d'abord affronter les pièges de la sentimentalité et du rêve dans lesquels la grande majorité des adolescents laisse sombrer ses plus hautes ambitions. Sur ce point encore, Bernanos a eu la rare chance de conserver toujours assez de lucidité pour se défier de ses rêves ; il n'en a jamais été dupe, comme il le dira trente-cinq ans plus tard : « *j'ai fait des rêves, oui, mais je savais bien qu'ils étaient des rêves* »¹. Dans la lettre de mai 1905 à l'Abbé Lagrange, tout en évoquant le « sourire énigmatique » des personnes auxquelles il s'était ouvert en premier, il fait lui-même le procès de ce qui pourrait bien n'être qu'un « emballement de jeune homme ». C'est ce qu'il redoute le plus :

*« Si ça passait, si ce n'était vraiment que ces élans qu'on a, vers dix-sept ans, quelque chose comme la bravoure d'un petit bonhomme à cheval sur un manche à balai et coiffé d'un chapeau de gendarme en papier ! »*².

Car il sait bien qu'à son âge, « *ce sont le cœur et l'imagination qui sont le plus souvent malades* », témoin les manifestations douloureuses de sa sensibilité en crise. Il est « *sensitif, imaginatif et surtout sentimental, odieusement sentimental* »³. Cela se traduit par des impulsions incontrôlables que provoque la plus légère sensation : « *un rayon de soleil – dit-il encore – et me voici prêt à mordre à la vie, comme Eve à la pomme* »⁴. Deux coups d'oeils échangés avec un visage « *à faire rêver les romantiques Werther* »⁵ suffisent à le mettre dans cet état de passivité sensitive qui le fait souffrir. Dès lors, seule l'obsession de la mort, entretenue par sa santé délicate, peut le contraindre à rentrer en lui-même ; mais il lui reste « *le souvenir tenace qu'on ne peut, qu'on ne veut pas chasser* »⁶.

¹ Les Enfants Humiliés – Livre de Poche p. 140

² Mars 1905

³ Septembre 1905

⁴ 1^{er} décembre 1905

⁵ Septembre 1905

⁶ Septembre 1905

Ces « *bluettes passagères* » ¹ engendrent au fond de son cœur une réelle angoisse car, pour lui « *devenir sentimental, c'est abdiquer (ses) espérances et (ses) ambitions* » ². Il repousse avec elles la tentation du dilettantisme qui consisterait à « *faire de jolis livres pour de jolis yeux dans une jolie maison* » ³. Mais pour autant il n'est pas encore sur le point d'émettre des choix concrets. Il sait seulement qu'il ne veut pas travailler pour lui.

La deuxième des épreuves qu'il estime essentielle, au même titre que les tentations du cœur, c'est le doute sur la sincérité de sa vocation. Avec une totale absence de complaisance pour lui-même, qui ne ressemble en rien à cette espèce de perversion de l'amour de soi fréquente à son âge, il dénonce à l'Abbé Lagrange les médiocrités de sa vie qu'il juge être le signe d'une certaine hypocrisie de sa part. La lettre de mai 1905 en donne de nombreux exemples :

« Je m'étonne moi-même de tant parler de sacrifice lorsque j'ai encore tant de mal à supporter les plus petites contrariétés, surtout celles qui contristent ma vanité, lorsque j'ai tant peur de la mort et de cette corruption inévitable et qui me fait presque dresser les cheveux sur la tête ».

Il avait dit un peu plus haut :

« ... J'agis plus souvent en pensée et en résolution qu'en acte ».

Mais s'il se rend parfaitement compte de la disproportion qui existe entre son idéal et la petitesse des efforts qu'il est capable de faire pour l'atteindre, son premier mouvement n'est ni la révolte, ni le découragement. Il s'en remet à Dieu. Il entre dans le jeu de la divine possession. À leur tour ses adolescents voyant l'objet de leurs aspirations se dérober à leur approche ou se sentir trop éloigné pour qu'ils puissent espérer le saisir, se jettent à corps perdu dans la douce pitié de Dieu, ou se donnent à Satan, ou bien encore s'enfuient dans la mort. Quant à lui, Bernanos souhaite seulement, à l'image de sa petite Chantal de Clergerie qui sait qu'elle ne peut tomber qu'en Dieu, recevoir cette paix promise aux hommes de bonne volonté. « *Je voudrais être moi-aussi - écrit-il en mai 1905 – un homme de bonne volonté* ».

¹ Septembre 1905

² Septembre 1905

³ Septembre 1905

Ainsi surmontera-t-il enfin la lassitude angoissante qui le prend en songeant qu' « *il faut descendre dix mètres pour en avoir monté un* » ¹.

Mais la seule façon de s'élever, malgré tout, un peu, consiste à poser des choix et à fixer des buts concrets.

2°/ Il commence par renoncer à une introspection trop poussée et déclare ne plus vouloir « *se fouiller l'âme* » ². Il en sait assez sur lui-même s'interroger encore reviendrait à différer l'heure des résolutions et des sacrifices qu'elles imposent.

D'autre part trop d'intérêt porté à soi-même empêche l'adolescent de se préoccuper d'autrui. Bernanos en vient, sur ce point, à se demander si sa sensibilité ne s'est pas définitivement desséchée :

« Et si je n'avais point de cœur ? Y pensez-vous ! C'est mon tourment, je vous assure, le plus sérieux, que le doute inlassable qui me prend chaque fois que je me sens incapable de répondre à une affection autrement que par des mots vides, et par des phrases recherchées » ³.

Il en conclut qu'avant même de s'engager, il lui faut se soumettre à une ascèse personnelle :

« ... La grande affaire est l'éducation de la volonté et du cœur, tout ce qui fait l'homme plus fort et prêt aux luttes de demain » ⁴.

Cette entreprise ne saurait être menée à bien dans une totale solitude par un être jeune qui a fait le tour de sa faiblesse. Il en appelle, plusieurs fois, à l'amitié dont il sait qu'elle ne faillira pas :

« Aidez-moi » ⁵ ou encore *j'ai besoin de faire l'éducation de mon caractère et il me faut quelqu'un pour m'aider. Où trouverais-je mieux que vous ?* » ⁶.

¹ Avril 1906

² Septembre 1905

³ 10 décembre 1905

⁴ Mai 1906

⁵ Mai 1906

⁶ Avril 1906

Le meilleur instrument de sa nouvelle ascèse est le travail, l'application aux choses mêmes qui le rebutent telles que la physique ou la chimie, « *par esprit de pénitence* »¹.

Et le voici qui débouche tout naturellement sur les grandes décisions de sa vie. Le sacerdoce n'est pas sa vocation, et à son sentiment, « *un laïque peut lutter sur bien des terrains où l'ecclésiastique ne peut pas grand-chose* »². Depuis longtemps il est fixé sur ce point et s'il refuse le commerce auquel le pousse son père, c'est qu'il craint d'en arriver vite « *à faire (ses) adorations au veau d'or* »³.

Mais déjà, avant même d'avoir une idée de ce que sera son existence matérielle, concrète, il est prêt à accepter en dépit de son goût de la gloire, une destinée consacrée à d'humbles tâches, puisque, « *devant Dieu, il n'y a pas de vie petite* »⁴. En même temps les luttes politiques l'attirent. S'en soucier sera sa première façon d'inscrire son idéal dans les réalités quotidiennes et de porter témoignage là où ses convictions profondes le conduiront à se battre.

Et c'est aussi dans l'action que fuyant sa mortelle angoisse, il se taillera chaque jour, au contact de ses semblables, par delà la révolte et le dégoût, une espérance nouvelle à la mesure de sa puissante charité. La leçon en était contenue déjà dans une de ses dernières lettres à l'Abbé Lagrange :

« *Il faut croire au perfectionnement indéfini de l'espèce humaine, il faut passer par-dessus le péché originel et la commune détresse* ».

Les luttes de son adolescence exemplaire ne devaient prendre fin qu'à sa mort. Il ne se laissa pas arracher par la vie son inépuisable jeunesse. Albert Béguin a salué en lui cet amour des horizons toujours élargis et des lendemains plus grands que leurs veilles : « *Jusqu'à sa mort, - a-t-il écrit - Bernanos devait rester pareil aux adolescents qu'il avait imaginés à sa ressemblance : tous les matins, porté par ce qu'il nomme une « hypertrophie de l'espérance », il partit pour la terre promise* »⁵.

¹ 1^{er} déc. 1905

² Mai 1905

³ Mai 1905

⁴ Mars 1905

⁵ Bernanos par lui-même – Seuil, page 28

CHAPITRE II

=====

L'adolescence dans l'œuvre de Bernanos

Bernanos a donc traité dans son œuvre le thème de l'adolescence en ayant présent à l'esprit le souvenir de la sienne propre, et ses adolescents lui ressemblent ; il les a créés à son image. Cette seule constatation ne suffit ni à les définir, ni à préciser le contenu de la notion d'adolescent. De multiples questions se posent à leur sujet : qui sont-ils ? À quelle époque de leur vie, traversent-ils cette espèce de crise de croissance, le vocable français étant en effet calqué sur le verbe latin *adolesco* qui signifie « croître », « grandir » ?

Quelles sont leurs angoisses ? Quelles tentations affrontent-ils ? Où se situe leur idéal ? Sont-ils tous portés par cette grande espérance si caractéristique de Bernanos ? Un adolescent se reconnaît-il toujours à cette faculté d'être jeune que son auteur a possédée pleinement lui-même, de son âge le plus tendre à sa mort ?

Bernanos obsédé par l'enfance, obsédé par la mort et vainqueur des luttes ténébreuses de l'adolescence, s'est perpétuellement ému de compassion envers ces êtres démunis et fragiles que le monde paraît vouloir consumer, aussitôt qu'il les a reconnus. La grande terrifiante colère de Bernanos à l'égard des « médiocres », des « vieux », des grandes personnes, ces « *enfants monstrueux couverts de poils* »¹, s'explique par la sollicitude qu'il a témoignée aux victimes les plus innocentes des mensonges, des impostures humaines. Aussi aborde-t-il le thème de l'adolescence indifféremment dans ses romans et dans ses œuvres polémiques. Seuls les romans retiendront notre attention, au cours de cette étude. Mais les personnages de jeunes gens que Bernanos y a fait vivre gagnent en clarté si l'on a présentes à l'esprit quelques-unes des grandes apostrophes lancées par lui à la jeune ou aux adultes qui la bafouent.

¹ Les Enfants Humiliés. NRF Livre de Poche p. 140

C'est pourquoi nous les évoquerons, avant de pénétrer au cœur de l'œuvre romanesque.

1°/ L'esprit de jeunesse

Il se définit d'une part par opposition à l'esprit de vieillesse d'autre part par son contenu même, l'espérance.

La cinquième partie du Crépuscule des Vieux porte précisément pour titre : « L'esprit de vieillesse ». Il est de Bernanos, mais ne recouvre en réalité qu'un seul article, paru dans le Figaro du 16 janvier 1932.

Albert Béguin, réunissant pour en faciliter la lecture, une importante quantité de textes écrits par Bernanos pour être publiés dans ce journal, a donné à l'ensemble le titre qui n'appartenait qu'à l'un d'eux. Ayant eu, pour sa part, le courage d'admettre assez tôt que ce n'est pas la vie qu'il faut rendre heureuse, mais la mort, « clôture de tout », Bernanos n'a cessé de dénoncer ces caricatures de vieillards qui, à la façon de M. Ouine, ne se verront pas mourir, n'ayant été que frivoles jusqu'à la fin et, non pas attachées, mais cramponnées aux biens matériels dont la mort les dépouillera avant même qu'elles aient songé à y renoncer. Leur choix délibéré en faveur de ce monde lui inspire un profond mépris. Il l'exprime dans l'article du 16 janvier 1932.

« Tout homme finit par découvrir un jour une vérité dont il serait d'ailleurs peu sage de laisser partager à la jeunesse le fruit amer : c'est que la vieillesse est frivole. D'une frivolité tempérée par la calvitie, le rhumatisme, la goutte et le catarrhe, pour ne rien dire d'autres servitudes, et, par exemple, de ces passions-spectres, sans mouvement, sans couleur et sans chaleur, bien que d'une voracité horrible, images pétrifiées de l'adolescence ».

Et il n'hésite pas à confondre les vieillards mythiques :

« Il faut beaucoup de candeur, en effet, pour juger la vieillesse sur l'image, par exemple, que s'en est faite l'antiquité, au temps où elle apparaissait à tous ainsi qu'une espèce de sacerdoce. Il y a vraiment peu de rapport entre un patriarche rustique dont la vie s'est écoulée entre les mêmes collines, qui, entouré de ses petits-enfants, s'apprête à rejoindre les Dieux, et quelqu'un de ces bonshommes cyniques, généralement célibataires, tels que l'affairisme ou la politique en nourrit aujourd'hui par millions, que la mécanique facile (...) entretient dans l'illusion de l'activité ; mais qu'enrage un peu plus chaque jour la perspective d'une prochaine plongée dans le Néant »¹.

Pour Bernanos, le drame de ces humains vieillissants est qu'ils ne s'apprêtent pas à rejoindre la Divinité. Aussi ce qui leur est promis n'est ni le ciel ni un hypothétique enfer, mais la dissolution dans le Néant où ils n'ont jamais cessé de vivre.

Or le malheur tient à ce que cette vieillesse, conservatrice et malthusienne qui se perd elle-même, essaie d'entraîner avec elle ceux qu'habitent l'esprit de jeunesse ou mieux, l'esprit d'enfance. C'est l'idée contenue dans l'admirable livre – Le Chemin de la Croix des Ames – où l'auteur au cœur de la dernière guerre, lance un solennel avertissement aux Enfants de France :

« Enfants de France, ce n'est pas votre pays qui s'est écroulé sur vous, c'est le règne des vieux. Le règne des vieux, s'écroule d'ailleurs partout dans le monde, et les dictatures qui se vantaient d'être jeunes travaillaient aussi pour lui en exploitant et en déshonorant l'enfance. Le monde a failli périr d'une espèce d'usurpation universelle de l'esprit de vieillesse contre l'esprit d'enfance, voilà la vérité ; il faut que je vous la dise, même si vous n'êtes pas encore capables de bien la comprendre, afin de vous mettre en garde contre les entreprises des vieux imposteurs qui souhaitent de vous rendre semblables à eux. Car l'esprit de vieillesse qui épargne beaucoup de vieillards restés fidèles à leur passé, peut aussi corrompre de jeunes consciences »².

¹ Le Crépuscule des Vieux – Gallimard 1956 – p. 295-296

² Le Chemin de la Croix Des Ames – Gallimard 1948 p. 361

Il avait ainsi magistralement fait la synthèse de cette fameuse lutte des générations, chargée, dans son esprit, d'une signification spirituelle, avant même les grands désarrois de l'époque contemporaine.

Dans Les Enfants Humiliés, ce conflit se trouve aussi rigoureusement stigmatisé :

« Tous les vingt ans, les jeunesses du monde posent une question à laquelle notre société ne peut répondre. Faute de répondre, elle mobilise à l'exemple d'un ministre mobilisant les postiers et les cheminots. J'écris cela parce que cela est vrai (...). La mobilisation des jeunesses devient une mesure indispensable, une nécessité de l'État, un phénomène universel »¹.

L'esprit de vieillesse consiste précisément à ne pas pouvoir ou plutôt à ne pas vouloir remettre en cause un ordre qui procure à l'égoïsme des satisfactions matérielles ou morales, alors que la jeunesse de ses yeux d'enfant regarde pour la première fois un monde qui n'a rien à voir avec ses rêves et son espérance. Et le monde n'échappe à la révolution que par une liquidation générale de sa jeunesse. Or comme elle tient dans la société la place de l'amour dans une vie d'homme, le grand péché de la vieillesse réside finalement dans le refus de l'amour. La vieillesse se caractérise en même temps par une absence totale d'espérance qui pour son plus grand malheur spirituel ne la fait pas souffrir. Voici comment exprime, avec cynisme, cette espèce de désespoir froid et indolore, le vieil écrivain Ganse dans Un Mauvais Rêve :

« La jeunesse ! Il y a toujours un moment dans la vie où l'on croit à la jeunesse. Signe précurseur, signe fatal du premier fléchissement de la vieillesse qui s'annonce – la vieillesse, l'âge le plus niais, le plus crédule – oui plus niais et plus crédule que l'adolescence. Croire à la jeunesse ! Est-ce que nous y avons cru, nous autres, quand nous étions jeunes ? Alors ! »².

Ganse fait partie de ces « Fléaux de Dieu », « les enfants ratés »³. Homme médiocre, c'est un « enfant qui a pourri sans mûrir »⁴.

¹ Livre 2 Poche p. 51

² Enf. Humiliés p. 49

³ Les Enfants Humiliés – Livre de Poche p. 114

⁴ Le Lendemain, c'est vous – Plon p. 19

Le miracle de l'esprit de jeunesse réside en la grande force d'espérance qui le soutient. Un homme jeune est l'inverse d'un désespéré. Alors que selon l'expression de la maïresse dans Monsieur Ouine « *le monde est en train de pourrir par les vieux* »¹, la jeunesse possède précisément le remède à la dégénérescence du monde. Ce qui la porte n'est pas l'optimisme, mais encore une fois l'espérance ; elle n'est ni niaise, ni doucette, mais c'est une espérance d'homme, de Fils de Dieu ; Bernanos fait cette distinction dans la France devant le monde de Demain :

*« L'optimisme est un ersatz de l'espérance, qu'on peut rencontrer facilement partout et même, tenez par exemple, au fond de la bouteille. Mais l'espérance se conquiert. On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité au prix de grands efforts et d'une longue patience. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore »*².

La jeunesse croit à toutes les formes de l'espoir bernanosien : l'espérance retrouvée après la descente aux enfers de l'angoisse, la certitude que la vérité triomphera un jour, à condition d'être répétée autant de fois que l'a été le mensonge, le refus de la déception, des illusions, le goût des grands rêves et de la révolte contre toutes les formes de l'Imposture. Mais surtout, la jeunesse croit à la charité avec ce besoin de donner sans compter, cette prodigieuse force d'amour dont elle est comme saturée. À ce sujet, Bernanos écrivait :

*« Je ne prétends pas confondre l'esprit de jeunesse et celui de charité, je ne suis pas théologien. L'expérience m'a seulement appris qu'on ne rencontre jamais l'un sans l'autre ... »*³

Est-ce à dire qu'il suffit d'être adolescent pour être jeune ou pour espérer ? Les adolescents bernanosiens eux-mêmes ne sont pas tous transportés d'espérance ou de charité. Au contraire la plupart d'entre eux semblent balancer entre « l'égoïsme sacré »⁴ de l'enfance qu'ils méprisent ou ne veulent pas quitter et une précoce vieillesse à laquelle ils préfèrent la mort.

¹ Pléïade p. 1511

² La Liberté pourquoi faire ? – Gallimard 53 p. 14

³ Les Grands Cimetières sous la Lune – Plon p. 272

⁴ Les Enfants Humiliés – Livre de Poche – p. 50

À l'inverse, on rencontre près d'eux, quelques grands visages de saints ayant depuis longtemps passé leur âge, et possédant, malgré cela, l'esprit de jeunesse, ou d'enfance, à un haut degré, - l'esprit de jeunesse tenant lieu de frère aîné à l'esprit d'enfance : le premier se bat pour l'autre si désarmé, et, en échange, reçoit de lui entre deux affrontements dont il ressort « tout écumant »¹, un peu de sa rafraîchissante paix. L'esprit de jeunesse, en effet, se conquiert, au même titre que l'espérance. C'est pourquoi il ne saurait se confondre avec l'adolescence, âge des ombres et des chaînes. Il n'en est pas l'apanage, mais la conquête, une conquête qui ne se laisse pas prendre.

Voilà donc très brièvement analysés quelques traits fulgurants, lancés par Bernanos à travers son œuvre polémique, sur l'esprit de vieillesse, l'esprit de jeunesse et d'enfance.

Il ne se contente pas de formules générales ni même d'images, quoique magistralement forgées. Les êtres vivants, chair et sang, le préoccupent bien davantage que les grandes idées, car une idée qui n'est pas incarnée n'a ni souffle ni vie : elle n'existe pas. Aussi eût-il été d'un intérêt certain de se pencher sur quelques-unes des figures du monde politique, économique, littéraire ou ecclésiastique dont il brosse, au passage, le portrait rigoureux ou l'impitoyable caricature, que ce soit Drumont², héroïque et solitaire, Paul Claudel sur lequel Bernanos s'acharne à maintes reprises parce qu'il le considère comme le type même de l'imposteur, ou bien encore le jeune Hitler pour lequel il n'a pas de haine – la haine est impuissante ; elle affaiblit même le cœur qui hait – mais qu'il tente d'expliquer en évoquant les déceptions de son enfance et de sa jeunesse. Il pèse chacun, met au jour avec une lucidité incroyable la fatalité de leurs démarches psychologiques ou leur puéril, voire monstrueux truquage. Mais c'est un autre propos.

2°/ L'adolescence apparaît donc, dans la conception bernanosienne du terme, aussi éloignée de l'enfance avec laquelle elle rompt que de la jeunesse qu'il lui reste à conquérir. Tout cela n'est encore que jugements négatifs. Mais il serait vain de prétendre vouloir énoncer à la manière d'un psychologue quel contenu positif abstrait recouvre la notion d'adolescence. Ce serait, en tout cas, contraire à l'esprit même de l'œuvre de Bernanos qui s'intéresse – nous l'avons déjà dit – infiniment moins aux constructions de l'esprit qu'aux êtres vivants. Les conditions dans lesquelles il avait coutume d'écrire le démontrent parfaitement :

¹ Verdun – 31 juillet 1925 – Cité dans Bernanos par lui-même – Seuil p. 112

² La Grande Peur des Bien Pensants – Grasset 1931

« *J'écris dans les salles des cafés ainsi que j'écrivais jadis dans les wagons de chemin de fer, pour ne pas être dupe de créatures imaginaires, pour retrouver d'un regard jeté sur l'inconnu qui passe, la juste mesure de la joie ou de la douleur* »¹.

Bernanos qui vivait au cœur de l'action, façonnait ses personnages dans la chair vive et son style lui-même reflète cette volonté opiniâtre d'être concret. « *Je voudrais dans mes livres lancer – disait-il – des escadrons d'images* »².

Aussi serait-il vain de partir d'une conception purement abstraite de l'adolescence pour démontrer, à l'aide d'exemples pris dans son œuvre, comment Bernanos l'a appliquée. C'est exactement la démarche opposée qui convient. Les créatures de Bernanos sont si fortement individualisées qu'elles échappent selon l'analyse de M. Carlo Bo³, à nos catégories communes. Toute démarche critique doit aller à elles pour tenter de dégager ensuite ce qu'elles peuvent avoir de ressemblances.

Cependant la clarté de l'exposé exige que quelques distinctions soient faites. Dans chaque roman de Bernanos figurent un ou plusieurs adolescents. Même un Crime, le roman peut être le moins bernanosien de tous, contient un visage de jeune garçon, à la fois étrange et attirant, celui d'André le petit Clergeon. Mais le retour incessant du thème de l'adolescence dans l'œuvre de Bernanos ne se manifeste pas seulement par la présence d'un grand nombre de jeunes personnages.

D'autres créatures qui, par l'âge et le comportement, n'appartiennent plus à leur monde, n'ont pas totalement rompu avec leur plus ou moins lointaine adolescence dont ils se souviennent parfois ou que Bernanos rappelle soucieux d'éclairer de son mieux les causes profondes de leurs fautes, de leur médiocrité ou de leur sainteté.

Ces fragments ressurgis du passé n'ont alors que la consistance d'une réminiscence pure et simple ; ils ne rayonnent d'aucune chaleur, ne sont animés d'aucun mouvement, pareils aux images de choses mortes évoquées par des yeux aveugles. Le souvenir d'un épisode essentiel, voire crucifiant de la jeunesse la moins lointaine – ce soir, par exemple, où M. Ouine pensionnaire fit pour la première fois l'expérience de l'homosexualité : ou bien encore cette grande ombre glacée planant sur le passé de

¹ Préface des Grands Cimetières sous la Lune – Plon p. 11

² Bulletin de la Sté des Amis de Bernanos – n° 1 – Déc. 1949 p. 11

³ Cahiers 3 et 4 des études Bernanosiennes – Minard 1963 – Carol Bo : la réalité de B.

Simone Alfieri -, quand il remonte à la surface de la conscience, comme une bulle vient crever à fleur d'eau, ce souvenir n'a plus de réalité.

La chance perdue ou l'acte irréparable sont joués. L'unique rédemption possible ne viendra désormais que de la résurrection de l'enfance, au cœur de l'agonie. Il n'y a pas, cher Bernanos, de convertis, du moins ne survivent-ils pas à leur conversion, qu'ils s'appellent Cénabre, la Comtesse ou Germaine Malorthy. Bernanos reprochait aux convertis d'accepter qu'on les utilise à des fins publicitaires et, surtout, « *de ne pas comprendre toujours grand-chose à ceux dont ils ont partagé l'erreur* »¹.

Enfin la dernière forme sous laquelle apparaît le thème de l'adolescence dans les romans de Bernanos ne retiendra pas longuement notre attention. L'étymologie du mot, à laquelle nous nous sommes déjà référés, révèle qu'un adolescent est un être qui n'a pas fini sa croissance, qui grandit encore. Or, à côté des adolescents qui, ne fût-ce que par l'âge, répondent à ce critère, on trouve dans les romans de Bernanos des adultes médiocres n'ayant de toute évidence, jamais achevé de croître. Ce serait pourtant un abus de langage que de dire d'un Clergerie, d'un Pernichon ou du Comte d'Ambricourt qu'ils sont adolescents, car manifestement ils ne changeront plus. Tout espoir entretenu à ce sujet serait vain. Albert Béguin a très bien établi la distinction entre les adultes authentiques et ces caricatures d'hommes ou de femmes que Bernanos nommaient « *vieux enfants* » ; « *des enfants râtés* » ou qui « *ont pourri sans mûrir* »².

Voici ce qu'il écrivait en 1954 :

*« Il est des existences qui se présentent comme une victoire de la maturité sur les songes vite dédaignés de l'âge puéril ; d'autres semblent accomplir tant bien que mal, mais sans rupture, sans imprévu, les données initiales, et l'on ne sait trop si cet enfant était déjà vieux ou si ce vieil homme n'est pas demeuré au seuil d'une adolescence toujours à venir »*³.

Nous ne nous intéresserons pas directement à ces fantômes. Notre étude sera circonscrite au seul univers de l'adolescence proprement dite, où notre attention se portera essentiellement sur les adolescents eux-mêmes des romans de Bernanos. Éventuellement, et par analogie, il nous arrivera de nous référer à tels ou tels adultes dont

¹ « Nos Amis les Saints » - Algérie 1947 ; In La liberté Pourquoi faire ? p. 26

² Le lendemain, c'est vous. Plon p. 19

³ Bernanos par lui-même – p. 12

la jeunesse est assez nettement évoquée pour que notre modeste analyse se trouve enrichie d'exemples supplémentaires.

La partie de l'œuvre de Bernanos sur laquelle nous travaillerons, comprend tous les romans depuis Sous le soleil de Satan, jusqu'à Monsieur Ouine, et les Dialogues des Carmélites.

Nous ne croyons pas inutile d'établir maintenant une liste des personnages d'adolescents sur lesquels portera l'essentiel de notre réflexion ; il s'agit de :

- Germaines MALORTHY, première Mouchette (Sous le Soleil de Satan)
- Chantal De CLERGERIE (l'Imposture – La Joie)
- André, le petit Clergeon (Un Crime)
- Olivier MAINVILLE et Philippe (Un Mauvais Rêve)
- Chantal et Séraphita DUMOUCHEL (Journal d'un Curé de Campagne)
- MOUCHETTE (Nouvelle Histoire de MOUCHETTE)
- Steeny et Guillaume (Monsieur Ouine)
- Blanche de la Force et Constance de Saint-Denis (Dialogues des Carmélites).

Nous excluons volontairement de notre étude, au titre de l'adolescence, l'Abbé DONISSAN et le petit Curé d'Ambricourt pour qui elle est achevée, en dépit de leur grande jeunesse.

S'ils sont prêtres, c'est que les principaux choix de leur vie sont posés. Leurs grandes luttes n'ont rien de commun avec les débats de l'adolescence. Étapes douloureuses, elles ne font que jalonner la route de la sainteté. Domissan et le curé de Campagne, comme l'abbé Chevance, sont des enfants, au sens évangélique et bernanosien du terme, en marche vers le Père à travers les abîmes intérieurs de l'angoisse et de l'agonie.

Chaque personnage de Bernanos étant, avons-nous dit, profondément individualisé, le choix d'un plan paraît en l'occurrence quelque peu artificiel. Toutefois il est possible de discerner, malgré tant de différences entre les créatures de Bernanos, des rythmes assez voisins d'évolution spirituelle, calqués d'ailleurs, de près ou de loin, sur ce que fut son adolescence propre : dans un premier temps, la jeune créature prend conscience d'elle-même et, du même coup, les liens qui l'attachaient à l'enfance se rompent soudain, irrémédiablement ou bien pour ainsi dire, se distendent. « *Heure magique* – écrit Bernanos – *lorsque la première jeunesse monte peu à peu des profondeurs où elle ne reviendra jamais plus ...* »¹. C'est l'heure des rêves et des ambitions sans limites. C'est aussi l'heure des illusions les plus cruelles.

Presque au même moment se présentent les grandes tentations : la fuite, sous la forme du mensonge, de la drogue, du suicide ou de la fugue ; le désespoir ; l'amour ; la sainteté. Le choix entre elles se résout en réalité à une alternative : d'un côté se jeter en Dieu, après les premières déceptions du cœur, de l'orgueil, de la chair, à moins que ce ne soit pour les éviter, et de l'autre se perdre en Satan.

De quelle part de liberté jouissent ces créatures si fortement sollicitées et fragiles ? Si leur destinée humaine semble se jouer en ces heures tourmentées, leur destin surnaturel, pour la plupart d'entre elles, est encore bien loin de son accomplissement.

Enfin sous quelle forme, morale ou physique se présente l'acte du choix ? Autant de questions à éclaircir.

Une fois l'alternative résolue et le choix posé, commence ce que l'on pourrait appeler, d'un terme fort, la possession. En effet, il n'y a pas, dans les romans de Bernanos, à une exception près – celle d'Olivier Mainville – d'adolescents médiocres, de ces tièdes que, selon l'Écriture, Dieu lui-même vomit. Leur révolte, leur désespoir, le don qu'ils font d'eux-mêmes, comme leur faim inassouvie, sont absolus. Un être médiocre ne pourra jamais entrer dans le jeu de la divine ou de la satanique possession.

¹ Monsieur Ouine - NRF Pléiade page 1409

Pour les uns la mort suit immédiatement l'acte du choix, parce qu'elle en est l'objet. Pour les autres, la vie ne s'achèvera pas sans qu'une ultime chance de rémission leur ait été offerte ou qu'ils aient vécu une agonie à la fois crucifiante et rédemptrice.

Tel sera donc le plan assez flou de notre étude. Avant d'entrer au cœur même de notre sujet, nous tenons à redire qu'un schéma de cette sorte est nécessairement imparfait, voire détestable. Blanche de la Force n'a, de prime abord, rien de commun avec la seconde Mouchette, non plus que le Philippe d'Un Mauvais Rêve avec Chantal de Clergerie. Les étapes de leur adolescence ne se succèdent pas forcément dans le même ordre ; leur évolution est unique ne ressemble à aucune autre. Aussi serons-nous conduits à bouleverser sans hésitation ni regret ce qui n'est qu'un simple canevas.

PREMIERE PARTIE

=====

De la conscience de soi à la découverte du monde

Il n'est pratiquement pas possible de caractériser, dans la vie d'un être, le passage de l'enfance à l'adolescence. Telle pensée n'appartient plus à l'ancien univers, alors que tel mouvement du cœur témoigne d'une innocence qu'aucune atteinte encore n'a souillée. Quelque chose des grands effarements de l'enfance subsiste parfois au fond de désespoirs dont la source est impure. Mais si l'adolescence se résoud pour certains à une hésitation prolongée entre l'enfance et la maturité, la soudaine irruption de la jeunesse porte la plupart des autres bien en avant dans la vie sur la route qu'on ne parcourt qu'une fois. Rappelons-nous la phrase de Bernanos :

« Heure magique (...) où le petit animal humain donne un nom intelligible à sa force, à sa joie, à sa grâce, et déjà elles ne sont plus »¹.

L'éloignement irréversible de l'enfance commence à l'instant où s'éveille la conscience de soi, après la lente maturation du corps et de la sensibilité. La cassure peut être brutale ou progressive. Chez certains êtres privilégiés aucune rupture n'a jamais lieu. Le don de l'enfance dont jouissent par exemple Chantal de Clergerie ou Constance de Saint-Denis, réside en la sauvegarde de la pureté et de l'innocence du premier âge.

Cet éveil du cœur et des sens, joint au désir de l'absolu, provoque les grandes constructions idéales du rêve, de l'amour et de l'ambition. L'adolescent se cherche un héros ou un maître.

Pris aux pièges du monde ou de la médiocrité de ses semblables, il éprouve un désenchantement à la mesure de ses illusions.

¹ Monsieur Ouine – NRF Pléïade p. 1409

CHAPITRE 1^{er} : la Conscience de soi

=====

Les seuls personnages que nous voyons littéralement sortir de l'enfance, dans les romans de Bernanos, sont la seconde Mouchette et Steeny, sans parler de Séraphita Dumouchel et d'André le petit clercgeon dont les rôles ne sont pas assez fortement dessinés pour fournir d'importantes indications. Tous les autres adolescents (dont nous excluons intentionnellement Chantal de Clergerie et Constance) sont dès la première ligne du livre, en train de vivre – s'ils ne l'ont pas déjà vécue – la première confrontation de leurs rêves avec le monde. Cela ne signifie pas qu'ils ont totalement brisé les liens qui les retenaient encore à l'enfance, mais du moins les ont-ils désormais suffisamment distendus pour qu'il ne soit plus permis de parler, à leur sujet, d'enfants. Nous pourrions malgré tout, à la lumière des situations dans lesquelles ils se débattent deviner quelques éléments constitutifs de ce que fut leur toute première jeunesse. Nous les évoquerons après avoir étudié l'éclosion des adolescences de Mouchette et de Steeny.

I - LES DEUX ÉCLOSIONS DÉCRITES PAR BERNANOS

1°/ « Le monde commence »¹

Steeny a vécu, jusqu'à l'époque où nous le découvrons, dans un univers féminin d'où l'homme est volontairement exclu. La complicité de sa mère et de sa gouvernante anglaise s'efforce de l'empêcher de grandir, non par esprit de possession, mais parce que l'homme représente un danger pour l'amitié charnelle qui les unit.

À un supérieur de collège qui lui proposait de faire de Steeny un homme, Michelle, sa mère, a répondu : « *Un homme, monsieur ! Je sais ce que c'est, il a bien le temps d'être ça !* »². Or les premières paroles que le garçonnet prononce au début du roman, le mettent d'emblée, comme l'a souligné Sœur Raymond-Marie³, dans une situation d'opposition : il répète trois fois « non ! » pour riposter à un geste de Miss dont il a senti, inconsciemment sans doute la portée.

¹ Monsieur Ouine NRF Pléïade p. 1385

² Ibid. p. 1356

³ Etudes Bernanosiennes 5 – Minard 1964 p. 96

En effet « *elle a pris ce petit visage à pleines mains (...) et regarde Steeny dans les yeux avec une audace tranquille* »¹. Quelle audace ? Steeny, bien qu'il ne formule pas encore très clairement ses idées, a compris depuis longtemps qu'un silence ennemi pèse sur la mémoire de son père et que les deux femmes, dont tout révèle qu'il est lui-même le jouet, jusqu'au sobriquet qui a pris la place de son prénom, sont hostiles à cette part de l'homme en lui. Ainsi Miss en le regardant a-t-elle cédé sans nul doute, à deux mouvements distincts : le désir de jauger l'ennemi, de sonder ses forces naissantes, et le besoin de puiser dans le regard d'une enfance vivante le souvenir de sa propre innocence. Steeny, sans raisonner, a senti cela.

Il a suffi qu'il lance ce « non », dont Michelle s'est inquiétée « de l'autre côté des persiennes », pour qu'aussitôt commencent à se briser les liens qui l'enchaînent à l'enfance. Son premier geste vers l'adolescence a été un acte de refus. On l'a contraint, pour s'affirmer, à rompre avec son enfance.

Si, par la suite, il devient, selon l'opinion de M. Bush², un second Monsieur Ouine, il ne faudra pas oublier qu'il a dû quitter l'enfance en claquant la porte, pour ainsi dire ; une grande part de sa faute devra être imputée à ces deux femmes impures.

Le premier geste de Steeny a été, somme toute, négatif. Sur le chemin de l'adolescence, où le voici maintenant en marche, il va consommer comme malgré lui, son premier refus : il se laisse enlever pour la soirée par une troisième femme, Jambe-de-Laine, la châtelaine de Wambescourt. En cédant à cette extravagante, c'est à son propre rêve qu'il cède : il lui trouve l'air d'un personnage de romans et elle lui offre l'occasion d'une fugue. Nous reviendrons sur la signification des départs aux yeux des adolescents bernanosiens. Pour l'instant Steeny sait qu'il ne part pas loin et pourtant il n'est pas encore totalement délivré : en effet, il ne peut s'empêcher de penser aux visages ironiques qui l'accueilleront à son retour, peut être précisément parce qu'il ne part pas assez loin. Mais soudain il a la révélation du prodige le « rire intime complice »³ des deux amies a créé, d'elles à lui, un abîme de solitude. Et bien qu'aujourd'hui ne soit en rien différent des autres jours, jamais aucun lendemain ne lui ressemblera plus.

¹ M. Ouine p. 1349

² William Bush. L'angoisse du Mystère – Minard (Lettres Modernes) p. 194

³ M. Ouine p. 1360

Il s'interroge avidement, se demande à quel instant s'est faite cette irréparable cassure, sans pouvoir y répondre. Qu'importe ? le seuil est franchi : « *O merveille ! la vie vient de s'échapper de lui tout à coup, ainsi que la pierre d'une fronde !* »¹. L'éveil de la jeunesse a, chez Steeny, ce caractère de soudaineté totale, irréversible. Il lui reste à mesurer l'étendue de sa joie sauvage. Son passé aboli, le monde, pour lui, commence. L'entrevue avec M. Ouine en consacrera la naissance.

2°/ Une seconde naissance

Bernanos a voulu transposer ce qu'il a vu pendant la guerre d'Espagne, dans « *l'histoire d'une fillette traquée par le malheur et l'injustice* »². C'est ainsi qu'est née la seconde Mouchette.

Dans l'effroyable univers de la misère, l'enfance de Mouchette subit toutes les injures et toutes les injustices possibles : les sarcasmes de l'institutrice, l'indifférence ou l'hostilité de ses camarades, l'alcoolisme sordide de son père et de ses frères, la tyrannie du dernier-né, la maladie épuisante de sa mère, la pauvreté. Au sein du malheur, sa solitude est totale. Ses aspirations les plus légitimes, dont elle n'a sûrement jamais eu conscience se sont de tout temps heurtées au mur d'une infernale indifférence. Aussi a-t-elle retourné contre elle-même, comme si elle en était la cause, son abandon et sa frustration. De la sorte, elle éprouve une haine irraisonnée contre tout ce qui constitue, de sa part, un appel à la tendresse, contre tout ce qui lui ressemble. Elle a comprimé à en mourir, faute de pouvoir la laisser jaillir, la source en elle de la joie et de l'amour. Elle hait ce qui l'émeut ; plus, elle a honte de pouvoir être émue. Toutes larmes lui paraissent sales. Elle est la plus innocente victime de l'égoïsme général du monde au sein duquel elle vit. Bernanos a déjà traité ce thème, qui lui est cher, de la solidarité entre le péché des hommes et la souffrance de quelques-uns d'entre eux, à l'occasion du suicide de Philippe³ sur lequel nous nous pencherons.

Les rares joies que Mouchette éprouve sont négatives, perversions pures et simples de la vraie joie.

¹ M. Ouine p. 1360

² Journal Candide – 17 juin 1937 – Interview de Bernanos

³ Un Mauvais Rêve

Elles proviennent de ce qu'elle a réussi à s'amoindrir ou à se dénigrer : le refus de chanter juste en est un exemple. Elle goûte aussi un plaisir « *humble et farouche comme elle* »¹ en se cachant pour voir, à la fin de la journée, les élèves se disperser en désordre tandis que « *Madame* » impuissante claque des mains afin d'obtenir une sortie convenable ... Sa haine de soi est la triste inversion d'une capacité d'amour sans objet. Voilà l'enfance de Mouchette, telle qu'elle apparaît dans les premières pages du roman.

Le livre commence alors qu'elle a quitté l'école, avant les autres. Après s'être cachée, comme de coutume, elle s'apprête à regagner son hameau en coupant à travers bois. La pluie la surprend. Elle perd successivement son fichu et l'une de ses chaussures. La peur des coups et l'espoir que son père sera saoul la poussent à ne pas rentrer. C'est alors qu'elle rencontre Arsène, un braconnier à moitié ivre, qui l'entraîne se mettre à l'abri. Mouchette entre dans un rêve.

Pour la première fois de sa vie, Mouchette, en face de cet homme qui lui témoigne une sorte d'amitié brutale, sort du cercle effroyable de sa solitude. Un sentiment naît en elle dont « *elle ne sent que la violence, ainsi que le palais au contact du jeune alcool trop vert n'éprouve que la brûlure* »². Cette effusion de l'amour dans toutes les fibres de son être, elle la ressent, stupéfaite, aussi incapable de l'exprimer que de lui donner un nom. Mais elle représente une telle nouveauté, dans sa misérable existence, que son adolescence débute à cet instant même. Arsène, dans son ivresse, l'a instituée seule dépositaire d'un secret. Existe-t-il ? Qu'importe ! elle y croit. Une telle responsabilité jointe au mouvement inconnu de son cœur qui la pousse vers lui, suffit à changer sa vie. Le soudain épanouissement de toute sa tendresse refoulée dès la naissance, voilà le point de sa vie intérieure à partir duquel ce qui a été n'est plus, ne sera jamais plus. Mais l'éveil de sa pauvre jeunesse, si pitoyablement bafouée jusqu'ici, n'implique aucune rupture avec l'enfance, à l'inverse de Steeny. Il est au contraire le signe d'une nouvelle naissance, d'une véritable enfance ; il est le jaillissement brusque de la source comprimée depuis toujours. Le symbole en réside dans le chant : impossible à chanter devant Madame, il sort à présent de sa poitrine presque, à son insu, alors que le bel Arsène a sombré dans l'inconscience de l'épilepsie. Elle lui donne son chant comme elle eût donné sa vie même. À cet instant, elle a gravi le plus haut sommet de l'espérance qu'il lui sera jamais permis de connaître.

1

2

Elle a atteint le point d'une si parfaite offrande d'elle-même qu'elle ne pense plus à se haïr.

II - LES RUPTURES INCERTAINES

Steeny et Mouchette sont donc les seuls adolescents de Bernanos dont il nous est donné d'observer le passage de l'enfance à la première jeunesse. Nous pouvons cependant tenter de retracer à grands traits l'évolution des autres personnages au même moment de l'existence. Nous les distinguerons selon le facteur déterminant de ce processus. De ceux chez qui la maturité est venue plus vite à cause de l'expérience précoce d'une certaine souffrance, nous distinguerons la première Mouchette, Germaine Malorthy, qui ne saurait être englobée dans la même catégorie.

Le rôle de la souffrance. L'évolution spirituelle est psychologique d'un être est accélérée par l'expérience de la douleur ou de la souffrance. Son rôle apparaît nettement chez des personnages jeunes qu'elle contribue à faire passer, plus rapidement, de l'enfance à l'adolescence. À plusieurs reprises, dans les romans de Bernanos, la crise de l'adolescence est liée à l'épreuve d'une souffrance : l'infirmité de Guillaume, la révolte de Chantal d'Ambricourt¹ à l'égard de son père et de sa mère, le sentiment de la honte chez Blanche de la Force, corroborent cette affirmation.

1°/ Chantal et la révolte

Il ne s'agit pas pour l'instant d'étudier de quelle manière Chantal vit sa révolte mais quel rôle celle-ci a pu jouer dans sa vie au seuil de l'adolescence.

L'histoire de Chantal commence par une enfance heureuse. Dans le château de ses parents, le comte et la comtesse, sa première découverte du mal a été toute intellectuelle : elle a vu vivre les domestiques que sa mère croyait – ou feignait de croire – sans reproche. Le péché est entré en elle par les yeux. Cette première atteinte à sa pureté ne lui est pas imputable : sans désirer connaître le monde, elle n'a pas pu l'ignorer. Nous sommes loin du péché de connaissance que Steeny commettra, d'après l'exemple de M. Ouine.

¹ Journal d'un Curé de Campagne

La cassure entre l'univers de son enfance et la période qu'elle traverse lorsqu'elle nous est présentée pour la première fois, procède d'une déception totale, absolue. Au fond de la grande demeure de campagne où son premier âge s'était écoulé totalement solitaire, entre ses parents, les domestiques et sa gouvernante, elle a donné à son père toute la tendresse, la confiance et l'admiration dont son jeune cœur était capable. Le comte est devenu, pour cette enfant pure, « *un maître, un roi, un dieu* »¹.

Elle a vécu dans ce beau rêve, elle y a grandi. La brutale révélation de l'inconduite de cet homme médiocre, devenu l'amant de sa propre institutrice, a provoqué, en même temps que l'effondrement douloureux de ses illusions, l'intrusion en elle du mal : à ce qu'elle savait déjà d'un monde encore irréel à ses yeux, s'ajoute, d'un seul coup, sa propre expérience du mensonge et du péché à travers la faute d'autrui. Livrée toute entière à une « *panique plus profonde, plus intérieure* »² que la simple peur ou le dégoût, elle s'est trouvée comme rejetée, par sa révolte, hors de l'enfance. Dès lors, le sentiment de son humiliation et de sa haine l'ont portée, d'un bond, bien au-delà, dans la vie. À quel âge la découvrons-nous ? Frappé du contraste entre son visage physique d'enfant et l'expression douloureuse qui s'y imprimait, le petit curé d'Ambricourt avouait dans son journal ne pas pouvoir la situer dans le temps et disait : « *l'orgueil n'a pas d'âge, la douleur non plus, après tout* »³. Chantal à sa manière est, au même titre que la seconde Mouchette, la victime innocente d'un péché qui n'est pas le sien. Sa liberté et sa responsabilité ne seront engagées que lorsqu'elle aura choisi de préférer, à une résignation faite d'espérance, le désespoir d'une révolte sans issue. Nous la retrouverons à ce moment-là.

2°/ Guillaume et la douleur physique

Le roman de Monsieur Ouine ne contient pas davantage de renseignements sur l'enfance de Guillaume que le Journal d'un Curé de Campagne n'en fournit sur celle de Chantal. Le rôle de Guillaume y est, d'ailleurs épisodique quoique d'une grande profondeur. Ce jeune infirme représente, selon l'analyse de M. William Bush, l'incarnation de l'âme de Steeny⁴. C'est lui à qui ce dernier vient se confier après la première visite de M. Ouine, qui constitue en quelque sorte sa première rencontre avec le mal.

¹ Ibid. p. 1136

² Ibid. p. 1135

³ Journal ... p. 1139

⁴ L'Angoisse du Mystère – p. 4

Les deux garçons ne vivent pas sur le même plan : Steeny est en train de découvrir le monde, le cœur rempli d'illusions de force et de liberté, tout au désir de connaître, alors que Guillaume, à cause de sa déchéance physique, apprend, jour après jour, la valeur spirituelle de la souffrance. Son expérience n'est pas vieille d'un an. Il lui a suffi d'une année pour s'apercevoir qu'il était grossier, maladroit, enfermé dans un égoïsme qui le rendait inutile aux autres. Mais il sait désormais le langage de la souffrance, cette chose qu'il suffit de « *laisser travailler* »¹ pour vous. Comme Chantal, cette crucifiante épreuve l'a vieilli d'un coup. Lui non plus n'a pas d'âge. Comme elle, il a été arraché à son enfance.

3°/ Blanche de la Force et la honte

Blanche de la Force a depuis longtemps quitté l'enfance, lorsque débute le premier dialogue qui met en présence le Marquis son père et son frère le Chevalier. Blanche est née, a vécu dans le monde de l'honneur. Elle a eu l'enfance de toutes les petites filles aristocrates de haut lignage. Comme Chantal ou Guillaume, c'est une souffrance qui l'a contrainte à quitter le paradis des premières années de la vie. « *Le mal, dit son père, et entré en elle comme le ver dans le fruit* »².

Il ne s'agit pas d'un mal au sens moral du mot, d'une faute, mais d'une imperfection, d'une défaillance de sa nature : Blanche a peur. Dans la famille et la société qui sont les siennes, une telle faiblesse, tellement contraire aux lois de l'honneur, l'a conduite à éprouver une honte douloureuse d'elle-même. Nous ignorons à quel moment de sa vie, elle a, pour la première fois, conçu ce sentiment. Nous pouvons du moins imaginer que son adolescence a commencé dès l'instant où elle s'est aperçue qu'elle souffrait de sa peur dans son âme, qu'elle lui faisait perdre l'honneur. L'éveil de sa conscience d'elle-même s'est accompagné d'une souffrance déterminante au regard de sa vie entière, au même titre que Chantal ou Guillaume.

¹ Monsieur Quine – NRF p. 1384

² Dialogues des Carmélites – NRF p. 1571

4°/ Germaine Malorthy et l'éveil des sens

Mouchette a quitté son passé de petite fille comme on renonce à des vêtements devenus trop étroits. Enfant unique d'un riche brasseur, également propriétaire terrien, toute son enfance s'est déroulée entre la maison de brique rouge, la brasserie et « *les jardins aux ifs taillés* », l'univers de ses parents « *rond comme une pelote* »¹. Bien avant que sa vie ne change, elle en a senti les limites, les pauvres limites et sans quitter son rôle de petite fille sage, elle a vu s'éveiller en elle les désirs qui devaient décider de son destin. Plus, elle a nourri dans son cœur « *comme un beau fruit mûrissant, la curiosité du plaisir et du risque, la confiance de celles qui jouent toute leur chance en un coup* »². Comme la seconde Mouchette, Germaine Malorthy est portée par une nouvelle espérance. Mais ce qu'elle désire n'appartient pas au monde de l'enfance. Avec les aspirations de son cœur, se sont épanouis les rêves de ses sens. De même que chez Steeny, on trouve en elle, mêlé à la sensualité, le désir de connaître, le désir d'essayer ses forces, d'user sa liberté, d'aller au bout de soi-même. Elle pourrait prononcer les mêmes paroles que lui : « *la vie pour nous, ça ne doit pas être un but, c'est une proie* »³.

De la même manière que Steeny, Mouchette, Philippe et Olivier Mainville, Germaine Malorthy va élaborer des constructions idéales et se mettre en quête de l'amour, d'un maître. Les premières étapes d'un destin passent par ces désillusions douloureuses.

II – LE DON DE L'ENFANCE CHEZ CHANTAL DE CLERGERIE ET CONSTANCE DE SAINT-DENIS

Parmi tous les saints auxquels Bernanos a donné vie, Chantal de Clergerie et Constance de Saint-Denis sont les seuls êtres qui aient l'âge de l'adolescence. Aussi, de prime abord, paraissent-elles s'inscrire exactement dans le cadre de notre sujet.

¹ Sous le Soleil de Satan – NRF – Pléiade. P. 70

² Ibid. p. 68

³ M. Quine – p. 1386

Pourtant si l'on regarde les choses de plus près, l'abus de langage saute à l'esprit, qui consiste à dire de Constance et de Chantal qu'elles vivent leur adolescence, puisque celle-ci est l'époque de la vie où les biens de l'enfance sont rompus, alors que toutes les deux incarnent au contraire, au plus haut degré, l'enfance comprise au sens évangélique du terme. Mais si l'on songe que la sainteté ne s'épanouit jamais dans une âme au détriment de la nature dont elle n'est que la divine sublimation, la question se pose de savoir ce que recouvre, dans le cas de ces deux jeunes filles, le terme d'adolescence.

Quand Bernanos présente pour la première fois Chantal et Constance, à travers deux œuvres aussi différentes que possible par la forme, le thème et le but, il met l'accent sur le même trait de leurs caractères : l'aptitude à la joie.

La première situation dans laquelle apparaît Chantal, et la scène où nous découvrons le personnage de Sœur Constance, les placent chacune en face d'un interlocuteur qu'elles déconcertent, bien involontairement d'ailleurs, parce qu'elles paraissent inaptées à la tristesse. Monsieur de Clergerie ne comprend pas que sa fille, à qui il a demandé de moins souvent voir son confesseur, l'Abbé Chevance, ne lui oppose qu'un rire sans ombre, symbole à la fois d'une parfaite obéissance et d'un bonheur contre lequel rien ne saurait prévaloir. Le même rire sur le visage de Constance, réveille, sans qu'elle l'ait voulu, la douloureuse amertume de Blanche de la Force. Ne se doutant pas un instant de la peur fondamentale qui empoisonne la vie de Blanche, Constance a ri de la mort, tout en mêlant à son évocation joyeuse et sereine les souvenirs les plus heureux de sa lumineuse enfance.

Quelle signification Bernanos attache-t-il lui-même à ce rire ? Un enfant, pour sa part, éprouve bien souvent plus de peines que de joies, et du moins proviennent-elles, les unes et les autres, de causes concrètes, précises. Or, si Chantal et Constance sont capables de manifester leur joie, ni l'une ni l'autre ne saurait en découvrir la source ailleurs qu'en Dieu. Monsieur de Clergerie, agacé, a beau s'acharner sur sa fille pour qu'elle reconnaisse le sacrifice qu'il lui impose, - ce qu'elle ne saurait faire sans mentir -, il use inutilement ses forces et ne réussit grossièrement qu'à la blesser.

Blanche de la Force a compris de quelle grâce bénéficie Constance, mais par jalousie, la pousse à bout sans prévenir à autre chose qu'à lui faire de la peine.

En effet, la joie dont elles sont surabondamment remplies ne ressemble pas davantage à une simple joie d'enfant que « *le jour de Dieu* », - la divine clarté – n'est comparable à nos cieux les plus purs d'ici-bas. Il existe entre ces réalités prises deux à deux, une différence d'essence. C'est pourquoi la notion d'enfance qui correspond le mieux, en notre obscur langage terrestre, à l'idée que nous devons nous faire du dépouillement idéal de l'âme et du cœur, doit-elle être maniée avec précaution : Chantal de Clergerie et Constance de Saint-Denis ne sont plus des enfants. Il n'y a pas d'enfance humaine, si heureuse soit-elle, dont le rayonnement atteigne, si peu que ce soit, à la radieuse effusion de leur espérance. Elles ont quitté l'enfance humaine, appelées à vivre, par la faveur d'une grâce particulière, l'Enfance surnaturelle des Anges.

Est-ce à dire, pour autant, que Constance et Chantal sont trop éloignées du reste des vivants pour être enveloppées avec lui dans le même regard ? Ce serait une erreur de le penser. La petite Sœur Constance racontant, avec un plaisir sans fard, qu'au mariage de son frère elle a dansé cinq contredanses de tout son cœur, appartient à la même race que Mouchette, respirant à pleins poumons « *la brume à l'odeur de cannelle et de fumée, qui pique la gorge et force à chanter* »¹. Et le petit curé d'Ambricourt, cet autre Enfant de Bernanos, le plus émouvant peut-être, n'a-t-il pas découvert lui-même le bonheur d'aimer à la manière des hommes, au cours de sa rencontre avec le neveu de la Comtesse ? Il n'existe pas de saints désincarnés. Dieu ne demande les grands renoncements qu'aux êtres capables des attachements les plus forts.

Et si Bernanos, comme l'a souligné Hans Urs Von Balthazar, « *aime tant à considérer la sainteté dans les personnages réellement jeunes* », c'est parce qu'il y a dans toute sainteté une grâce de jeunesse qui, elle aussi, se fait chair et dont les hommes peuvent avoir l'expérience vécue².

Bien qu'elles participent toutes les deux à la même enfance surnaturelle, la gaité parfaite de sœur Constance et la joie de Chantal de Clergerie ne sont pas le signe de deux aventures spirituelles en tous points comparables.

¹ Sous le Soleil de Satan p. 67

² Le Chrétien Bernanos – Seuil – p. 286

On chercherait en vain, à travers les Dialogues des Carmélites une seule parole, un seul geste de Constance, qui témoigne d'un autre sentiment que celui de sa « plénière et permanente »¹ joie. Celle-ci, avons-nous dit, provient d'un dépouillement total de soi, d'un abandon sans réserve, « à la douce pitié de Dieu »². Ses dispositions de cœur face à la vie et à la mort l'attestent. Nous en prendrons trois exemples.

Au cours de la scène où nous la découvrons en compagnie de Blanche de la Force, elle déclare : « *Maintenant je ne sais plus ce que je pense de la mort, mais la vie me paraît toujours aussi amusante. J'essaie de faire le mieux possible ce qu'on me commande, mais ce qu'on me commande m'amuse ... Après tout, dois-je être blâmée parce que le service du Bon Dieu m'amuse ? ... On peut faire très sérieusement ce qui nous amuse, les enfants nous le prouvent tous les jours ...* »³.

Confrontée à l'éventualité d'une souffrance ou d'un danger vital, Constance garde la même fermeté, inébranlable dans son espérance et sa foi. Au cœur des troubles révolutionnaires, elle répond à Sœur Anne qui comparait le dépit dont la communauté semblait jouir à celui d'«un homme suspendu par un fil à cent pieds au-dessus de la Place de la Cathédrale »⁴ : « *Mais nous, ma Sœur, nous ne pouvons tomber qu'en Dieu !* »⁵.

Enfin l'approche du martyr final ne trouble pas davantage sa paix surnaturelle. En se réveillant, après la première nuit passée dans la prison de Compiègne, Constance frotte à deux mains son cou endolori par le froid tombant de la lucarne sous laquelle elle s'était couchée. En entendant les protestations horrifiées des autres sœurs, elle comprend à quelle sinistre plaisanterie elle s'est livrée sans le vouloir. Mais la spontanéité de son premier geste révèle qu'elle a joui, au cours des heures écoulées, d'un sommeil profond et sans rêve. L'aube venue, elle paraît encore n'éprouver aucune peur de ce qui les attend toutes. Son esprit, comme libéré par la prodigieuse force de sa confiance en Dieu, n'anticipe à aucun moment sur les événements à venir dont elle sait qu'Il a la maîtrise, Lui seul.

¹ Lettre de 1917 – citée par A. Béguin – op.cit. p. 33 -

² Le Crépuscule des Vieux « Adieu à Maurras » p. 329 – Gallimard -

³ NRF Pléiade – p. 1593

⁴ NRF Pléiade – p. 1709

⁵ NRF Pléiade – p. 1709

Tandis que la destinée de Constance s'accomplit de façon parfaitement linéaire, celle de Chantal passe par une douloureuse épreuve : la mystérieuse agonie de l'Abbé Chevance, son confesseur. Jusqu'à cette date, « *chaque heure de sa vie était pleine et parfaite* »¹ et elle avait le goût de la retenir en passant ; la brutale révélation d'une telle mort l'a bouleversée. Nous analyserons le rôle qu'elle a joué dans l'évolution psychologique et spirituelle de Chantal, au moment où nous examinerons quelles sont les conséquences de l'épreuve du monde sur le cheminement des adolescents bernanosiens.

¹ La Joie NRF Pléiade p. 552

CHAPITRE II : Les constructions idéales



Dans les premières heures de l'adolescence, une floraison de rêves accompagne l'éveil de la sensibilité ou de l'ambition. Aux grands rêves de l'enfance, se substituent d'autres rêves, chargés d'une valeur différente. Il convient d'abord de distinguer, comme Bernanos l'a fait lui-même, le vrai rêve, manifestation d'un sens profond de l'absolu, et l'illusion qui n'est qu'un rêve avorté, « *un rêve nain* »¹.

Nous scinderons ensuite notre étude en deux parties, reprenant à notre compte la distinction judicieusement établie par Hans Urs Von Balthazar : d'un côté le rêve débouche sur le choix d'une existence orientée vers Dieu ; de l'autre, le rêve est considéré comme une fin en soi et représente l'une des formes de l'adhésion du mal.

I – LE RÊVE ET L'ILLUSION

Bernanos oppose le rêve à l'illusion dans Les Enfants Humiliés, en écrivant :

*« Si loin que je remonte vers le passé, je ne me souviens pas d'avoir eu beaucoup d'illusions. L'illusion, c'est le rêve à bon marché, fil et coton, le rêve trop souvent greffé sur une expérience précoce, le rêve des notaires futurs. J'ai fait des rêves, oui, mais je savais bien qu'ils étaient des rêves. L'illusion est un avorton de rêve, un rêve nain, proportionné à la taille de l'enfance, et moi, mes rêves, je les voulais démesurés – sinon, à quoi bon les rêves ? Et voilà précisément pourquoi ils ne m'ont pas déçu. Si je recommençais la vie, je tâcherais de les faire encore plus grands, parce que la vie est infiniment plus grande et plus belle que je n'avais cru, même en rêve, et moi plus petit »*².

¹ Les Enfants Humiliés – Livre de Poche p. 140

² Les Enfants Humiliés – Livre de Poche p. 140

Et il ajoute un peu plus loin dans la même page :

« Bref, c'est par les saints et les héros que je suis, les héros et les saints m'ont jadis rassasié de rêves et préservé des illusions ».

Le rêve, aux yeux de Bernanos, c'est donc cette fonction de l'imagination qui permet à l'homme, à partir de la vie plus ou moins médiocre qui est la sienne, de se faire une représentation de l'éternité, de l'absolu. Ce que notre raison ne nous permet pas de concevoir, notre âme, pourrions-nous dire, le suggère à l'aide d'images surgies du plus profond de nous-mêmes, ou simplement puisées dans la réalité quotidienne mais qui se trouvent sublimées dans le rêve. Hans Urs von Balthazar l'a fort bien exprimé : *« Le rêve – écrit-il - , c'est cette floraison de l'imagination projective, cette expérience vécue qui donne du brillant et de la profondeur à l'inconsistance de notre vie présente »*¹.

Par opposition, l'illusion n'est qu'un rêve aux dimensions purement terrestres. L'illusion est un rêve appliqué à la seule existence présente, un rêve dépourvu de dimension métaphysique et, la plupart du temps, de grandeur. Il ne s'applique qu'au temporel.

De là se déduit logiquement que le rêve se greffe directement sur un sens profond de l'absolu. Seuls les médiocres, *« les enfants ratés »*, en sont dépourvus. Ils ne peuvent concevoir que des illusions, des images idéalisées de réalités purement matérielles, sans référence à l'éternité. Or celles-ci ne sont pas la réalité. L'illusion ou la rêverie, d'ordre purement sentimental, consistent en des représentations de fantômes. Dans la conception bernanosienne, au contraire, *« rien n'est plus réel ni plus objectif (...) rien n'est aussi lucide que le rêve ... »*². Un exemple pris dans l'œuvre même de Bernanos illustrera mieux cette distinction.

Dans la quatrième et dernière partie de son roman L'Imposture, Bernanos fait converser Monsieur de Clergerie, l'ambitieux médiocre et spirituellement indigent, avec sa fille Chantal que nous connaissons déjà. Déconcerté par la divine insouciance de sa fille dont il est incapable de comprendre le sens véritable, il la presse de questions. Voici une partie de ce dialogue :

¹ Le Chrétien de Bernanos – Seuil – p. 96

² Lettre à Jorge de Lima – 15 novembre 43

« Certes, tu as une nature exquise, mais non, mais non ! ... Cela n'explique pas tout ... À dix-huit ans on fait des rêves , quels rêves fais-tu ?

- Des rêves ? demanda Mlle Chantal.

- Oui, enfin : des rêves d'avenir ?

- Oh ! je ne me soucie pas de l'avenir, fit-elle en secouant la tête. Vous y avez pourvu : à quoi bon ?

- Comprends moi donc : tu n'es pas de ces têtes légères qui ne peuvent rien prévoir au-delà du lendemain. Tu as au contraire l'attitude, le regard, la voix – que sais-je ? -, la sérénité d'une femme qui a fait son choix, pris son parti.

Car enfin, cette espèce d'allégresse a un sens. Lequel ? Tu ne rêves pas, dis-tu ? Hé bien, ton silence même est plein d'un rêve qui te fait sourire à ton insu »¹.

Rien ne saurait mieux illustrer que ce fragment de dialogue, la différence établie par Bernanos entre le rêve et l'illusion. Monsieur de Clergerie nous en fournit lui-même la clef. Sa fille ne fait pas de rêves d'avenir ces « rêves de notaires futurs », mais il ne se trompe pas en disant que son silence même est plein d'un rêve qui la fait sourire malgré elle. Dans sa médiocrité, il ne se rend pas compte qu'il mêle, sans distinction, à la notion d'illusion – c'est-à-dire le rêve temporel, matériel -, la notion toute spirituelle du rêve selon Bernanos. L'imagination et la sensibilité de Chantal sont, au même titre que sa volonté et sa raison, tout absorbées par la vision intérieure qui occupe sa vie entière, et d'où procède son ineffable joie. Son rêve l'a fait pénétrer de plain-pied dans l'univers de la réalité, de l'unique réalité. L'éternité est entrée dans sa vie au plan de l'expérience vécue.

¹ L'imposture – NRF Pléïade – p. 497-498

Les adolescents bernanosiens nourrissent pour la plupart des rêves, et parfois aussi des illusions. Sans doute Olivier Mainville est-il le seul à refuser les rêves parce que son imagination fondamentalement déçue, est trop faible pour les concevoir différents des mauvais rêves que lui proposent Philippe ou Simone Alfieri. Il s'exclame à ce sujet : « *Des rêves (...). À quoi bon les rêves ? Vous nous avez empoisonnés avec vos rêves* »¹. Tous les autres élaborent des constructions idéales que l'on peut grouper en deux catégories, selon le critère que nous empruntons à Hans Urs von Balthazar :

- les rêves que leur contenu élève au niveau d'une véritable espérance, d'un appel à la sainteté ;

- les mauvais rêves, qui sont à eux-mêmes leur propre fin.

II – LE RÊVE : ASPIRATION À L'ÉTERNITÉ

Parmi les rêves qui, à la manière du rêve de Chantal provoquent l'irruption de l'éternité au plan de la réalité vécue, il convient de distinguer ceux qui constituent une manifestation, ou une émanation directe de la charité ou de l'espérance, et les rêves dont le contenu traduit seulement la capacité de l'âme à s'ouvrir à l'amour.

A – le rêve, acte de charité ou d'espérance

On rencontre maints exemples de cette sorte supérieure de rêves dans les romans de Bernanos, chez les personnages d'adolescents. La forme la plus extraordinaire qu'ils revêtent est celle de la sympathie, entendue au sens étymologique du mot, c'est-à-dire l'aptitude à souffrir avec autrui, à partager sa douleur ou sa détresse.

La première fois où nous voyons Steeny rencontrer Guillaume, celui-ci lui révèle quel rêve il a précisément fait à son sujet :

*« Oh ! Steeny, mon petit Steeny, je vous ai vu l'autre nuit, en rêve, cloué par le milieu de la poitrine sur un rocher aride, une espèce de muraille flamboyante, un mur de sel, et avant que j'ai pu seulement prononcer un mot, vous m'avez crié : « Non, non, reste là, ne bouge pas, laisse-moi », absolument comme si vous étiez déjà damné »*²

¹ Un Mauvais Rêve – NRF Pléiade – P 968

² M. Quine p. 1380

Il a beau s'agir d'images oniriques, entrevues pendant le sommeil, on ne peut s'empêcher de rapprocher cette vision de Guillaume qui trouve sa source dans une profonde charité du don extraordinaire que Bernanos a prêté à l'Abbé Donissan ou au Curé d'Ambricourt. L'un et l'autre ont vu, à une ou plusieurs reprises, la part d'un être qui n'est visible que de Dieu seul, parce que leur charité atteignait presque à la perfection de l'amour divin. Le mot de rêve n'apparaît pas dans le roman la première fois que l'Abbé Donissan assiste au prodige.

Bernanos en effet raconte lui-même la scène et tient à insister sur la réalité du phénomène miraculeux. Mais en revanche, le curé d'Ambricourt, rapportant en personne, dans son journal, le bouleversant dialogue qui l'a mis en présence de Chantal à l'intérieur du confessionnal, doute d'avoir véritablement VU son visage comme étant le visage même de son âme. Voici ce qu'il écrit :

« À ce moment, il s'est passé une chose singulière. Je ne l'explique pas, je la rapporte telle quelle. Je suis si fatigué, si nerveux, qu'il est bien possible, après tout, que j'ai rêvé. Bref, tandis que je fixais ce trou d'ombre où, même en plein jour il m'est difficile de reconnaître un visage, celui de Mlle Chantal a commencé à disparaître, peu à peu, par degrés. L'image se tenait là, sous mes yeux, dans une sorte d'instabilité merveilleuse, et je restais immobile comme si le moindre geste eût dû l'effacer »¹.

Nous nous trouvons à la limite du rêve et de la réalité. L'image, vue ou rêvée, trouve sa source dans la charité même de l'être qui la contemple.

Dans la mesure où l'on peut assimiler un pressentiment à un rêve éveillé, Constance doit être citée parmi les saints de Bernanos chez qui le rêve provient d'une lucidité surnaturelle, liée à leur extrême charité. Constance fait état d'une prémonition dans la première scène où elle dialogue avec Blanche. Lui révélant que, de tout temps, elle a souhaité mourir jeune, elle ajoute qu'à l'instant même de faire sa connaissance, elle a compris qu'elle était exaucée. Et tandis que Blanche au comble de l'effroi s'avance vers elle, Constance la rassure : *« C'est ce qu'on appelle un pressentiment, rien d'avantage »².*

¹ Journal d'un Curé de Campagne p. 1135

² Dialogue des Carmélites p. 1595

Bernanos avait déclaré en février 1942 : « *Pressentir n'est pas le fait d'un homme médiocre* »¹. Bien plus, au pressentiment comme au rêve issus d'une « *dilatation de la charité* »² est attachée une valeur de connaissance supérieure à tous les modes directs ou rationnels d'analyse ou d'investigation. « *Il n'est qu'un sûr moyen de connaître, c'est d'aimer* », écrivait Bernanos en août 1940³.

On peut évoquer ici encore la scène du journal d'un Curé de Campagne où, découvrant la joie de l'amitié, lorsqu'Olivier, neveu de la Comtesse, lui proposa de monter avec lui sur sa moto, le petit curé d'Ambricourt se sentit délivré, jeune, heureux. Ayant intensément vécu l'instant qui lui avait permis d'entrevoir la douceur d'une sympathie profonde, l'idée à laquelle il lie son expérience si brève de l'amour, est celle du rêve : « *J'ai bien senti*, écrit-il sur son journal, *que je m'éveillais d'un rêve* »⁴.

Fréquemment aussi, le rêve correspond à un acte d'espérance authentique, formulé inconsciemment. À peine Bernanos, âgé de dix-sept ans, a-t-il dévoilé à l'Abbé Lagrange l'idéal auquel il espère fermement rester fidèle toute sa vie, qu'aussitôt le mot de rêve vient à sa plume ; il écrit en effet : « *Vous me direz que ce sont de beaux rêves ...* »⁵. Or, il ne peut s'agir, dans son esprit, d'une formule péjorative destinée à jeter le doute sur des velléités illusoire ou fallacieuses de jeune homme. Rien n'est plus réel, au contraire, que ne le furent les « beaux rêves » de l'adolescent Bernanos. Ils étaient la parfaite expression de sa plus haute espérance.

Constance de Saint-Denis élabore aussi des rêves qui ont la même valeur. À la première scène du troisième tableau, par exemple, elle formule le souhait de voir Mère Marie de l'Incarnation devenir Prieure de l'Abbaye. Elle se persuade qu'elle va être exaucée, un peu comme un enfant s' imagine qu'il possède déjà l'objet de son plus cher désir. Ainsi est-elle conduite à préciser comment elle conçoit la bonté de Dieu : « *... Dans mon idée, n'en déplaise aux gens sérieux, Dieu est parfaitement capable de faire nommer Mère Marie, seulement pour faire plaisir à un pauvre petit ver de terre comme moi. Ce serait une folie, mais il en a fait une bien plus grande en mourant sur la croix !* »⁶. En dépit de son aspect presque puéril, un tel rêve constitue un acte de foi véritable, empreint de toute la force d'une grande espérance.

¹ Le Chemin de la Croix-des-Ames - Gallimard p. 183

² NRF Pléiade – p. 188

³ Le Chemin de la Croix-des-Ames – Gallimard p. 39

⁴ NRF Pléiade p. 1213

⁵ Lettre de mars 1905

⁶ Dialogues des Carmélites – NRF Pléiade – p. 1613

Dans la symbolique de Bernanos, la route comme l'aube, joue un rôle de premier plan. Routes parcourues ou routes rêvées, nous parlerons d'elles lorsque nous analyserons, en seconde partie, la tentation de la fugue qu'éprouvent plusieurs adolescents de Bernanos.

B – le rêve, appel à l'amour

L'œuvre romanesque de Bernanos compte quatre personnages d'adolescents qui, à l'heure « ou le suc de la mort le long des veines vient se mêler au sang du cœur », rêvent l'amour et le don d'eux-mêmes, jusqu'à l'accomplir comme en un songe où tout ne passerait malgré eux, dans le sens pourtant de leurs plus ardents désirs. Ce sont Germaine, première Mouchette, Séraphita Dumouchel, André Gaspard et la seconde Mouchette.

Encore une fois, il ne s'agit pas d'une rêverie d'ordre sentimental qui rappellerait le « à quoi rêvent les jeunes filles » d'Alfred de Musset ! D'ailleurs, Bernanos, dans le cas de Germaine Malorthy a nettement établi la différence, en disant d'elle :

« À seize ans, Germaine savait aimer (non point rêver d'amour, qui n'est qu'un jeu de société) ... »¹.

Le rêve d'amour, jeu de société, rappelle les illusions, ces rêves des « notaires futurs ».

L'amour, pour ces quatre adolescents, se distingue de la rêverie parce qu'ils s'y engagent totalement, jouant « *toute leur chance en un coup* »², au lieu de se limiter à la contemplation passive et sans risque d'images aussi peu réelles que leur soif d'absolu est profonde. Ils vivent intensément leur rêve, au point que leur destin terrestre se forme définitivement en cette période de leur vie.

Pour la commodité de notre étude, nous discernons trois phases dans les rapports des adolescents avec leur rêve ; au stade de l'émerveillement succède celui de la ferveur ; nous pourrions dire aussi que dans un premier temps la jeune créature assiste à l'éclosion de son rêve et y adhère ensuite avec passion. L'ultime phase de cette progression, est celle de l'accomplissement du rêve, le don irraisonné de soi.

¹ Sous le Soleil de Satan – NRF Pléiade p. 68

² Idem

1°/ L'émerveillement

Le rêve ne se développe pas dans l'imagination sans support concret. Est-il besoin de redire encore que pour Bernanos, le rêve est « réel », « objectif ». Une simple rencontre – un moment même de cette rencontre – vécue d'une façon nouvelle parce que la rupture avec l'enfance s'est déjà produite ou se consomme à l'instant, devient soudain la source d'un émerveillement pur et parfait qu'aucun autre n'égalera jamais plus.

Pour Germaine Malhorty, une entrevue a suffi à faire naître le prodige, nous dit Bernanos :

« Toujours, elle reverra le chemin creux où l'eau des ornières s'allume au soleil levant ... Et plus merveilleux encore, à la lisière du bois, entre ses deux chiens Roule-à-Mort et Rabat-Joie, son héros, fumant sa pipe de bruyère, dans son habit de velours et ses grosses bottes, comme un roi »¹.

Le caractère décisif, absolu, du rêve où elle vient d'entrer, est souligné par la répétition de l'adverbe toujours à travers le paragraphe entier.

La brusque fascination d'André, le petit clergeon de Mégère, est née d'un seul regard échangé avec l'étrange prêtre, nouveau curé de la paroisse :

« Ses yeux n'avaient pas quitté ceux du clergeon qui ne les évitait plus, croyait y voir naître et s'effacer peu à peu, ainsi que dans une eau profonde et pure, chacune de ses paroles dont le sens échappait à son esprit, mais qui réchauffaient si délicieusement son cœur »².

Et il n'a pas fallu, non plus, davantage à Mouchette que l'échange d'un regard avec Arsène pour qu'elle éprouve ce sentiment nouveau « dont elle ne sent que la violence »³ sans pouvoir lui donner un nom.

¹ Sous le Soleil de Satan – NRF Pléiade – p. 67-68

² Un Crime – NRF Pléiade – p. 758

³ Nouvelle Histoire de Mouchette – NRF Pléiade – p. 1281

Le cas de Séraphita Dumouchel se présente très différemment. Nul doute qu'elle ne soit, à sa manière, émerveillée par le petit Curé d'Ambricourt. Plusieurs propos ou situations l'attestent. Mais chez elle, la découverte du rêve suit – au lieu de la précéder – une expérience lamentablement précoce de l'impureté. Elle a probablement subi le péché de chair plus qu'elle ne l'a voulu et commis librement. D'ailleurs elle en a déjà épuisé la sinistre mélancolie :

« Moi aussi, je suis triste – dit-elle au jeune prêtre – C'est bon d'être triste. Cela rachète les péchés, que je me dis des fois ... »¹.

Malgré les plaisanteries des premiers temps – telle la réflexion faite un soir au Curé qui la félicitait d'être attentive au catéchisme : *« c'est parce que vous avez de très beaux yeux »²* avait-elle répondu -, le rêve a germé en elle, dès qu'elle a pris conscience de l'espèce de fraternité dans la tristesse qui l'unissait au douloureux petit prêtre. C'est ce qu'elle lui révèle une nuit, après l'avoir secouru au bord d'un fossé où il était tombé inanimé :

« Cette nuit-même, j'ai rêvé de vous. Vous aviez l'air triste comme maintenant, je me suis réveillée tout pleurant »³.

Mais la source en elle de la pureté et de la joie a sans doute subi une trop profonde atteinte pour que cette compassion se sublime un jour en une authentique charité. Le jeune prêtre, sans désespérer d'elle, exprime la même crainte, lorsqu'il dit, à la fin de leur entrevue : *« que Dieu la garde ! »⁴.*

2°/ La ferveur

La ferveur qui suit l'instant de l'émerveillement précède immédiatement le don de soi. Elle en est seulement le désir. Tout l'univers de l'adolescent est concentré, avec une ardeur passionnée, sur l'être, le héros, le maître, qui a éveillé son rêve.

¹ Journal d'un Curé de Campagne – NRF Pléïade p. 1206

² Ibid. p. 1051

³ Journal d'un Curé de Campagne – NRF Pléïade p. 1201

⁴ Journal d'un Curé de Campagne – NRF Pléïade p. 1208

Chez la seconde Mouchette, ce désir touche à un haut degré de perfection. Elle n'attend rien, ne demande rien, et la misère l'a habituée à une telle discrétion qu'elle exprime sa joie d'être entrée dans ce grand rêve, seulement lorsqu'Arsène ne peut pas l'entendre, ayant succombé à une crise d'épilepsie. Le point culminant de sa ferveur est sans doute atteint quand elle ose enfin sortir d'elle-même pour lui lancer au visage ce splendide aveu, de sa voix rauque :

« *Monsieur Arsène (...) j'aimerais mieux me tuer que de vous nuire* »¹.

La ferveur d'André s'exprime différemment. Ce qu'il souhaite de tout cœur, c'est ressembler, lorsqu'il sera prêtre – s'il le devient jamais – au nouveau curé de Mégère. Mais, comme celle de Mouchette, sa pensée est muette : « *Il cherchait une parole qui exprimât sa merveilleuse surprise et ne la trouvait pas* »².

Germaine Malorthy conçoit moins le désir de se donner que « *la curiosité du plaisir et du risque* »³. Alors que la seconde Mouchette parvient, dans la cabane où elle est seule avec Arsène, au point d'une offrande parfaite et désintéressée d'elle-même, Germaine Malorthy, dont la sensualité est déjà exigeante, ne compte pas s'offrir pour rien. La réalité de sa ferveur réside tout de même dans la générosité de son cœur qui lui inspire de « *tout sacrifier à ce qu'(elle) ne connaît pas* »⁴.

3°/ Le don irraisonné de soi-même

Le don de soi s'inscrit logiquement dans la progression du rêve. Il en est l'inéluctable conséquence. Le rêve provenant d'un désir de dilater l'univers aux dimensions de l'éternité, le don de soi, comme tout acte se rattachant à lui, ne peut être que total, absolu. Germaine s'est donnée à Cadignan ou s'est laissée prendre entièrement par lui, de même qu'André suit sans restriction le Curé de Mégère, de même encore que Séraphita – et là le don de soi revêt une forme négative – s'impose une souffrance presque intolérable, n'ayant que cette pauvre mortification à offrir au jeune curé d'Ambricourt.

¹ Nouvelle Histoire de Mouchette – NRF Pléiade p. 1295

² Un Crime NRF Pléiade p. 760

³ Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 68

⁴ Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 68

Mouchette se sépare un peu des autres dans la mesure où elle est prise entre le désir de se donner et la terreur que lui inspire l'attitude d'Arsène, car il la prendra même malgré elle. C'est cette ambiguïté que traduit ce paragraphe du roman :

« Quelle force cloue Mouchette au sol ? Elle ne songe pas à fuir, bien qu'elle ne soit plus qu'attente angoissée, terreur. Terreur et attente physiques, charnelles, car à cette minute fatale qui va décider de son destin, alors que s'étend déjà sur sa tête orgueilleuse le voile funèbre, elle est incapable de la moindre prévision consciente. Mais l'homme qui est là, devant elle, dont elle sent déjà le souffle sur sa nuque, est le seul devant lequel – fût-ce pour sauver sa vie – elle ne voudrait pas fuir »¹.

Alors qu'elle serait prête, en cet instant, à se remettre, corps et âme, entre les mains d'un homme qui saurait estimer cette offrande sacrée à son juste prix, l'être auquel il lui serait le plus facile et le plus doux de s'abandonner ainsi toute entière, est précisément celui qui va ajouter à son effroyable misère le poids insoutenable de la plus terrible humiliation qu'elle ait jamais subie. Mouchette est, parmi tous les adolescents bernanosiens, celle à qui la moindre chance d'espérance n'aura pas été laissée. Nul doute qu'elle ne soit bien la sœur de ces martyrs espagnols dont Bernanos avait le souvenir présent à l'esprit lorsqu'il l'a créée.

III – LES MAUVAIS RÊVES

Il convient de revenir à la distinction établie par Hans Urs Von Balthazar entre les bons et les mauvais rêves. Alors que les bons rêves sont un appel à l'éternité, une manière d'appréhender l'absolu, et, partant, une ouverture sur la réalité divine, les mauvais rêves sont ceux que l'on considère comme une fin en soi. Ils deviennent l'essence même du mal. Car l'imagination, selon Bernanos, peut aussi bien empoisonner la pensée que la féconder.

Evangéline, le faux curé de Mégère éclaire parfaitement le sens du mauvais rêve, au moment où elle va dévoiler sa véritable identité au jeune André qui l'a suivie si loin :

¹ Nouvelle Histoire de Mouchette – NRF Pléiade p. 1296

« Qui nous emporterait plus loin et plus sûrement que nos rêves ? ... des rêves où nul autre que nous ne pénètre ... Mais peu d'hommes savent rêver. Rêver, c'est se mentir à soi-même, et pour se mentir à soi-même il faut d'abord apprendre à mentir à tous »¹.

L'essence du mauvais rêve participe étroitement à celle du mensonge. Il est donc aussi irréel que lui et comme lui, débouche sur le vide. Monsieur Ouine nous l'apprend. Son existence a consisté en une recherche avide des âmes, afin de les connaître et jouir de cette connaissance à la manière même de Dieu. La curiosité d'un écrivain se résout elle-même à un mauvais rêve si elle constitue à elle-même sa propre fin, au lieu d'être l'instrument d'une ascèse par laquelle on rend hommage au mystère de l'homme, créature de Dieu à qui seul en appartient la connaissance. Cela rejoint la thèse développée par M. William Bush dans son essai sur Bernanos, intitulé l'Angoisse du Mystère².

Le mauvais rêve tourne en rond sur lui-même à la manière d'une fumée et, comme elle, se dissout. Dans la mesure où il fait corps avec l'imagination qui l'a nourri, il menace l'être lui-même de dissolution. Les propos qu'à ce sujet Steeny tient de Monsieur Ouine, en sont la preuve :

« Aujourd'hui il prétend qu'il s'ouvre au rêve comme un vieux bateau pourri s'ouvre à la mer »³.

Aussi le mauvais rêve corrompeur est-il, en fin de compte, aussi dur à porter que le mal dont il procède. L'écrivain Ganse le confiait lui-même à Olivier Mainville :

« On échange bien des idées, jeune homme – les idées ne m'intéressent pas. Pourquoi n'échangerait-on pas des rêves et surtout des mauvais rêves ? On peut très bien porter à deux les mauvais rêves, les mauvais rêves sont lourds »⁴.

On retrouve ici l'idée chère à Bernanos selon laquelle, si les êtres arrivent à se rencontrer pour perpétrer le mal, l'univers de l'enfer est peuplé de solitudes incommunicables.

¹ Un Crime – NRF Pléiade p. 860

² Op. Cit. Chap. XV : « une convoitise impuissante »

³ M. Ouine – NRF Pléiade – p. 1537

⁴ Un Mauvais Rêve NRF Pléiade p. 911

Steeny, pour sortir de l'adolescence, se laisse guider par Monsieur Ouine à l'intérieur d'un univers de mauvais rêves. Naguère, il a rêvé de héros, mais ayant découvert Monsieur Ouine, il les renie, en présence de Guillaume :

« Quand je mesure le temps que nous avons perdu à chercher des héros dans nos livres, j'ai envie de nous battre, Guillaume »¹.

Le rêve dans lequel Monsieur Ouine fait entrer Steeny est le même que celui dont il meurt. Les images commencent à se former en lui alors que M. Ouine s'est absenté de la chambre. Bernanos nous les décrit :

« Ce monde, auquel il n'osait pas croire, le monde haï de Michelle – « tu rêves, Steeny, pouah ! » - le monde de la paresse et du songe qui avait jadis englouti le faible aïeul, l'horizon fabuleux, les lacs d'oubli, les voix immenses – lui était brusquement ouvert et il se sentait assez fort pour y vivre entre tant de fantômes, épié par leurs milliers d'yeux, jusqu'au suprême faux pas »².

En Monsieur Ouine, Steeny a reconnu *« le compagnon prédestiné de sa vie, l'initiateur, le héros poursuivi à travers tant de livres »³*. Aussi en fait-il véritablement son maître. Mais leur mystérieuse complicité est celle des êtres liés par le mal, dépourvue d'affection ou de sympathie. À M. Ouine qui lui demande ce qu'il pense de lui, Steeny répond :

« Vous me faites peur (...) Je vous suivrais au bout du monde »⁴.

Et il ajoute aussitôt : *« Demain, peut-être (...) vous me ferez rire »⁵.*

Quant à la relation qui s'établit entre eux dans le sens M. Ouine-Steeny, elle est placée sous le signe de l'homosexualité, ou du moins le vorace désir de jouir des âmes qui anime M. Ouine, c'est-à-dire dans les deux hypothèses, sous le signe d'un égoïsme total.

¹ Monsieur Ouine – NRF Pléïade p. 1385

² *Ibid.* p. 1365-1366

³ *Ibid.* p. 1363

⁴ Monsieur Ouine – NRF Pléïade – p. 1370

⁵ Monsieur Ouine – NRF Pléïade – p. 1370

Le rêve de Steeny est un mauvais rêve parce qu'il se détache volontairement du réel ; tout contribue à le penser jusqu'à l'ivresse permanente de Steeny dont Mme C.E. Magny s'était demandée quelle signification elle pouvait bien revêtir¹. À cette fuite délibérée devant la réalité, s'ajoute le refus de sa propre liberté. Steeny ne veut pas être libre et le déclare² ; il préfère « *jouer un rôle* »³. Enfin, son attitude même à l'égard de Dieu – « *je me méfie de Dieu (dit-il) – telle est ma façon de l'honorer* »⁴ - est totalement négative. Cette incertitude métaphysique ressemble en tous points à celle de M. Ouine (à laquelle il doit son nom de Monsieur Oui-Non) et constitue le péché pour lequel il ne peut y avoir de rémission.

Cependant le destin de Steeny n'est pas joué totalement lors de cette première visite à son maître. L'ivresse dans laquelle il a sombré, comme pour ajouter à l'irréalité de son rêve, le plonge dans un sommeil troublé d'images.

Ce sont alors des images de routes, symbole bernanosien de l'espérance⁵. Jusqu'à la fin du roman, Steeny se trouvera ainsi placé entre ces deux formes contraires du rêve.

La confrontation du monde avec son rêve représente la première épreuve d'un adolescent, épreuve décisive d'où vont naître ses grandes tentations.

¹ Études bernanosiennes. Cahier n° 5 - Minard 64 p. 14

² Monsieur Ouine – NRF Pléiade p. 1372

³ Monsieur Ouine – NRF Pléiade p. 1372

⁴ *Ibid.* p. 1373

⁵ Monsieur Ouine – NRF Pléiade p. 1374-1375

CHAPITRE III : L'épreuve du monde



Sous ce titre, nous regroupons des expériences aussi différentes que la découverte du mensonge et de la lâcheté par Germaine Malorthy et la communion de Chantal à l'agonie et à la mort de l'abbé Chevance.

En réalité ces adolescentes suivent une évolution spirituelle et psychologique de même essence. Le rêve de Mouchette, la grande joie « *enfantine* » de Chantal, frappés l'un comme l'autre du même sceau de l'absolu et lentement mûris au plus profond de l'âme et du cœur, se heurtent pour la première fois à une réalité nouvelle, incarnée dans un être qu'elles avaient cru proche d'elles et qui pourtant, soudain leur devient étranger. Leurs déceptions ne sont pas pour autant de même nature. L'expérience que fait Chantal d'autrui est d'ordre mystique alors que le désenchantement de Germaine, de Mouchette ou d'André se situe apparemment sur le plan d'un rêve déçu. En réalité en eux aussi, c'est à ce qu'il y a d'éternel que l'épreuve du monde a porté atteinte.

Enfin, il existe une troisième catégorie d'adolescents bernanosiens dont nous nous proposons de montrer qu'ils ont refusé le monde ou qu'ils en ont été exclus, avant même d'avoir formé en eux un grand rêve.

Monsieur Olivier, neveu de la Comtesse d'Ambricourt, a voulu tout de suite affronter le monde, incarnant la devise des Trévilles-Sommerange : « *Tout ou rien* »¹. Le rêve naît pour lui du risque et de l'action renouvelés chaque jour.

Dans la ligne du jeune légionnaire, se situent Philippe et Olivier Mainville. Le monde ne leur a pas laissé, plus qu'à lui, le temps de concevoir un rêve digne de ce nom. Ils « *ont perdu leurs raisons de vivre* »² avant même l'adolescence, mais n'étant pas d'aussi bonne race que Monsieur Olivier, l'aristocrate, ils se sont laissés rejeter hors du monde au lieu de lui faire face.

¹ *Journal d'un curé de Campagne* : NRF Pléiade p. 1214

² A Maurice Bourdel août 1935 – In NRF Pléiade p. 1803

I – L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE DU MONDE PAR LA DÉCOUVERTE D'AUTRUI

Chantal de Clergerie, au chevet de son directeur agonisant, l'abbé Chevance, reçoit la brutale révélation de l'angoisse et la souffrance, au point que sa vie en sort définitivement marquée.

Elle l'a d'abord accompagné jusqu'au seuil de la mort, le cœur plein d'une ineffable joie qui donne la mesure de son espérance et de sa foi. Au moribond qu'elle entend murmurer : « *Je vais mourir, ma fille* », elle répond sans hésitation : « *je le crois (...) Du moins ils l'ont dit, je suis bien heureuse* »¹. On ne peut s'empêcher d'évoquer la petite Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus, à laquelle Bernanos songeait en créant le personnage de Chantal, et qui souhaitait à sa mère de mourir le plus vite possible.

Mais l'abbé Chevance, tout à son angoisse ne l'écoute pas. Jamais Chantal ne s'était douté que l'agonie d'un saint pût ressembler à ce combat dont l'idée est pourtant contenue dans l'étymologie grecque d' *ἀγωνία* « *Mon Dieu ! dit-elle naïvement, est-ce donc si difficile ? Je ne le croyais pas* »². L'abbé Chevance a plongé d'un seul coup au cœur du mystère de la Passion du Christ. « *Qui entre à Gethsémani n'en sort plus !* »³, rappellera la Mère Prieure de Compiègne. Chantal, unie au mourant par une filiation spirituelle plus forte qu'aucun lien de chair, se laisse guider pour devenir et « *rester jusqu'au bout prisonnière de la Très Sainte Agonie* »⁴.

La mort de l'abbé Chevance est aussi misérable et solitaire que le sera celle de la Prieure. « *En participant à l'agonie du Christ, - écrit M. Michel Esteve, ils (les héros de Bernanos) donnent à leur mort une valeur rédemptrice maxima ; mais la portée de cette mort implique une souffrance exceptionnelle* »⁵.

Cette souffrance de l'homme, absolument seul entre la mort et la vie, pour qui aucun semblable ne peut plus rien, fait sourdre en Chantal un sentiment plus profond que la crainte ou la pitié, « *une satiété surnaturelle* », « *l'écoeurement de l'âme elle-même* »⁶.

¹ L'imposture – NRF Pléiade p. 524

² Ibid. p. 526

³ Dialogues des Carmélites NRF Pléiade p. 1598

⁴ Ibid

⁵ Bernanos. OEI Pléiade – Note 494 p. 1770

⁶ L'imposture p. 529

Au chevet de celui qui « *avait été son espérance, son honneur, sa fierté, la chère sécurité de sa vie* »¹, elle éprouve la tentation d'un « *doute perfide* »². Mais, nous dit Bernanos, elle n'y consent pas :

*« Elle se tenait devant Dieu, aussi dépouillée qu'aucune créature, mais inébranlable dans sa volonté d'accepter sans réserves, de subir sans se plaindre »*³.

Le spectacle d'une telle agonie ne l'a pas révoltée. C'est au contraire au cœur de cet épisode particulièrement grave de sa vie qu'elle reçoit l'appel, que lui est annoncée sa vocation. Comme tous les saints de Bernanos la place qui lui est assignée se situe entre le Jardin des Oliviers et le Golgotha, en union avec le Christ supplicié.

D'un geste d'enfant, que Bernanos décrit, elle signifie son acceptation :

*« Timidement, sa petite main blonde alla chercher à tâtons, sur la poitrine de son vieil ami, le battement ralenti, à présent presque imperceptible, et sans un mot, elle reçut innocemment, elle fit sienne, elle épousa pour l'éternité la mystérieuse humiliation d'une telle mort »*⁴.

Dès lors, elle est entrée pour toujours dans « *sa nouvelle solitude* »⁵, celle où les saints de Bernanos se préparent à leur agonie.

Constance de Saint-Denis fait aussi l'expérience mystique de la souffrance et de la mort d'autrui. En voyant Blanche de la Force, (en religion Sœur Blanche de l'Agonie du Christ), martyrisée par sa peur, elle entre dans le jeu d'une solidarité mystérieuse avec elle. Mais surtout Constance est l'héroïne de Bernanos qui a le mieux exprimé, parce qu'elle en a eu la divine intuition, l'idée de la réversibilité des destinées. Car les saints de Bernanos ne meurent pas pour eux-mêmes. Nous aurons l'occasion d'aborder cette question dans la dernière partie de cet essai.

¹ L'imposture p. 529

² Ibid

³ Ibid

⁴ L'imposture NRF Pléiade p. 558

⁵ La Joie – NRF Pléiade p. 558

II – LE DÉSENCHANTEMENT

Pour un bon nombre d'adolescents bernanosiens, la découverte du monde c'est-à-dire d'une réalité différente de leurs rêves, conduit à un amer désenchantement. Nous employons le mot à dessein pour le distinguer de la désillusion comme de la déception.

1°/ Désillusion, déception, désenchantement

Dans la terminologie bernanosienne, en effet, le mot d'illusion sert à désigner péjorativement « *un avorton de rêve, un rêve nain* »¹. Or la désillusion, en ce sens, est une péripétie avantageuse puisqu'elle a pour heureuse conséquence de redonner de la réalité à un monde intérieur dégénéré. Les adolescents bernanosiens qui nous occupent ne sauraient en aucun cas connaître de désillusion puisque leurs constructions idéales – avons-nous dit – sont absolues, donc réelles.

Le mot déception, quant à lui, est ambigu. Bernanos, rappelant qu'il écrit pour se justifier aux yeux de l'enfant qu'il a été, déclare :

*« J'aime mieux le voir révolté que déçu, car la révolte n'est le plus souvent qu'un passage, au lieu que la déception n'appartient déjà plus à ce monde, elle est pleine et dense comme l'enfer »*².

Un être déçu, selon Bernanos, n'espère plus, a cessé de croire, s'est installé même dans son désespoir. Il n'attend plus rien. Il n'est ni de ce monde ni de l'autre, il est de l'enfer, c'est-à-dire qu'il appartient au néant, qu'il s'est dissous en lui, en rien. La Comtesse d'Ambricourt, avant que le jeune prêtre ait entrepris sa conversion, était précisément une femme déçue. Or ce n'est pas le sort de tous les désenchantés que de devenir des êtres déçus.

L'amertume des adolescents de Bernanos, qu'ils se nomment Germaine, Malorthy, André Gaspard, ou Mouchette, est ressentie par eux aussi profondément qu'avait été vécu le rêve trompé. C'est l'irruption de la médiocrité au sein de leurs rêves absolus d'où procède ce que nous appelons le désenchantement.

¹ Enfants Humiliés – Livre de Poche p. 140

² Les Enfants Humiliés – Livre de Poche p. 137

Les trois grands désenchantés que nous avons nommés, vivent chacun l'épreuve du monde d'une façon très personnalisée. Cependant, pour André comme pour Germaine, l'épreuve réside principalement dans la découverte du mensonge, alors que pour Mouchette, elle provient surtout de l'humiliation.

2°/ Mensonge et désenchantement

Germaine et André Gaspard ont accompli le don d'eux-mêmes jusqu'au bout. André fasciné par le curé de Mégère n'a pas hésité à quitter sa mère veuve pour le suivre jusqu'en pays basque. Germaine a joué « *toute (sa) chance en un coup* »¹ puisqu'en se donnant au marquis de Cadignan, elle a accepté, recherché même le scandale et les risques d'une maternité déshonorante.

En réalité, l'un et l'autre n'ont sûrement pas conscience de la générosité d'un tel don. La puissance de leur rêve est telle que les actions les moins mesurées entrent dans sa logique. C'est parce que leur rêve procède d'un autre monde qu'ils sont ainsi poussés à s'oublier eux-mêmes.

Mouchette affrontant ses parents découvre ce qu'elle croit être sa liberté et se sent « *plus forte de toute sa jeunesse* »². En réalité, sa foi en sa liberté se confond avec la confiance qu'elle a mise en son amant. Elle n'utilise cette liberté que pour courir au-devant de lui. Elle n'est donc libre que dans le cadre de son rêve.

Germaine arrivée chez Cadignan sent tout de suite son embarras et la froideur de son accueil. Ainsi est porté le premier coup à sa joie.

Le second l'atteint dans son orgueil : sur la foi de son père, Malorthy, Cadignan a cru qu'elle lui avait révélé la vérité. Une telle marque de défiance de la part de son amant hâte la décomposition de son rêve. Elle a une voix encore « *frémissante, mais le regard déjà clair et froid* »³.

Elle réalise ensuite à quel point Cadignan supporte mal leur tête-à-tête silencieux : « *Je te donne cinq minutes* » a-t-il même la grossièreté de lui dire⁴, en dépit d'une fausse jovialité qui ne trompe que lui-même.

¹ Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 68

² Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 73

³ Ibid p. 80

⁴ Ibid p. 81

Cette atteinte est peut-être la plus profonde ; le découvrant tel qu'il est, elle essaie de reconstituer à voix haute le dialogue qui l'a opposé à son père : « *Et de voir à présent que les gros yeux de papa t'ont fait peur ... Oh ! je te déteste !* »¹. Ce n'est pas le mot qui aurait dû lui venir aux lèvres : déjà, en effet, l'amour dans son cœur le cède au mépris. C'est pourquoi nous ne souscrivons pas à l'affirmation de M. Carlo Bo aux yeux de qui l'assassinat de Cadignan est « *le fruit de la passion de Mouchette* »².

De petitesse en mesquinerie, le marquis se livre irrémédiablement à son abjection. Elle prend conscience qu'elle a, « *une heure plus tôt, franchi la nuit d'un trait vers l'aventure, défié le jugement du monde entier, pour retrouver au but, ô rage ! un autre rustre, un autre papa lapin* »³. Son rêve est sur le point de périr. Mais un vrai rêve, comme l'était le sien, est trop vivace pour ne pas survivre même aux coups les plus violemment frappés, fût-ce sous la forme d'un monstre hideux, amputé et distordu, devenu mille fois plus exigeant et plus implacable. Aussi Bernanos peut-il affirmer à bon droit, sans que la libre détermination de l'être soit mise en cause : « *... En vérité, les évènements qui vont suivre étaient déjà comme écrits en elle* »⁴. M. Carlo Bo a très bien caractérisé ce sens de la prédestination, si ambigu chez Bernanos (et dont nous reparlerons), en déclarant : « *Nous traversons le bien et le mal sans nous en apercevoir* »⁵.

Chacun des mensonges que Germaine se met à proférer lui est délicieux, au même titre que le sont des bouffées d'air successives à des poumons menacés d'asphyxie. Elle combat par des mensonges le grand mensonge qu'elle vient de découvrir. Ils soutiennent son rêve moribond et l'empoisonnent à la fois. Le viol de Cadignan, mensonge suprême, la poussera au crime, ce qui a permis à M. Storelv d'écrire très justement : « *Par le meurtre du marquis, elle redonnera de la consistance à son rêve* »⁶.

André Gaspard est lui aussi victime du mensonge. Nous le voyons pour la dernière fois lorsqu'Évangeline, le faux Curé de Mégère, fait devant lui l'apologie du mauvais rêve. Le mensonge absolu qu'il découvre ne lui laisse aucune chance de fortifier ou reconstruire son rêve. Il en meurt.

¹ Sous le Soleil de Satan – NRF Pléiade p. 81

² Etudes bernanosiennes – 3/4/ - Été 1963 – Minard – pages 12-13

³ Sous le Soleil de Satan – NRF Pléiade p. 83

⁴ Ibid p. 83

⁵ Op. Cit. p. 12

⁶ Sven Storelv – « Le thème du mensonge » Etudes Bernanosiennes 3/4/ Minard 63 p. 57

3°/ Humiliation et Désespoir

Enfin délivrée d'Arsène, Mouchette « *endure patiemment, sans la comprendre, une douleur si parfaitement, si également répandue dans chacune de ses fibres qu'arrivée à son paroxysme, elle paraît se dissoudre, se fondre en un horrible écœurement* »¹. Elle ressent le viol dont elle a été victime comme une souffrance intolérable à plusieurs titres.

À peine sa grande ferveur s'était-elle épanouie, pour la première fois de sa pauvre vie, qu'elle est bafouée par celui-là même à qui l'offrande en avait été faite.

Son orgueil, écrit Bernanos, « *achevait de mourir. Il était mort. Pourquoi ?* »². Jusqu'à ce jour, elle ne s'était sentie riche et fière que de sa virginité : elle s'émerveillait « *qu'une fille puisse refuser sa jeunesse et que cette jeunesse ne se donne qu'une fois* »³. La seule idée de ce don possible – « *hier encore, une voix secrète lui disait qu'elle l'offrirait un jour* »⁴ - était la source de son unique joie. On l'en a dépossédée. Le sentiment de sa frustration se change en haine de soi.

Enfin Mouchette apprend, de la bouche même de sa mère qu'il ne s'est pas produit le moindre cyclone : Arsène a menti. Dès lors, il n'y a, écrit Bernanos, « *aucun des évènements de la nuit où sa pauvre âme harassée ne voie une traîtrise, un mensonge* »⁵.

Mouchette à son tour découvre qu' « *elle n'a même pas été dupe d'un homme, mais d'un rêve* »⁶. Son grand rêve, retourné comme un gant, selon l'image chère à Bernanos, provoque en elle un désenchantement fondamental. Un espoir peut-être lui reste ; la tendresse de sa mère mourante l'incite à lui faire partager son secret. Mais à l'instant même où elle va perler, la malheureuse est morte.

¹ Nouvelle histoire de Mouchette NRF Pléiade p. 1297

² Ibid p. 1301

³ Ibid p. 1303

⁴ Nouvelle histoire de Mouchette p. 1303

⁵ Ibid. p. 1350

⁶ Ibid. p. 1311

Mouchette n'a plus aucun recours. L'injure qu'elle lance à son père n'est même pas le signe d'une révolte. Elle « *n'exprime que son profond, son inconscient désespoir* »¹. Elle fait résolument face à son destin ; tel est le sens, inconnu d'elle, de la fuite où elle s'est lancée avec le sentiment d'une liberté d'où ne découle aucune joie. Il manque à Mouchette pour être pleinement la sœur de Chantal de Clergerie ou de Constance, de connaître que Dieu l'aime. Elle aussi, à son tour, entre Gethsémani, mais plus douloureusement encore que tous les autres saints de Bernanos, car elle ne le sait pas.

III – L'ÉPREUVE DU MONDE HORS DU RÊVE

1°/ L'engagement

« Monsieur Olivier », le neveu de la châtelaine d'Ambricourt, n'est plus un adolescent. L'a-t-il jamais été ? Dans son journal, le curé de campagne rapporte les rumeurs que font courir sur lui les vieilles gens du village : « *Il a fallu l'engager à dix-huit ans, c'était un garçon très difficile* »². Il est aisé d'en déduire qu'à l'heure de l'adolescence, il se situait sur un plan d'opposition à l'égard de tout ce qui l'entourait, ce qui revient à dire qu'il avait déjà fait, d'une certaine manière, l'expérience de la réalité du monde.

De quelle sorte d'opposition peut-il s'agir ? Bernanos fait participer Monsieur Olivier à une hérédité marquée du sceau de l'honneur, au même titre que Blanche de la Force. Sa vie, si semblable à celle des « *moines-soldats* »³ du Moyen Âge est fondée sur le refus d'une cité dont « *les Dieux protecteurs (...) s'appellent les banquiers* »⁴ et qui a remis « *la justice entre les mains des puissants* »⁵.

Il serait inexact de dire de ce jeune aristocrate qu'il vit sans rêve ; il a au contraire (son sens de l'absolu lui ayant inspiré la nostalgie de l'ancien monde – celui de l'honneur chevaleresque et chrétien) – épousé le grand rêve de justice des misérables.

¹ Ibid. p. 1316

² Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1210

³ Ibid. p. 1219

⁴ Ibid. p. 1221

⁵ Ibid. p. 1217

En cela, il rejoint parfaitement le curé d'Ambricourt et peut lui dire à bon droit : « *N'était ce fourreau noir, vous ressemblez à n'importe lequel d'entre nous autres* »¹. Dans son cœur de petit pauvre en effet, le jeune prêtre avait gardé, depuis son enfance, le même rêve intact. La découverte, à travers les drames familiaux du château, de la décomposition du monde de l'honneur sur lequel pourtant les pauvres gens fixent leurs yeux comme s'il correspondait encore au « *rêve de magnificence, de grandeur* » « *qui enchante parfois leur solitude* »², - cette découverte a été pour lui la source d'une déception d'enfant. Provenant d'une seule et même cause, la révolte de Monsieur Olivier et le désenchantement du jeune prêtre sont véritablement frères.

De même, l'apparition soudaine, sur la route de Mézargues, de ce garçon débordant d'une vie ardente, apportait au petit curé d'Ambricourt la révélation de la jeunesse : « *j'ai compris (écrit-il) que la jeunesse est bénie – qu'elle est un risque à courir – mais ce risque même est béni* »³. Auprès de ce nouvel ami, tellement plus assuré que lui, il s'est aperçu que sa « *triste adolescence* »⁴ était passée, jadis sans qu'il la voie, comme une étrangère mais qu'il ne mourrait pas avant que quelqu'un ait bien voulu être jeune avec lui. Aussi leurs jeunesse, si différentes, sont-elles, pour un instant, devenues sœurs. Et s'il nous est permis de faire allusion à ce que nous écrivions, en avant-propos, de l'esprit de jeunesse et de l'esprit d'enfance, nous dirons que Monsieur Olivier, qui possède pleinement l'esprit de jeunesse se bat comme un frère aîné pour le rêve de ce petit prêtre, si rempli lui-même de l'esprit d'enfance, - ce rêve qui est aussi le sien -.

Car, tandis que les adolescents de Bernanos sur lesquels nous nous sommes penchés, forment leurs rêves avant de connaître le monde, Olivier conquiert le sien et paie de sa personne, chaque jour, le droit de le vivre. À la suite de ses ancêtres « *avides et durs, jamais satisfaits de rien, avec on ne sait quoi d'intraitable, qui doit être chez (eux) la part du diable* »⁵, il vit totalement sa fidélité à une conception de l'honneur.

¹ Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1215

² Ibid. p. 1155

³ Ibid. p. 1211

⁴ Ibid. p. 1211

⁵ Ibid. p. 1214

Et bien qu'il considère Dieu comme le « *témoin à affronter* »¹, parce qu'il est « *trop orgueilleux pour accepter de faire le mal sans aucun risque* »², il ne choque pas le curé d'Ambricourt qui lui déclare : « *Il n'est pas si mauvais d'affronter Dieu (...). Cela force un homme à s'engager à fond – à engager à fond l'espérance, toute l'espérance dont il est capable* »³.

Alors que l'homme ou l'adolescent déçu appartient déjà à l'enfer, le révolté a la force de se mettre en dehors de « *ce monde sur lequel tombe à plein depuis vingt siècles, la seule malédiction de l'Évangile* »⁴. Nous reviendrons précisément, dans notre prochain chapitre sur la valeur de la révolte dont Bernanos disait qu'elle « *n'est le plus souvent qu'un passage* »⁵.

2°/ « Nous ne sommes pas au monde »⁶

Bernanos a clairement défini quelle sorte de personnages il avait voulu créer dans le roman d'un Mauvais Rêve :

« *Ce sont des êtres qui ont perdu leurs raisons de vivre et qui s'agitent désespérément dans le vide de leurs pauvres âmes avant de crever. Déchets de vieilles générations ou produits avortés de nouvelles. On ne rencontre que ça quand on sait voir* »⁷.

Commencé en 1931, achevé en août 1935, Un Mauvais Rêve comporte deux personnages d'adolescents : Olivier Mainville et Philippe. Olivier est âgé de vingt ans⁸ ; Philippe est sans doute l'aîné des deux puisqu'il dit à Olivier : « *Sans me vanter, je valais jadis mieux que vous mon vieux* »⁹. Quoi qu'il en soit, ils appartiennent l'un et l'autre, à ces générations nées dans le désarroi des années de guerre ou d'après-guerre. Comme des milliers de leurs semblables, ils ne se sentent pas de ce monde où règne en triomphateur ce que Bernanos appelait « *l'esprit de l'Arrière* » qui « *ne trouve son expression complète, son épanouissement et sa virulence, que dans une société dépouillée par la guerre de ses éléments les plus vigoureux* »¹⁰.

¹ Ibid. p. 1214

² Ibid. p. 1214

³ Ibid. p. 1215

⁴ Ibid. p. 1217

⁵ Les Enfants Humiliés Livre de Poche p. 137

⁶ Arthur Rimbaud – Une Saison en Enfer. Mercur. de France 1950 p. 176

⁷ A Maurice Bourdel – Août 1935 – Cit. in NRF Pléïade p. 1803

⁸ Un Mauvais Rêve – NRF Pléïade p. 897 : « et ses plaisirs, à vingt ans ... »

⁹ Ibid. p. 893

¹⁰ Les Enfants Humiliés – Livre de Poche p. 22

Olivier et Philippe sont nés et ont grandi dans une société de vieillards, ces vieillards monstrueux qui avaient envoyé la jeunesse de la nation se faire décimer dans une guerre inutile et monstrueuse. D'un tel univers, ils se veulent ou se sentent exclus. Simone Alfieri tente de le faire comprendre à l'écrivain Ganse, symbole même de l'homme médiocre vieillissant :

« ... Jamais deux générations ne se seront épiées avec plus de haine sournoise, des deux côtés de ce trou noir d'où monte encore après tant d'années l'odeur des millions de cadavres – l'affreux crime dont vous n'osez pas ouvertement vous jeter la responsabilité à la face ... Pauvres gosses ! S'ils sont venus au monde avec cette grimace dégoûtée qui vous déplaît si fort, c'est que le monde sentait mauvais »¹.

Aussi leur adolescence n'a-t-elle été éclairée d'aucuns rêves. Ils ne possédaient ni l'imagination ni le goût d'en concevoir, comme si, par avance, la sordide « grande guerre » les avait tous déçus.

Des deux jeunes gens, Philippe est sans doute celui qui a le plus de caractère. Il sait à quel point sont menaçants l'ennui et la médiocrité de l'esprit de vieillesse qui ronge le siècle :

« Nous sommes comme des sages parmi les fous. Car les vieux sont fous, j'en suis sûr, la vieillesse est une démence »², dit-il à Olivier.

Pour cette raison, il a essayé dans un simulacre d'action, de se mettre hors du monde. Son adhésion au Parti Communiste a cette signification, pas davantage, car il est sans illusion sur ses énergies révolutionnaires, il l'avoue :

« Nous sommes nés en pleine guerre, que voulez-vous ? Le sang versé ne nous fait pas peur, il nous dégoûte. Trop vu, trop touché, trop flairé ça – du moins en rêve – »³.

Son action n'a aucune valeur d'engagement, parce qu'elle n'est motivée par la défense ou par la conquête d'aucun idéal : « *Il n'a pas pris au sérieux longtemps son rôle de jeune intellectuel du Parti* »⁴ déclare Bernanos.

¹ *Un Mauvais Rêve* NRF Pléiade p. 928

² Ibid. p. 888

³ Ibid. p. 891

⁴ Ibid. p. 901

Olivier Mainville est beaucoup moins viril que son camarade. Doté d'une sensibilité, toute féminine, il a fait l'expérience du monde, de façon affective, au lieu que Philippe l'a vécue intellectuellement.

Au cœur d'une adolescence qui semble ne devoir jamais s'achever, « *le premier regard conscient (...) levé sur le monde (lui) a découvert (les) charniers, les sales charniers que leur guerre venait de remplir* »¹. Il en a ressenti l'horreur dans sa chair, car sa peur de la mort rappelle les angoisses dont le jeune Bernanos s'ouvrait à l'Abbé Lagrange. L'imposture des gouvernements prompts à susciter les vocations de héros l'a fait sombrer avec ses semblables dans un scepticisme rejetant toutes les valeurs sur lesquelles elle se fondait. Aussi Olivier revendique-t-il le nom de lâche, en déclarant :

*« Un héros maintenant, nous savons ce que c'est ! C'est un grotesque en zinc, avec un casque en zinc, un fusil en zinc, une capote et une culotte de zinc, des molletières de zinc, et une femme nue, elle-même en zinc, couchée à ses godillots de zinc ou lui posant sur la tête une couronne de zinc. Voilà ce que nous pouvons voir, nous autres, depuis 1920, sur la plus minuscule place du plus pouilleux des villages français »*².

Olivier partage le dégoût de Philippe – et de Bernanos – pour le sang versé en vain. Et par une sorte d'esprit de revanche, c'est son propre corps qu'il a tenté d'exalter au temps de son adolescence :

*« Avec quelle sollicitude, quelle tendresse, nous caressions de la main ces chers corps menacés, si frais, si lisses »*³, déclare-t-il à sa maîtresse, Simone Alfieri.

Aussi ce sentiment d'auto-défense a-t-il favorisé l'égoïsme d'Olivier au point qu'il est aussi incapable de sortir de lui-même pour aimer ou haïr que pour agir. Bien qu'il dise à Philippe : « *Je n'ai (...) personne à haïr ou à aimer* »⁴ ; ni l'un ni l'autre n'est à sa portée. Philippe ne s'y est pas trompé ; et le jugement qu'il porte sur son camarade est impitoyable :

*« Nous avons un petit cœur à l'épreuve de la balle, un vrai petit silex bien roulé, mais des nerfs fragiles et pas plus de volonté qu'un poulet de grain »*⁵

¹ *Un Mauvais Rêve* NRF Pléiade p. 968

² *Ibid* p. 959

³ *Ibid* p. 968

⁴ *Un Mauvais Rêve* NRF Pléiade p. 893

⁵ *Ibid* p. 892

Non plus que Blanche de la Force, Olivier n'est responsable de sa faiblesse. Mais nous verrons que Blanche choisira l'espérance malgré tout, alors qu'il manquera jusqu'au bout à Olivier une raison même d'espérer.

Le seul désir qu'il ait jamais éprouvé, « *désir sournois mêlé d'un peu de crainte* »¹, est le désir de Paris que du fond de la « *vieille maison sage* »², il imaginait être « *une terre d'élection, favorable aux entreprises des jeunes garçons* »³.

En réalité, il n'y était pas venu pour conquérir mais pour être conquis, car « *sa faiblesse a besoin d'un maître et (...) sa vanité ne saurait subir un maître qu'il ne se croirait pas le droit de mépriser* »⁴.

Vaniteux, faible et veule, il est semblable à ces romantiques nés jadis sur les ruines d'un monde, et qui avant d'avoir usé de rien, étaient désabusés de tout.

¹ Ibid. p. 896

² Ibid. p. 897

³ Ibid. p. 897

⁴ Ibid. p. 897

DEUXIEME PARTIE



Tentations, Liberté et Choix

L'épreuve du monde, source des plus cruels désenchantements, conduit les adolescents de Bernanos qui ne l'ont pas vécue, comme Chantal de Clergerie ou Constance, sous la forme d'une découverte mystique de la souffrance et de la mort, aux grandes tentations à partir desquelles se dessinera leur destin.

Pour les uns, l'expérience du péché ou de la douleur débouche sur une révolte décisive. C'est le cas de Chantal d'Ambricourt, Philippe d'Un Mauvais Rêve et Germaine Malorthy. La révolte, à son tour, conduit aussi bien à l'espérance qu'au désespoir.

Le sentiment de leur propre déchéance incite bon nombre d'adolescents à se haïr ; ils s'abandonnent alors aux tentations de la fuite ou de l'auto-destruction, test Germaine, Olivier Mainville ou Mouchette. À la haine de soi-même, dont le curé de Fenouille déclare qu'elle est « *probablement celle entre toutes pour laquelle il n'est point de pardon* »¹, Blanche de la Force au contraire résistera en se jetant dans la « *douce pitié de Dieu* ». Quant à Steeny, il se laisse ronger par le scepticisme dont il voit mourir M. Ouine son maître.

Ces diverses sollicitations entre lesquelles se débattent les adolescents de Bernanos, se rattachent, en fait, aux deux tentations qu'il juge essentielles, l'espérance et le désespoir. Rappelons, à ce propos, que de toute façon dans la pensée de Bernanos, « *l'espérance se conquiert* »² : elle est le fruit d'une victoire sur les ténèbres de l'angoisse, voire du désespoir. Il l'écrit dans La France devant le monde de demain : « *Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore* »³.

Ces adolescents partagés entre Dieu et le Mal, élaborent-ils en toute liberté, leur destin ? Quels choix est-il possible de formuler ? À quels moments ? Nous tenterons de répondre à ces difficiles questions dans notre chapitre III.

¹ M. Ouine NRF Pléïade p. 1521

² In La Liberté pourquoi faire ? Gallimard 1953 p. 14

³ Idem.

CHAPITRE PREMIER : la révolte

=====

À la page trente-deux de Nous Autres Français, Bernanos écrit : « *Je ne suis nullement un révolté* » ; et il précise un peu plus loin, le sens que recouvre ce mot pour lui :

« Il y a dans l'esprit de révolte un principe de haine ou de mépris pour les hommes. Je crains que le révolté ne soit jamais capable de porter autant d'amour à ceux qu'il aime que de haine à ceux qu'il hait »¹.

Or, à dix pages d'intervalle, pris dans le feu d'une généreuse indignation, il s'exclame : « *je me révolte dès qu'on veut me forcer à croire ...* »².

Cette apparente contradiction suffit à souligner l'ambiguïté qui enveloppe, dans l'esprit même de Bernanos, la notion de révolte. Il n'hésite pas à en dénoncer vigoureusement les dangers, mais avoue qu'il préfère voir l'enfant qu'il fut, « *révolté* » plutôt que « *déçu* »³.

En réalité, il n'était pas dans sa nature de se résigner, au sens péjoratif du terme. Nous le redirons bientôt. Mais précisément parce qu'il avait personnellement fait l'expérience de colères excessives, Bernanos était mieux placé que quiconque pour sentir et dire à quel point la révolte risque d'offenser l'amour.

Ses adolescents, que l'injustice, la médiocrité ou l'imposture viennent de décevoir, ou dont s'achève la première et décisive épreuve de la souffrance, subissent eux-mêmes la tentation de la révolte, - ce raidissement de l'être entier contre un autre ou contre le monde.

Sans nous demander si la révolte, si le consentement même à l'esprit de révolte, constituent des actes libres qui, à ce titre, engageraient devant Dieu la responsabilité de l'être qui les a conçus, nous tenterons d'en cerner le contenu, dans ce qu'il a de positif et de négatif, en regardant vivre les adolescents en révolte.

¹ Nous Autres Français – Gallimard 1939 p. 32

² *Ibid.* p. 33 et 34

³ Les Enfants Humiliés – Livre de Poche p. 137

Tout en étant le signe d'une certaine force d'âme, celle-ci risque d'entrer rapidement en opposition avec l'amour. Mais l'esprit de révolte même, fruit d'un profond désespoir, peut n'être que ce fameux « passage » dont parle Bernanos dans Les Enfants Humiliés et qui débouche, en fin de compte, moins souvent sur les ténèbres que sur la Lumière.

I – RÉVOLTE ET LACHÉTÉ

Pour Bernanos, l'indignation ou la colère ne représentent pas, en elles-mêmes, un mal. Au contraire, le révolté fait preuve d'un certain sens de l'absolu et d'un goût profond du vrai. En cela il s'oppose au médiocre et à l'« imbécile » qui se satisfait de tout. Dans un article de mars 1942, intitulé « Scandale de la Vérité », Bernanos dénonçait la fadeur de ses contemporains ; il écrivait : « *Les consciences modernes ne sont nullement droites, elles ont seulement perdu le sens de ce qui est droit ou tortu, elles ne se scandalisent plus de rien ...* »¹. Et de s'en prendre à la lâcheté des bien-pensants inaptes à l'indignation : « *... leur indulgence s'inspire le plus souvent d'un sentiment peu avouable : elle les dispense de juger* »². Il s'agit ici d'une œuvre polémique et le verbe juger doit s'entendre au sens de « *prendre parti* ».

Un bon nombre de saints, créatures de Bernanos, dénoncent cette mollesse de caractère. La Prieure du Carmel de Compiègne avertit Blanche de la Force sur ce point :

« *Qui s'aveugle volontairement sur le prochain, sous prétexte de charité ne fait souvent rien autre chose que de briser le miroir afin de ne pas se voir dedans. Car l'infirmité de notre nature veut que ce soit d'abord en autrui que nous découvriions nos propres misères* »³.

Et le petit Curé d'Ambricourt redoute lui-même, pour son camarade défroqué, un « *ramollissement du cœur* »⁴ pire à son sens que la perte même des facultés intellectuelles.

¹ In Le Chemin de la Croix des Ames – Gallimard 1948 p. 210

² Ibid. p. 210 (nous rétablissons « elle » qu'une erreur d'impression a transformé en « ils »)

³ Dialogues des Carmélites NRF Pléïade p. 1585

⁴ Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléïade p. 1090

La sympathie de Bernanos est toujours allée vers les êtres qui ne craignent pas d'affronter, lorsqu'ils les rencontrent, l'injustice, l'imposture ou la médiocrité. « *Faire face* », telle est la devise qu'il a voulu donner à plusieurs de ses personnages, le Docteur Delbende ou les Tréville-Sommerange par exemple. Cette expression lui était chère et il n'est pas un de ses romans où l'on ne puisse la lire.

Lui-même redoutait plus que tout un affadissement, un « encrassement » de son esprit et de son cœur. À deux ans de sa mort, il écrivait :

« *Ayez pitié de nous ! Pardonnez-nous nos fatigues ! Purifiez-nous d'elles ! Lavez-nous de cette ordure ! Nous ne voulons pas rouler morts de fatigue devant votre face !* »¹.

« Monsieur Olivier », le neveu de la châtelaine d'Ambricourt, est sans doute, parmi les jeunes révoltés de Bernanos, le garçon le plus semblable à celui que fut l'écrivain au temps de ses premiers engagements politiques, entre 1906 et 1914.

Ce légionnaire de haute naissance s'est mis volontairement « *hors la loi en ce monde* »² dont le spectacle lui inspire une réelle souffrance. Mais s'il fait bien partie de la même race que Bernanos, il est spirituellement dépourvu de l'idéal que ce dernier défend. La révolte d'Olivier Tréville-Sommerange en effet va jusqu'au refus d'un Dieu que les hommes dont il partage la vie croient « *solidaire d'une espèce de justice qu'ils méprisent parce que c'est une justice sans honneur* »³. Bien qu'il ait reçu une éducation religieuse assez solide pour ne pas se méprendre sur la réalité du Dieu catholique, il n'y a pas en lui la force d'une foi suffisamment profonde pour qu'il puisse se considérer comme appartenant à l'Église. Aussi, face aux viles combinaisons qu'elle élabore avec les gouvernements pour le plus grand bien de son seul confort temporel, il condamne à la fois l'institution qu'est l'Église et l'idéal dont elle se prétend dépositaire.

¹ Journal de ce temps (1946 In Bernanos par lui-même (A. Beguin) Seuil p. 146

² Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1216

³ Ibid. p. 1216

On sait avec quelle douloureuse attention Bernanos se souciait du jugement que les incroyants sont en droit de porter sur les légions de médiocres ou d'imposteurs qui, sans prendre garde au scandale, osent s'attribuer le titre de peuple choisi par Dieu¹. Le personnage d'Olivier incarne précisément l'indignation légitime d'un jeune non-croyant à la conscience droite qui considère l'Église d'un peu près. Bien que Bernanos ne l'ait pas créé pour lui-même (il n'apparaît en effet qu'à un seul moment du roman), il est permis de penser qu'un jour le jeune légionnaire rencontrera Dieu. Sa révolte peut n'être qu'un passage, une transition salutaire, car le monde auquel il tourne le dos est « *acceptation, et il est d'abord l'acceptation du mensonge* »². Cette phrase qui caractérise la révolte de sa cousine Chantal, définit également la sienne.

II – RÉVOLTE ET CHARITÉ

Si la révolte est préférable à l'espèce de résignation du monde, froide comme l'enfer, elle ne représente pas une fin en soi. Plus, elle comporte de terribles dangers contre lesquels la Prieure de Compiègne met en garde Blanche de la Force, en ces termes lapidaires : « *La révolte est toujours une chose du diable* »³.

Avant de voir ce qu'il en est au juste, une distinction s'impose. La révolte n'est pas une.

Chaque forme de révolte se caractérise par le sentiment qui l'anime ou l'objet auquel elle se rapporte. Bien que toute classification soit arbitraire, nous retiendrons trois sortes différentes de révolte et de révoltés :

- La révolte-colère, dirigée contre le scandale de la médiocrité ou de l'imposture est celle que nourrissent Philippe d'Un Mauvais Rêve et le Docteur Delbende ;

- À la révolte-pitié, qu'inspire à un cœur généreux le spectacle du malheur d'autrui, correspond l'emportement du Curé de Torcy ou la compassion désolée du petit curé d'Ambricourt ;

¹ Cf. Les grands Cimetières sous la Lune – Plon 1938 – p. 232 à 253

² Journal d'un Curé de Campagne – NRF p. 1226

³ Dialogues des Carmélites – NRF Pléiade p. 1601

- C'est dans la révolte-douleur que l'excès de leur propre souffrance jette Chantal d'Ambricourt, Germaine Malorthy ou Mouchette.

Quelle qu'en soit la source ou l'objet, la révolte, passé un certain degré, entre en contradiction avec l'ordre surnaturel des choses auquel préside Dieu, ou mieux l'Amour. Et quiconque s'est exclu de l'Amour ne s'aime plus.

Sa source fût-elle aussi noble que la pitié, la révolte contient un piège contre lequel la nature humaine reste sans défense. Qui n'accepte pas le malheur des hommes – dont Bernanos en chrétien admirable, disait qu'il est « *la merveille de l'univers* »¹ - finit, un jour ou l'autre, par détester ceux qui le provoquent ou l'entretiennent. Qui s'emporte trop violemment contre la médiocrité, l'imposture, l'injustice, sombre tôt ou tard, dans la haine du médiocre, de l'imposteur ou de l'injuste. Il faut une grâce exceptionnelle pour soutenir en face le spectacle de ce qui fait horreur, sans que l'être entier se retourne contre Dieu. Le Curé de Torcy l'exprime magnifiquement au petit curé d'Ambricourt :

« *Tu ne sais pas ce que c'est que l'injustice, tu le sauras (...). Il ne faut pas que tu te laisses dévorer. Surtout ne vas pas croire que tu la ferais reculer en la fixant dans les yeux comme un dompteur ! Tu n'échapperais pas à sa fascination, à son vertige. Ne la regarde que juste ce qu'il faut, et ne la regarde jamais sans prier* »².

C'est seulement dans la prière, en effet, que Chantal de Clergerie parvient à puiser la force qui lui est nécessaire pour ne pas céder à la révolte au moment où, dans sa folie, sa grand-mère lui révèle tout ce que sa mère a souffert, entre son mari, « *l'historien servile* »³ et la cruelle, l'atroce vieille femme. « *L'unique ruse de Chantal* – nous dit Bernanos – *est justement celle d'un Chevance : une foudroyante simplicité* »⁴. Il ne faut pas moins que cette humilité confiante, fruit d'un amour surnaturel intense, pour « *foudroyer* » l'orgueil que toute révolte, prît-elle sa source dans la pitié la plus sincère, exalte. La « *simplicité* » de Chantal lui épargne la distorsion effroyable de l'âme prise entre la colère et la soumission ; Il n'y a cependant aucune lâcheté dans son attitude. Bernanos indique nettement qu'« *elle fit face* »⁵.

¹ Grands Cimetières ... Plon 1938 – p. 257

² Journal d'un Curé de Campagne – NRF Pléiade p. 1077

³ L'Imposture – NRF Pléiade p. 495

⁴ La Joie – NRF Pléiade p. 611

⁵ Ibid p. 611

Le petit curé d'Ambricourt, pour sa part, subit, au cours de son extraordinaire dialogue avec la Comtesse, la tentation d'une sorte de révolte dont l'amour, selon ses propres paroles, lui permet habituellement de triompher. Or dans le cas présent, l'indignation chez lui, s'oppose nettement à l'amour. Voici ce qu'il écrit : « *Alors que d'ordinaire il m'est si facile d'accepter la faute d'autrui, d'en partager la honte, le contraste de la maison paisible et de ses affreux secrets me révoltait* »¹.

La pitié même, en qui le Curé de Torcy a reconnu l'« *une des plus fortes passions de l'homme* »², alors qu'elle semble nourrie d'amour, risque, par le biais d'une révolte non dominée, de se changer en haine.

Le Docteur Delbende reconnaît que « *souffrir l'injustice, c'est la condition de l'homme mortel* »³. Mais il n'admet pas qu'on s'y résigne : « *autre chose est souffrir l'injustice, autre chose la subir* »⁴, déclare-t-il. Sa révolte a dépouillé sa pitié de toute charité. « *Il haïssait les médiocres* »⁵ dira de lui le Curé de Torcy après son suicide. Et quoiqu'il prétendit chercher le bon Dieu parmi les misérables, « *ses pauvres, c'étaient tous des types dans son genre, en somme, des révoltés, des seigneurs* »⁶. Agnostique, sa révolte n'est parvenue qu'à exalter son orgueil.

Luther, de la même manière, a commencé par concevoir une saine colère. Mais, selon la métaphore chère à Bernanos, elle a tourné comme une sauce. C'est encore le si attachant curé de Torcy qui en fournit la plus belle explication :

« Il avait du tempérament lui aussi. Et dans sa fosse à moines d'Erfut sûrement que la faim et la soif de la justice le dévoraient. Mais le Bon Dieu n'aime pas qu'on touche à sa justice, et sa colère est un peu trop forte pour nous, pauvres diables. Elle nous saoule, elle nous rend pires que des brutes. Alors, après avoir fait trembler les cardinaux, ce vieux Luther a fini par porter son foin à la mangeoire des princes allemands, une jolie bande ... Regarde le portrait qu'on a fait de lui sur son lit de mort ...

¹ Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1153

² Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1076

³ Ibid. p. 1093

⁴ Ibid. p. 1093

⁵ Ibid. p. 1123

⁶ Ibid. p. 1123

Personne ne reconnaîtrait l'ancien moine dans ce bonhomme ventru avec une grosse lippe. Même juste en principe, sa colère l'avait empoisonné petit à petit ; elle était tournée en mauvaise graisse, voilà tout »¹.

Dans une conférence de mars 1947, Bernanos démontre, par a-contrario, que la révolte s'oppose à l'amour, en insistant sur la valeur spirituelle d'une volontaire et amoureuse résignation :

« Il y a quelque part ailleurs, je ne sais où, une maman qui cache pour la dernière fois son visage au creux d'une petite poitrine qui ne battra plus, une mère près de son enfant mort qui offre à Dieu le gémissement d'une résignation exténuée, comme si la Voix qui a jeté les soleils dans l'étendue ainsi qu'une main jette le grain, la Voix qui fait trembler les mondes, venait de lui murmurer doucement à l'oreille : « Pardonne-moi. Un jour, tu sauras, tu comprendras, tu me rendras grâce. Mais maintenant, ce que j'attends de toi, c'est ton pardon, pardonne » »².

La Comtesse d'Ambricourt ayant refusé de « pardonner » à Dieu la perte de son propre fils s'est abandonnée au désespoir. Le curé de Campagne note sur son journal : « (...) *cette fois, j'ai vu la révolte, la vraie révolte, éclater sur un visage humain* »³. Il lui avait dit un peu plus tôt, sentant à quel point sa volonté était cabrée contre Dieu : « *Si vous voulez aimer, ne vous mettez pas hors de l'amour* »⁴. Car la triste illusion que contient toute révolte est de faire croire qu'elle va hâter l'avènement de l'amour, alors qu'elle lui tourne précisément le dos.

III – L'ESPRIT DE RÉVOLTE

Pour Philippe d'Un Mauvais Rêve, Chantal d'Ambricourt et Germaine Malorthy, la tentation du désespoir et la haine de soi découlent d'une révolte qui les a exclus de l'amour.

¹ Ibid. p. 1076

² Algérie. Mars 1947 – In La Liberté Pour quoi faire ? Gallimard 53 p. 28

³ NRF Pléiade p. 1159

⁴ Ibid. p. 1158

Philippe et Chantal se sont insurgés contre une faute qui n'est pas la leur mais qui leur a paru intolérable. Le premier n'accepte pas la monstrueuse guerre de 1914-1918, la seconde ne peut admettre l'inconduite de son père. Philippe vit sa révolte d'une façon tout intellectuelle, alors que Chantal est affectivement concernée par le péché qu'elle abhorre : « *On peut tromper une fille comme on trompe sa femme* »¹, dit-elle au Curé d'Ambricourt.

Tous les deux sont amenés à haïr, avec le péché qui les a scandalisés, l'être ou les êtres qui l'ont commis. Chantal s'exclame, en parlant de son père et de son entourage : « *Je ne l'aime plus, (...) je crois que je le hais, je les hais tous* »². Philippe déclare à Olivier, à propos des générations qui portent la responsabilité de la guerre : « *Vous me répondrez qu'on pourrait se débarrasser des vieux jetons, les tuer. Autant avouer alors qu'on est frères, on ne se tue bien qu'entre frères, toutes les guerres sont fratricides ... Moi, j'aime mieux croire qu'il n'y a rien de commun entre eux et moi que nous ne serions même pas fichus de nous haïr* »³. Or bien qu'il s'en défende, Philippe éprouve cette haine dont le Curé d'Ambricourt dit qu'elle est « *indifférence et mépris* »⁴.

La révolte qui les a amenés à s'exclure de l'amour ne saurait être confondue avec l'esprit de révolte qui suppose une insurrection consciente et volontaire contre Dieu. Ce n'est le cas ni de Chantal au début, ni de Philippe. Au jeune prêtre qui en a prononcé le nom, Chantal réplique : « *Assez là-dessus ! (...) Vous savez très bien que je ne demande que la justice* »⁵. Philippe pour sa part n'a pas non plus l'intention d'affronter Dieu. Simplement il l'ignore. Envisageant l'éventualité d'un suicide, le nom de Dieu ne lui vient même pas à l'esprit. Il se borne à dire à son camarade : « *Écoutez, Mainville, si vous me trouvez maintenant une raison, une seule, de prolonger de quelques années mon séjour parmi les enfants des hommes, je renonce à mon projet, parole d'honneur !* »⁶. Et le suicide dont Chantal est tentée, comme le devine le jeune prêtre, est un acte de désespoir destiné à la venger de l'amour qui l'a déçue. Il est dépourvu de toute signification spirituelle.

¹ Ibid. p. 1136

² Ibid. p. 1136

³ Un Mauvais Rêve ; NRF Pléiade p. 890

⁴ Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 895

⁵ Ibid. p. 1133

⁶ Un Mauvais Rêve NRF Pléiade p. 895

Toutefois la révolte la cède, chez Chantal, à l'esprit de révolte dès l'instant où, le prêtre lui ayant révélé quelle en est la dimension métaphysique, elle ne consent pas à y renoncer. Elle rejoint alors Germaine Malorthy dont nous devons dire maintenant quelques mots.

Mouchette a connu son premier mouvement de « *rage inouïe* »¹ à l'instant où le marquis de Cadignan, son amant, s'est grossièrement permis d'abuser d'elle. Sa révolte immédiate et sauvage l'a précipitée dans la haine, elle le tue.

Latente en elle, elle s'enfle à nouveau d'un coup lorsque l'aveu qu'elle fait de son crime à son deuxième enfant, le médiocre Gallet, n'entraîne pas, sur-le-champ, sa conviction : « *une colère énorme battait à grands coups dans sa poitrine, mais elle l'étouffa* »², écrit Bernanos. Dans les deux cas, Germaine ne songe pas davantage à Dieu que Philippe ou Chantal. Elle s'insurge seulement contre les atteintes douloureuses portées à son rêve.

Mais l'esprit de révolte l'envahit à son tour lorsque la rencontre d'un prêtre, l'Abbé Donissan, va lui donner de connaître la valeur spirituelle de sa révolte d'une manière semblable aux affrontements de Chantal et du Curé d'Ambricourt.

Les rapports de force entre Mouchette et l'Abbé Donissan d'une part, Chantal et le curé d'Ambricourt d'autre part, présentent des analogies, mais ne sont pas identiques. Dans notre troisième partie, nous les comparerons plus en détail, lorsque nous étudierons de quelle façon le prêtre se fait l'instrument de la grâce pour forcer une volonté rebelle à Dieu. Présentement, nous envisageons les deux adolescents uniquement sous l'angle du passage de la révolte instinctive au consentement à l'esprit de révolte, c'est-à-dire l'opposition, apparemment délibérée, à l'ordre surnaturel et à l'amour. À cet égard, la scène au cours de laquelle Mouchette affronte l'Abbé Donissan met surtout en lumière l'adhésion passionnée du révolté à toutes les formes de la haine, tandis que le curé d'Ambricourt, lorsqu'il rencontre Chantal, s'attache à définir la signification et les conséquences spirituelles de la révolte.

¹ Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 91

² Ibid. p. 110

- Le premier geste d'un refus délibéré de l'Amour consiste, pour Mouchette, à ne pas vouloir être délivrée de son remords ; l'Abbé Donissan lui déclare : « *Nous sommes mauvais juges en notre propre cause, et nous entretenons souvent l'illusion de certaines fautes, pour mieux nous dérober la vue de ce qui en nous est tout à fait pourri et doit être rejeté à peine de mort* »¹. Et comme elle feint de ne pas comprendre, le saint ajoute : « (...) *quand l'esprit de révolte était en vous, j'ai vu le nom de Dieu écrit dans votre cœur* »². À cette parole d'espérance qui lui révèle la sollicitude amoureuse de Dieu à son égard, Mouchette répond par un refus catégorique : « *Je vous hais* »³, dit-elle. Elle signifie, par-là, qu'elle se désolidarise de l'ordre divin, ce qui revient à consentir à toutes les formes du désespoir et de la haine. Ainsi s'éclaire le sens de la réplique instantanée du prêtre : « *N'ayez pas honte* »⁴. Il la met en garde une dernière fois contre la haine d'elle-même. Mais Mouchette est désormais attachée à sa révolte ; elle la défend parce qu'elle constitue le seul rempart qu'elle est capable d'opposer à la médiocrité de sa vie, et parce qu'il ne lui reste rien d'autre du grand scandale dont elle avait rêvé.

Bernanos exprime clairement le contresens que fait Mouchette en rejetant la compassion de l'Abbé Donissan : « *Elle repassait seulement dans son esprit, mais avec une rapidité et une netteté surhumaines les déceptions capitales de sa courte vie, comme si la pitié de ce prêtre en était le terme et le couronnement* »⁵. Commettant une confusion, elle croit résister à la médiocrité et au mensonge ; et tandis qu'elle s'enfonce dans le désespoir, elle fait encore acte d'espérance, puisqu'elle refuse la déception. Elle illustre parfaitement la phrase de Bernanos que nous citons plus haut : « *Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore* »⁶.

- Chantal en dépit des blasphèmes qu'elle semble préférer lors de sa première rencontre avec le Curé d'Ambricourt, n'est encore sous le coup que d'une simple révolte instinctive contre sa propre douleur. Pourtant dès ce moment-là, le prêtre la prévient du danger spirituel qu'elle court. Il lui dit en effet : « *Qu'êtes-vous pour juger la faute d'autrui ? Qui juge la faute ne fait qu'un avec elle, l'épouse* »⁷.

¹ Ibid. p. 196-197

² Ibid. p. 197

³ Ibid. p. 199

⁴ Ibid. p. 199

⁵ Ibid. p. 199

⁶ In *La liberté pour quoi faire ?* p. 14

⁷ *Journal d'un Curé de Campagne* – NRF Pléiade p. 1139

Idée maîtresse de Bernanos, cette solidarité qui unit les hommes entre eux rend, par avance, toute révolte vaine. La haine même qu'un être humain peut concevoir « *rayonne et le moins torturé des démons s'épanouirait sans ce que nous appelons le désespoir, ainsi que dans un lumineux, un triomphal matin* »¹. Bien que ces dernières paroles ne soient pas adressées à Chantal mais à sa mère, elles tentent de désarmer une révolte de tout l'être, en essayant de réveiller non pas l'amour mais « *la puissance d'aimer* »², tellement plus forte en nous que l'adhésion la plus passionnée à la haine ou au désespoir. Le consentement de Chantal à l'esprit de révolte intervient après la mort de la Comtesse, sa mère. En effet, on aurait pu penser que, la source de sa révolte ayant disparu dès l'instant où le Comte accepte de se séparer de l'institutrice, Chantal va retrouver une sorte de paix, et se réconcilier avec elle-même comme avec le petit Curé d'Ambricourt. Or, il n'en est rien. Au contraire, la satisfaction de son orgueil la pousse à de nouveaux défis. Comme l'Abbé Donissan avait mis Mouchette en garde, le jeune prêtre dit à Chantal : « *Si vous restez telle que vous êtes, vous trouverez toujours à haïr (...). C'est vous que vous haïssez, vous seule !* »³. L'orgueil seul motive son refus de l'amour en nourrissant sa haine fondamentale de la médiocrité ou des demi-mesures. Sa devise, comme celle de Monsieur Olivier son cousin, est « tout ou rien ». « *Je désire tout, le mal et le bien* »⁴ dit-elle. Étrangement, l'intransigeance de sa nature, capable de la mener au désespoir le plus profond, la conduira vers Dieu, comme Mouchette. Telle est la prophétie que le prêtre formule à son sujet : « *Jetez-vous donc en avant tant que vous voudrez, il faudra que la muraille cède un jour, et toutes les brèches ouvrent sur le ciel* »⁵.

Rien n'est donc plus ambigu que le contenu de la notion de Révolte. Tentation redoutable, piège du démon, arme du désespoir, la révolte fût-elle esprit de révolte, peut devenir aussi bien le bélier qui force les portes du ciel. C'est que rien de notre destin n'est définitivement joué sur terre avant la minute de notre mort. On rejoint là le mystère du choix, sur lequel nous nous pencherons bientôt. Bernanos écrivait à ce sujet : « *le scandale de l'univers n'est pas la souffrance, mais c'est la liberté* »⁶.

¹ Ibid. p. 1157

² Ibid. p. 1157

³ Ibid. p. 1178

⁴ Ibid. p. 1226

⁵ Ibid. p. 1226

⁶ Nos Amis les Saints – 1947 – In La Liberté Pour quoi Faire – Gallimard p. 280

CHAPITRE II : les grandes tentations

=====

« *Tous les péchés se ressemblent, il n'est qu'un seul péché ...* » note Bernanos dans son journal¹. Bien qu'il ne précise pas lequel, il est aisé de le deviner, si l'on songe aux paroles que le Curé d'Ambricourt adresse à la Comtesse : « *Tous les désordres procèdent du même père, et c'est le père du mensonge (...) Il n'est qu'un ordre, celui de la charité* »².

Ainsi, selon Bernanos, toute atteinte à l'amour constitue un péché contre l'ordre divin. C'est par rapport à l'amour que se définit aussi la solitude des damnés : « *l'enfer, (...) c'est de ne plus aimer* »³ dit encore le Curé d'Ambricourt. Réciproquement, l'être qui vit dans l'amour ne saurait commettre aucune faute. Telle était déjà l'idée contenue dans le célèbre précepte de Saint-Augustin : « *Dilige et quo vis fac* »⁴ ;

Or, nul n'est capable d'aimer autrui s'il ne s'aime pas d'abord lui-même. Parfaitement conforme à la doctrine chrétienne, la conception bernanosienne de la charité a pour principe de base l'affirmation de la nécessité de se prendre soi-même en pitié. Juste avant de mourir, le Curé d'Ambricourt écrit sur son journal : « *Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ* »⁵.

La pire de toutes les tentations que doivent affronter les adolescents de Bernanos, est le mépris et la haine d'eux-mêmes. Créatures en crise – nous l'avons vu en parlant de la révolte -, ils sont conduits, à la suite de leurs déceptions, à désespérer des hommes et d'eux-mêmes, et par conséquent à s'exclure de l'amour. Tous n'en sont pas tentés au même degré, ni de la même manière. Mais qu'ils se fuient ou qu'ils essaient de se détruire, ils sont sollicités par le même désespoir.

¹ Cit. in Bernanos par lui-même – Seuil p. 74

² Journal d'un Curé de Campagne p. 1147 (NRF Pléiade)

³ Ibid p. 1157

⁴ Commentaire su Saint Jean, VII

⁵ Journal d'un Curé de Campagne p. 1258

I – LA FUITE DEVANT SOI-MÊME

Les adolescents qui se fuient ont perdu, ou n'ont pas encore trouvés leurs raisons de vivre. De la sorte, l'acte de se fuir est le signe d'une tentation plus forte, celle de se haïr. Mais elle la précède.

Après avoir essayé de montrer que l'ennui détermine souvent les êtres à échapper à eux-mêmes, nous examinerons sous quelles formes diverses se présente cette tentation.

A – Le rôle de l'ennui

Dans l'esprit de Bernanos, l'ennui est « *le tourment de ceux qui n'ont pas la foi* »¹. Dans sa lettre à son amie, le faux Curé de Mègère écrit : « *l'ennui, le médiocre ennui, haï de tous, l'ennui qu'on croit stérile est l'humus profond, gras et noir, où longtemps d'avance, le hasard sème le grain d'où germera la joie* »². En réalité ce n'est pas la joie qui en est sortie pour cette femme perverse, mais l'amour de sa propre débauche et le goût du mensonge. L'ennui est un auxiliaire de Satan. Le Curé d'Ambricourt le sent confusément lorsqu'il écrit, en commençant son journal : « *Ma paroisse est dévorée par l'ennui* »³. Il le qualifie de « *cancer* »⁴ ou de « *lèpre* »⁵. Il constate que le monde, pour s'en guérir, est obligé de s'agiter beaucoup.

C'est dans cette « *fermentation d'un Christianisme décomposé* »⁶, que des adolescents comme Olivier Mainville, Philippe ou Steeny vont être tentés de se fuir.

Nous avons déjà parlé du contexte dans lequel Olivier Mainville et Philippe, le neveu de Ganse, vivent leur interminable adolescence. Leur ennui apparaît en effet selon la définition de M. Estève, comme la trame d'une existence qui ne se réfère pas à Dieu. Si Olivier semble avoir au moins la notion de divin, puisqu'il avait la prétention puérile, en arrivant à Paris, d'écrire une « *vie de Dieu* », Philippe manifeste, à cet égard, un parfait scepticisme. Il assimile Dieu aux valeurs décadentes du patriotisme ou de la Famille dont les « *vieux* » se sont servis pour justifier leur guerre immonde⁷.

¹ Michel Estève – Note de la page 48 – In NRF Pléiade – p. 1756

² Un Crime – NRF Pléiade p. 862

³ Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1031

⁴ Ibid. p. 1032

⁵ Ibid. p. 1032

⁶ Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 889

⁷ Ibid. p. 890

Steeny lui-même baigne dans une atmosphère d'ennui, celui de la paroisse morte. À l'enterrement du petit vacher, l'ennui avait atteint à un tel paroxysme que le mal – l'assassinat de Jambe-de-Laine – en est sorti aussitôt.

« *Cela commença par l'ennui* »¹ écrit Bernanos. La paroisse morte vit désormais sans amour. Le curé de Fenouille sent que ses paroissiens en ont « *perdu jusqu'à l'idée* »². Monsieur Ouine lui avait dit auparavant : « *l'ennui de l'homme vient à bout de tout, Monsieur l'Abbé, il amollira la terre* »³. Pris au cœur de cet univers en décomposition, Steeny lui-même a perdu le sens de Dieu. Il prononce devant Guillaume une phrase cynique qui l'indique clairement : « (...) *Sois tranquille, mon vieux, les morts sont morts* »⁴.

Chantal d'Ambricourt elle-même a vécu, dans ce qu'elle appelle, voulant désigner le château de ses parents, « *cette sale bicoque* »⁵, une forme d'ennui d'où est sortie, pour partie, sa révolte, et qui révèle l'absence en elle d'une foi profonde.

B – La tentation de la fugue

Le thème de la fugue, le symbole de la route sont des constantes de la sémantique bernanosienne. Tous les adolescents de Bernanos ont un jour ou l'autre éprouvé le désir de s'enfuir le long de ces « *routes mystérieuses* »⁶ qu'il arpentait lui-même avant tant de bonheur. La fugue revêt, dans l'esprit de Bernanos et de ses adolescents, deux significations contradictoires. En tournant le dos à une part de lui-même, le fugitif fait preuve d'une certaine lâcheté ou d'un réel désespoir. Mais en même temps, le regard qu'il porte devant lui sur « *la route ouverte, infinie, gueule béante ...* »⁷, est chargé d'espérance, une espérance authentiquement chrétienne, comme l'a fort bien montré M. Storely⁸. Aussi est-il difficile de dire si la tentation de la fugue reflète davantage un appel à l'amour que la haine de soi-même.

¹ Monsieur Ouine - NRF Pléiade p. 1483

² Ibid. p. 1486

³ Ibid. p ; 1465

⁴ Ibid. p. 1388

⁵ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1178

⁶ Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 897

⁷ Monsieur Ouine - NRF Pléiade p. 1375

⁸ Études Bernanosiennes 3/4/ Minard 1965 p. 30 s.

Bernanos a utilisé aussi le symbole de la route dans la seule optique du désespoir. Il s'agit de cette nuit terrifiante où l'Abbé Donissan se perd d'une façon miraculeuse, avant de rencontrer Satan. Alors que « *la route s'allonge et glisse sous lui, comme si elle le portait – droite et facile d'une pente si douce* »¹, il s'aperçoit qu'il tourne en rond. Quelque effort qu'il fasse pour retrouver son chemin, cette route qui ne mène nulle part, comme fermée sur elle-même, le plonge dans un « *désespoir presque enfantin* »² qui lui fait « *monter les larmes aux yeux* »³.

Au contraire, « *la longue route droite éclatante* »⁴ symbolise l'espérance. Dans l'esprit du Curé d'Ambricourt, l'attrait qu'elle présente est le signe même d'un amour extrêmement profond de la vie. Venant d'apprendre qu'il a un cancer, il sent le monde s'écouler de lui « *dans un désordre d'images, non pas funèbres, mais au contraire toutes lumineuses, éblouissantes* »⁵. Et il ajoute, se rappelant ce qu'il a tant aimé : « *Ces matins, ces soirs, ces routes. Ces routes changeantes, mystérieuses, pleines du pas des hommes (...) Quel enfant pauvre, élevé dans leur poussière, ne leur a confié ses rêves ? Elles les portent lentement, majestueusement, vers on ne sait quelles mers inconnus, ô grands fleuves de lumières et d'ombres qui portez le rêve des pauvres !* »⁶.

Telle est la route que Steeny voit au moment de s'endormir dans la chambre de Monsieur Ouine et dont il dira le lendemain : « *la route, elle, sait ce qu'elle veut* »⁷. Elle est, pour lui aussi, symbole d'espérance, puisque Bernanos ajoute à son sujet : « *Au premier pas sur le sol magique (...) le plus abandonné reprend patience et courage, rêve qu'il est peut-être une autre issue que la mort à son âme misérable ... qui n'a pas vu la route à l'aube, outre ses deux rangées d'arbres, toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance* »⁸.

¹ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléïade p. 164

² Ibid. p. 166

³ Ibid. p. 166

⁴ Un Mauvais Rêve - NRF Pléïade p. 951

⁵ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléïade p. 1241

⁶ Ibid. p. 1241-1242

⁷ Monsieur Ouine - NRF Pléïade p. 1408

⁸ Ibid. p. 1409

La tentation de la fugue est une composante essentielle du caractère d'Olivier Mainville. En ce qui le concerne, le symbole de la route est davantage l'expression d'une volonté de fuir que le signe d'une grande espérance. Bernanos associe d'abord dans l'esprit d'Olivier, l'idée de « *routes mystérieuses bordées de visages voluptueux* »¹ à celle du « *glissement au sommeil* »², c'est-à-dire l'évasion la plus totale que peut goûter un être vivant, parce qu'elle est la plus semblable à la mort. Le sommeil a la même signification funèbre pour Blanche de la Force qui déclarait à son frère lorsqu'elle était enfant : « *Je meurs chaque nuit pour ressusciter chaque matin* »³.

Le caractère désespéré que revêt la fugue dans l'esprit d'Olivier Mainville, est particulièrement sensible lors de la scène qui le met en présence de Philippe, seul à seul, après que celui-ci ait tenté de se tuer. Incapable de soutenir en face le spectacle de ce moribond tragique, il commence une crise nerveuse et en fera plus tard ce récit : « *Tandis que nous poursuivions cette conversation, je croyais voir distinctement par-dessus l'épaule de Philippe, une longue route droite, éclatante, infinie, entre deux rangées d'arbres énormes, d'un vert pâle aux reflets d'argent, dont j'entendais frémir les cimes* »⁴.

Enfin, la grande fuite d'Olivier que préfigure sa conversation avec Simone Alfieri est davantage le signe d'un profond désaccord avec lui-même que d'une réelle espérance.

L'idée de la route telle que la rêve ou l'arpente Olivier est liée à des images nocturnes : « *Tiens, dit-il à sa maîtresse – une ville qu'on traverse la nuit, et tout à coup tu dépasses la dernière maison, tu retombes dans le silence, comme dans le vide* »⁵. Et lorsqu'il s'enfuit, ce n'est point à l'aube, mais « *dans la brume délicate d'un soir d'hiver* »⁶. Bernanos décrit ainsi la rue sur laquelle il s'apprête à marcher : « *La chaussée noire entre les devantures éblouissantes était devant ses yeux ainsi qu'un paysage de feuillage et d'eau courante, l'attirait comme un fleuve* »⁷.

¹ Un Mauvais Rêve p. 897

² *Ibid.* p. 897

³ Dialogues des Carmélites - NRF Pléiade p. 1575

⁴ Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 951

⁵ *Ibid.* p. 971

⁶ *Ibid.* p. 973

⁷ *Ibid.* p. 976

Mais quand il anticipe sur les heures à venir qui ponctueront sa fugue, il s'imagine, au terme de « *ces minces routes blondes (...) toutes frémissantes, sous la lune douce* »¹, la blancheur de ce fleuve indéfini « *s'échapper, courir au-devant de l'aube* »². On peut aussi interpréter comme un signe d'espérance l'instinct qui le pousse à éviter « *les rues tournantes, les carrefours, tenté par ces grandes lignes droites qui semblent ne devoir s'arrêter jamais* »³. En revanche, il perçoit lui-même sa propre fugue, dans les premiers moments, comme un geste de rupture avec son passé : « *l'ancienne vie était derrière, bien loin derrière, effacée à mesure ...* »⁴. Et ce qu'il recherche, plus qu'une nouvelle aurore, c'est « *la bienheureuse fatigue, le divin néant* »⁵. Lorsque le jour commence à se lever, il n'est pas sensible à la renaissance dont il porte la promesse, mais au « *ciel bas, d'une couleur jaunâtre, écœurante* »⁶. À peine lui semble-t-il que « *le lever du jour (a) mis fin à son cauchemar* »⁷, qu'il fuit l'aube en s'abandonnant au sommeil. La dernière image que Bernanos laisse d'Olivier Mainville est celle d'un fugitif qui cherche à se dissoudre dans sa propre fatigue comme dans le néant.

C – La luxure

La débauche est une autre forme de la fuite devant soi-même ; l'adolescent, désenchanté se jette dans l'impureté. Cette illusion d'amour dissimule à ses yeux sa propre détresse. Il ne s'agit pas de déterminer dans ce paragraphe le degré de culpabilité des jeunes créatures débauchées, mais de voir en quoi la luxure est une façon de se fuir, d'où découle la tentation plus forte encore de se haïr ou de désespérer.

Ce n'est pas l'ennui qui a précipité Germaine Malorthy dans l'impureté, mais la déception. La première aventure amoureuse de Mouchette, malgré son désir du scandale, ne relevait pas de la débauche. Au contraire, sa liaison avec le médecin – légiste est totalement impure. Le péché de chair est une façon pour elle de se masquer sa propre détresse. Mais elle se ment lorsqu'elle déclare : « *C'est vrai que le plaisir doit être recherché pour lui-même ... lui seul ! Qu'importe l'amant !* »⁸. Car elle a demandé à Gallet, un peu auparavant, avec une insistance émouvante : « *M'aimes-tu ?* »⁹.

¹ Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 1575

² Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 1575

³ Ibid. p. 976

⁴ Ibid. p. 973

⁵ Ibid. p. 973

⁶ Ibid. p. 978

⁷ Ibid. p. 979

⁸ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p.98

⁹ Ibid. p. 96

Le péché d'impureté lui a déjà dévoilé toute sa tristesse. Bien que son expérience en soit récente, Bernanos écrit : « (...) *De ce jeu, elle était lasse* »¹. L'ennui qui n'est pas la cause de sa liaison avec Gallet en est la conséquence : « *le personnage qu'elle affectait d'être détruisait l'autre peu à peu, et les rêves qui l'avaient portée tombaient un par un, rongés par le ver invisible : l'ennui* »². Chez Mouchette la luxure constitue une des formes du mensonge dont nous parlerons bientôt.

Séraphita Dumouchel, avons-nous dit dans la première partie de cet essai, aboutit, elle aussi, à la suite d'une expérience précoce de la luxure au même ennui, à la même tristesse.

Olivier Mainville dont les plaisirs « *à vingt ans (restent) ceux de sa délicate adolescence* »³ demande à la chair l'oubli des horreurs physiques de la guerre et fuit, dans sa liaison avec Simone, sa propre impuissance.

Mais il a conscience que le péché ne peut déboucher sur rien d'autre qu'un désespoir encore plus profond qu'auparavant ; de l'étreinte, il ne retient que « *l'humiliant oubli de soi, car l'égoïsme est sans doute un péché de la chair et un secret triomphe du monde charnel* »⁴. Il a lui-même pleinement conscience de l'ennui auquel est liée la luxure ; parlant de ses semblables, il s'écrie : « *il semble que le plaisir ne leur tienne pas aux entrailles, ils le suent aussitôt par tous les pores, comme des carpes auxquelles on a fait avaler du vinaigre* »⁵.

Le Curé d'Ambricourt savait à douze ans le lien étroit qui existe entre l'impureté et la détresse de l'âme : « *Comment ne s'avise-t-on pas plus souvent que le masque du plaisir, dépouillé de toute hypocrisie, est justement celui de l'angoisse ?* »⁶. Ainsi s'explique que « *la misère et la luxure, hélas ! se cherchent et s'appellent dans les ténèbres, ainsi que deux bêtes affamées* »⁷.

L'homosexualité se rencontre surtout chez les adultes de Bernanos. Seul, parmi les adolescents, Steeny en fait l'expérience. Mais elle relève davantage du désir de se connaître que du besoin de fuir.

¹ Ibid. p. 95

² Ibid. p. 94

³ Un Mauvais Rêve NRF Pléiade p. 897

⁴ Ibid. p. 975

⁵ Ibid. p. 969

⁶ Journal d'un Curé de Campagne p. 1127

⁷ Ibid. p. 1071

II – HAINE DE SOI ET AUTO-DESTRUCTION

Tentation du désespoir, la haine de soi y aboutit. L'être qui a consenti au mépris de lui-même fait le jeu de Satan. Nous le verrons dans notre troisième partie.

Nous nous bornons, pour l'instant à analyser les formes sous lesquelles la tentation de se haïr se présente à l'esprit des adolescents bernanosiens.

A – La conscience désespérée de sa propre déchéance

Le sentiment de sa propre déchéance, quelle qu'en soit la nature, conduit l'adolescent à la « honte » de lui-même.

1°/ Le sentiment de sa propre déchéance

Germaine Malorthy a conscience de son péché ; elle en ressent une tristesse permanente qu'elle ne tente même pas de dissimuler à son amant : « *les yeux grands ouverts et fixes, son petit visage aussi calme, l'arc de sa bouche toujours tendu, elle pleurerait sans même un soupir* »¹. Et quelques instants plus tard, elle lui dit : « *Je sais que tu me hais ... Moins que moi !* »². La conscience de son péché conduit, de la même manière Séraphita Dumouchel à la tristesse et au désespoir. Lorsque les garçons l'ont quittée, elle « *joue à la morte* »³. Olivier Mainville se connaît lui-même suffisamment pour apprécier la médiocrité de sa vie. « *Je suis né comme ça, en petits morceaux, en poussière* »⁴ dit-il à Simone. Du sentiment de son inconsistance, naît le mépris qu'il a de lui-même : « *Je ne m'aime plus. Je ne peux pas vivre sans m'aimer* »⁵.

C'est parce qu'ils n'acceptent pas leurs limites que ces adolescents sombrent ainsi dans le désespoir, sont tentés d'éprouver cette haine « *pour laquelle il n'est point de pardon* »⁶, selon l'expression du Curé de Fenouille.

Blanche de la Force elle-même est sur le point de se mépriser. La peur qu'elle éprouve constitue pour sa fierté une torture insupportable. Elle est prise entre la honte et l'acceptation.

¹ Sous le Soleil de Satan NRF Pléïade p. 96

² Ibid. p. 97

³ Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléïade p. 1207

⁴ Un Mauvais Rêve - NRF Pléïade p. 966

⁵ Un Mauvais Rêve - NRF Pléïade p. 966

⁶ Monsieur Ouine - NRF Pléïade p. 1521

2°/ La honte

La honte est une notion aussi ambiguë chez Bernanos que la révolte. L'idéal de toute sainteté est d'acquérir cette vertu d'humilité grâce à laquelle il devient possible à l'homme de s'aimer lui-même « *comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ* »¹. Parce que tout orgueil est mort en lui, le Curé d'Ambricourt peut dire à l'instant où il entre dans son agonie : « *Si j'ai peur, je dirai : j'ai peur, sans honte* »². Et Chantal de Clergerie, dans son admirable simplicité, déclare au médecin La Pérouse : « *Quoique je fasse, moi-même je n'arriverais pas à me mépriser. Le mépris est le poison de la tristesse, monsieur La Pérouse. La tristesse bue, c'est lui qui reste au fond ... une boue noire, amère* »³. « *Notre pire ennemi, c'est la honte* »⁴, selon le Docteur Lipotte, lui-même.

Parce qu'elle est le fruit d'un orgueil blessé, la honte risque de mener au désespoir. Ainsi Germaine Malorthy dit-elle à Gallet, son amant : « *On a honte ? Bien sûr, si tu veux, on a honte ! Mais entre nous, depuis le premier jour, est-ce qu'on cherche autre chose ?* »⁵. Ce consentement à sa honte la mène à un désespoir absolu. La seconde Mouchette elle-même, bien qu'elle n'ait aucune faute à se reprocher, souffre l'outrage d'Arsène dans son orgueil au point de se mépriser : « *Elle n'arrive plus à pleurer, elle a trop honte d'elle, de son mal, elle se hait trop* »⁶. Chantal d'Ambricourt exprime une honte semblable lorsqu'elle dit au curé : « *la boue, c'est d'être humiliée comme je suis* »⁷. On sait à quelle révolte extrême l'a conduite le sentiment de sa honte.

Ainsi le mépris de soi peut provenir d'une atteinte portée à l'orgueil comme du sentiment de sa propre déchéance. Mais nous verrons, dans notre troisième partie, que la honte, comme la révolte, devient parfois l'instrument de la grâce pour retrouver l'espérance.

¹ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1258

² Ibid. p. 1256

³ La Joie - NRF Pléiade p. 671

⁴ Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 97

⁵ Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 97

⁶ Nouvelle Histoire de Mouchette - NRF Pléiade p. 1305

⁷ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1133

B – Mensonge, connaissance et auto-destruction

Dans sa remarquable étude sur le thème du mensonge dans l'œuvre romanesque de Bernanos, M. Sven Storelv écrit : « *Dieu étant Celui qui est, l'homme n'est véritablement que par et dans cette unité où il se réalise son identité avec l'être suprême* »¹. Par conséquent nier la vérité, ce qui est le propre du mensonge, équivaut à rejeter Dieu et, avec lui, cette part de soi-même qui est Lui. Tout mensonge constitue donc un appel au néant puisqu'il exprime la volonté de vivre par soi-même. Le menteur ne se fuit pas ; au contraire il fait face à sa vérité pour la nier, pour l'invertir. Monsieur Ouine menteur par excellence, déclare à Steeny : « (...) *je me suis retourné, positivement, j'ai fait de mon envers l'endroit, je me suis retourné comme un gant* »². Le mensonge, comme le démontre M. Storelv, implique un dédoublement : l'homme qui ne saurait exister sans Dieu, essaie pourtant, par le mensonge, de se faire une existence indépendante de Lui. Il est ainsi partagé entre l'être et le non-être, comme Monsieur Ouine qui se demande au moment de mourir : « *Peut-être ai-je deux âmes, comme ces animaux ont deux estomacs ? Ou deux consciences ? Laquelle des deux s'éteindra la première ?* »³. En réalité, le menteur ne peut nier Dieu, sans se détruire lui-même ; le mensonge aboutit logiquement à la destruction totale de soi-même.

Il existe plusieurs degrés dans le mensonge. Pour les adolescents, comme Germaine, Mouchette ou Olivier Mainville, le mensonge est une forme de la fuite devant soi-même. En niant une réalité trop douloureuse, ils ne font que se chercher une raison nouvelle d'espérer, tout en commettant une erreur sur le moyen de la conquérir. Germaine savoure l'un après l'autre chaque mensonge qu'elle lance à Cagignan ainsi qu'« *un nouveau délice dont sa gorge (est) resserrée comme d'une caresse* »⁴. De même, Olivier Mainville dont Bernanos nous dit qu'« *il excelle au mélange artificieux du vrai et du faux* »⁵, ne désire rien d'autre, en recourant au mensonge, que dissimuler à chacun et à lui-même sa propre vérité. Il ne cherche pas à la nier pour tenter de se recréer lui-même. Il ment par vantardise, et « *feint excellemment les vices qu'il ignore* »⁶, mais ses mensonges sont superficiels ; il s'attache moins à mentir sur ce qu'il paraît que sur ce qu'il est.

¹ Etudes Bernanosiennes 3/4/ - Minard 1963 p. 33

² Monsieur Ouine NRF Pléiade p. 1560

³ Monsieur Ouine NRF Pléiade p. 1547

⁴ Sous le Soleil de Satan Pléiade p.89

⁵ Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 900

⁶ Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 900

Quant à la seconde Mouchette, elle a découvert que son rêve n'était, en somme, rien que de très banal ; le mensonge dont elle subit, après coup, l'outrage lui est intolérable. Elle le combat par un autre mensonge, que Bernanos nomme une « bravade », lorsqu'elle dit à la femme du garde Mathieu : « *M. Arsène est mon amant* »¹.

Mais, il est, à côté de ces mensonges accidentels, la volonté du mensonge qui trouve sa source même en Satan, « *père du mensonge* »². M. Storelv a mis en lumière de quelle façon le péché de connaissance est lié au mensonge. « *Le premier menteur n'a fait que retourner la parole de Dieu, et il a fait de Dieu lui-même un menteur qui a caché à l'homme un secret auquel celui-ci aurait légitimement droit. Secret capital qui, s'il était connu, rendrait l'homme l'égal de Dieu et lui permettrait d'acquérir la qualité divine par excellence, le pouvoir d'être par lui-même, l'aséité* »³. Mais la connaissance en dehors de Dieu est une illusion, car elle est sans objet. Ainsi l'homme se trouve-t-il être la victime d'une tromperie absolue. Ainsi au moment où elle prend conscience de la vanité de sa révolte, Germaine Malorthy croit entendre « *le rire immense du dupeur* »⁴.

Cette connaissance illusoire qui est elle-même le mensonge suprême, Chantal d'Ambricourt, Sulpice Mitonnet et surtout Steeny en sont tentés. Le mensonge, - à ce degré, se rattache à la volonté de « *jouer, au-delà de la mort, un rôle extraordinaire, fait à sa mesure* »⁵. Il s'agit bien de se rendre indépendant de Dieu.

Chantal, qui a cédé à l'esprit de révolte, affronte le Curé d'Ambricourt et cherche, en même temps à le dénigrer à coup de mensonges et de calomnies. Il est, en effet, le « *miroir* »⁶ dans lequel elle voit se refléter sa seule réalité ; à ce titre, par désir de se connaître et de se sentir exister, elle a réellement besoin de lui.

¹ Nouvelle Histoire de Mouchette - NRF Pléiade p. 1326

² Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1147

³ M. Sven Storelv. Op. cit. p. 34

⁴ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 206

⁵ Un Crime – p. 8710

⁶ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1227

Mais en même temps, le mensonge est l'arme avec laquelle elle tente de briser l'image qu'il lui renvoie d'elle-même, parce qu'elle ne s'accepte pas, parce qu'elle ne consent pas à entrer dans le jeu de l'amour et de l'humble dépendance à l'égard de Dieu. Elle déclare à ce sujet : « *Hé bien, moi, je désire tout le mal et le bien. Je connaîtrai tout* »¹. Ainsi apparaît-il clairement que le mensonge, l'orgueil et la connaissance sont liés. En réalité, Chantal n'est pas installée dans le mensonge comme M. Ouine. Elle en fait l'essai, pourrait-on dire, décidée à engager à fond l'espérance. C'est pourquoi le Curé d'Ambricourt peut dire avec raison qu'« *elle n'aime pas mentir* »². En Sulpice Mitonnet au contraire, il a vu « *non pas tel ou tel mensonge, la volonté du mensonge* »³.

Steeny n'a pas atteint une telle perversion. Mais déjà il a consenti à un univers de mensonge en concevant le mauvais rêve dont nous avons déjà parlé, celui du « *monde de la paresse et du songe* »⁴. D'autre part, une avidité profonde le pousse à considérer la vie comme « *une proie* »⁵. Il a trouvé en Monsieur Ouine le héros si longtemps cherché. Or ce que ce dernier lui propose, c'est de lui apprendre à se « *laisser remplir par l'heure qui passe* »⁶. Son langage est le langage même du dupeur, puisqu'il sait parfaitement qu'il est vide, comme il le dira, au moment de mourir : « *Je suis vide, moi aussi* »⁷. Ainsi Steeny est-il, avant tout, une victime du mensonge, comme le premier homme.

M. Bush a écrit à cet égard : « *Chez Steeny, on trouve cette dualité : curiosité et soif d'un maître. Mais sans formation spirituelle et donc sans possibilité d'éteindre en Dieu sa soif, Steeny est voué au péché* »⁸.

Steeny est peut-être l'adolescent le plus tenté de Bernanos. À Monsieur Ouine qui l'invite à aimer la mort et que Bernanos rend présent sans cesse au cœur de cette mystérieuse adolescence, fait écho « *certaine voix caressante jamais entendue, aussi terrible (...) que l'image de la volupté sur un visage d'enfant* »⁹.

¹ Ibid. p. 1226

² Ibid. p. 1225

³ Ibid. p. 1124

⁴ Monsieur Ouine - NRF Pléiade p. 1365-1366

⁵ Ibid. p. 1386

⁶ Ibid. p. 1368

⁷ Ibid. p. 1550

⁸ L'Angoisse du Mystère Op. Cit. p. 187

⁹ M. Ouine p. 1409

Soudain conscient qu'«à vingt-quatre heures près (...) on perd sa vie »¹, la voix même du père du mensonge lui « *soupire indéfiniment : Perds-la ! Perds-la* »². Jambe-de-Laine est une troisième face de Satan, incarnant le désir charnel, la connaissance à travers le mirage de la luxure, le mensonge fait chair. Enfin, la maison maternelle, ironique inversion de la maison paternelle, est elle-même pour Steeny l'asile d'un mensonge dans lequel on l'a fait grandir.

Tout ce qui l'entoure semble contribuer à renforcer le dédoublement qui est en lui depuis toujours, essence même du mensonge selon M. Storelv, et qui s'exprime clairement quand on lui parle de Dieu. Ainsi à Ginette qui lui demande : « *Croyez-vous en Dieu ?* », il répond : « *C'est selon ... oui, peut-être. Et qu'ai-je besoin de croire en Dieu ? Une parole est une parole. D'ailleurs je ne mens jamais* »³. Là éclate la contradiction fondamentale qui est en Steeny. Pas plus que pour M. Ouine, dont il est le disciple, Dieu n'a d'existence à ses yeux. Il n'a donc plus lui-même de réalité.

Pourtant, en refusant le mensonge, il affirme sa foi en une vérité. Mais laquelle ? La sienne propre sans aucun doute, ou plutôt, celle qu'il voudrait avoir, celle qu'il aurait s'il pouvait parvenir à se créer lui-même en dehors de Dieu. Au moment où M. Ouine meurt, Steeny médite à haute voix : « *On ne grave rien sur sa vie, c'est des bêtises (...), on écrit seulement sur la vie des autres – peut-être – et encore nous ne savons pas ce que nous y avons écrit, comment le savoir ?* »⁴. Phrase symbolique, elle révèle que Steeny lui-même a conscience d'avoir perdu ou de commencer à perdre sa substance. Le seul désir qui semble lui rester, est exprimé par le verbe savoir, appliqué à « *la vie des autres* » ; à la suite de son maître, il devient « *béant de toutes parts* »⁵, avide seulement de connaître.

C – L'AUTO-DESTRUCTION PROPREMENT DITE

Le mensonge est une forme de l'auto-destruction. Mais il en existe bien d'autres dont sont tentés les adolescents de Bernanos. Depuis Philippe, d'Un Mauvais Rêve, que « *la comédie du cynisme* »⁶ amène à se tuer, jusqu'à la destruction métaphysique que vit Steeny, la haine de soi suscite dans le cœur des adolescents que nous connaissons, la volonté de ne plus être.

¹ M. Ouine p. 1409

² M. Ouine p. 1409

³ Ibid. p. 1425

⁴ Ibid. p. 1557

⁵ Ibid. p. 1551

⁶ NRF Pléiade p. 956

Nous reparlerons du suicide dans notre troisième partie. Cette forme limite mise à part, la drogue et l'ivresse constituent des procédés auxquels le désespoir incite les jeunes créatures qui se haïssent à recourir.

C'est dans « *l'euphorie d'une dernière prise* »¹ qu'Olivier Mainville avait écrit la lettre à sa tante, mais on peut se demander, étant donné sa peur de la mort, s'il cherche davantage à se fuir qu'à se détruire en utilisant la drogue. De même nous avons dit comment l'ivresse de Steeny est liée au mensonge et au mauvais rêve dont elle constitue un support physiologique. Nous ne nous attarderons pas sur ces formes de la fuite ou de l'auto-destruction, que Bernanos lui-même ne fait qu'évoquer.

Tout autre est le problème du suicide, ainsi que nous le verrons.

¹ Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 977

CHAPITRE III : Le Scandale de la Liberté

=====

Nous avons déjà cité l'acte de foi de Bernanos en la liberté : « *Le scandale de l'univers n'est pas la souffrance, c'est la liberté. Dieu a fait libre sa création, voilà le scandale, car tous les autres scandales procèdent de lui* »¹.

Que Bernanos ait cru profondément que l'homme est libre ne fait aucun doute. On a reproché au soi-disant manichéisme de son premier roman d'équivaloir à une négation de cette liberté. Nous pensons que c'est une erreur. Certes Bernanos n'a jamais cherché à dissimuler les forces et les contraintes dont la conscience humaine subit la terrible pression. Cela ne signifie pas qu'il ait méconnu la liberté. Son œuvre polémique au contraire reflète son souci de la promouvoir comme réalité essentielle. Voici ce qu'il écrit dans un article d'août 1941 dédié à son fils Yves, « *parti pour Londres* » :

« *La liberté n'est pas seulement un bien dont on jouit, un capital dont on touche les intérêts, mais une réalité que nous entretenons de notre substance, et qui, animée d'un principe spirituel dont la source est notre âme risque à tout moment, comme nous, avec nous, son salut ou sa damnation* »².

De quelle façon se manifeste l'exercice de notre liberté ? Quels choix les adolescents que nous connaissons posent-ils librement ? Après avoir tenté de montrer les limites de notre liberté, nous essaierons d'en cerner le contenu afin de déterminer quels actes librement accomplis engagent les êtres auxquels nous nous intéressons.

I – LIMITES DE LA LIBERTÉ

Le champ d'application de la liberté apparaît singulièrement étroit si l'on songe à trois notions qui dans l'optique bernanosienne, semblent, au premier abord, la contredire : la notion de destin, la notion d'hérédité et le dogme de la communion des Saints.

¹ La Liberté pour quoi faire ? Gallimard 1953 p. 280

² Le Chemin de la Croix des Âmes – Gallimard 1948 – p. 141

A – LIBERTÉ ET DESTIN

Hans Urs von Balthazar a soigneusement étudié l'idée de prédestination telle qu'elle se rencontre dans l'œuvre de Bernanos. Il n'est pas dans notre intention de nous étendre longuement sur ce point, mais il n'est pas non plus possible de nous pencher sur la liberté dont disposent les adolescents de Bernanos sans en préciser à l'avance les limites.

Le mot de destin ou de fatalité revient souvent sous la plume de Bernanos. Il revêt une coloration d'autant plus cruelle que les jeunes créatures à propos desquelles Bernanos est amené à le prononcer, sont portées par une illusion de liberté plus forte que celle des adultes qui ont déjà fait l'épreuve des chaînes. Ainsi écrit-il dans Le Soleil de Satan : « *Le bleu pâle des prunelles verdit. À ce moment, Germaine aurait pu y lier son destin* »¹. Ou bien : « *Sa déception fut si forte, son mépris si prompt et si décisif qu'en vérité les évènements qui vont suivre étaient déjà comme écrits en elle* »² ou : « *Dès ce moment, son proche destin se pouvait lire au fond de ses yeux insolents* »³. Et encore : « *Mais le signe fatal était déjà écrit au mur* »⁴. De la même manière, la seconde Mouchette « *risque le premier pas, le pas décisif vers son destin* »⁵. Quant à Chantal, le Curé d'Ambricourt prononce à son intention ces paroles significatives : « *C'est vous-même qui vous voyez en moi comme dans un miroir, et votre destin avec* »⁶.

Enfin, on sait que, dans l'esprit de Bernanos, le suicide n'est pas un acte à la portée de n'importe qui. Le Curé d'Ambricourt qui a deviné chez Chantal l'intention du suicide, met en garde la Comtesse sa mère ; elle en rit, prétextant l'horreur que Chantal a de la mort. Mais le jeune prêtre lui répond : « *Le vide fascine ceux qui n'osent pas le regarder en face, ils s'y jettent par crainte d'y tomber* »⁷. Mais c'est à propos du suicide de Mouchette que Bernanos expose le plus nettement ses idées à ce sujet : « *le noir abîme n'accueille que les prédestinés* »⁸. Le Docteur Laville, dont le curé de Campagne rapporte les propos dans son journal déclarait dans le même sens : « *Il est vrai que le goût du suicide est un don, un septième sens, je ne sais quoi, on naît avec* » (p. 1237).

¹ Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 65

² Ibid. p. 83

³ Ibid. p. 85 et 86

⁴ Ibid. p. 109

⁵ Nouvelle Histoire de Mouchette NRF Pléiade p. 1316

⁶ Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1227

⁷ Ibid. p. 1152

⁸ Nouvelle Histoire de Mouchette - NRF Pléiade p. 1344

Ainsi apparaît, tirée des termes mêmes de Bernanos, la notion d'une limite considérable à la liberté. Nous en discuterons tout à l'heure le contenu.

B – LIBERTÉ ET HÉRÉDITÉ

Bernanos a conféré à l'hérédité une dimension essentielle, au point qu'elle semble constituer elle aussi une entrave considérable à la libre détermination de chacun. Que l'on songe par exemple à l'apostrophe terrible que Donissan lance à Germaine : « *Ta vie répète d'autres vies, toutes pareilles, vécues à plat, juste au niveau des mangeoires où votre bétail mange son grain. Oui ! Chacun de tes actes est le signe d'un de ceux-là dont tu sors, lâches, avares, luxurieux et menteurs* »¹. Et un peu plus loin : « *Chacun de ces ancêtres dérisoires, d'une monotone ignominie, ayant reconnu et flairé en elle son bien, venait le prendre ; elle abandonnait tout* »².

De la même manière, Olivier Tréville-Sommerange à qui le Curé d'Ambricourt dit : « *Je suis sûr que vous croyez en Dieu* », réplique : « *Chez nous (...) c'est une question qu'on ne pose pas* »³. Il avait donné un peu plus tôt, la définition des gens de sa race, dressant une sorte de portrait qui eût pu représenter fidèlement chacun d'eux.

Le sacristain d'Ambricourt fait preuve d'un fatalisme presque blasphématoire, lorsqu'il déclare : « *Chacun naît tel ou tel, meurt de même. Nous autres dans la famille, nous sommes d'église (...). Il n'y a pas d'exemple qu'un des nôtres soit mort sans sacrements. C'est le sang qui le veut comme ça, rien à faire* »⁴.

Le Curé d'Ambricourt, lui-même, est d'une lignée d'alcooliques. Aussi le Curé de Torcy le met-il en garde : « *Tôt ou tard, tu l'aurais sentie, cette soif, une soif qui n'est pas la tienne, après tout, et ça dure, va, ça peut durer des siècles, une soif de pauvres gens, c'est un héritage solide !* »⁵. La consultation que le Docteur Laville donne au petit Curé est chargée de la même signification. Comme il lui dit : « *Des familles comme la mienne n'ont pas d'histoire* », le médecin lui répond : « *C'est ce qui vous trompe. Celle de la vôtre est inscrite dans chaque ride de votre visage, et il y en a !* »⁶.

¹ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 1344

² Ibid. p. 206-207

³ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1214

⁴ Ibid. p. 1182

⁵ Ibid. p. 1191

⁶ Ibid. p. 1236

C'est à cette même notion d'hérédité que se rattachent le sentiment d'impuissance d'Olivier Mainville et le déséquilibre de Steeny. Tous les deux, privés de leur père, sont d'une génération qui paie le crime de la génération précédente. Où est donc leur liberté ?

On rejoint ici le problème de la solidarité entre les hommes, si important aux yeux de Bernanos, et qui va nous aider à définir le contenu de la notion bernanosienne de liberté.

II – LA LIBERTÉ SELON BERNANOS

A – LA COMMUNION DES SAINTS

Si Bernanos a tellement insisté sur le thème de l'hérédité, c'est parce que le dogme chrétien de la communion des Saints représentait pour lui une vérité profondément vécue. Les hommes ne sont pas solitaires mais solidaires, tous pris dans le même amour, créés au sein du même ordre et appelés à la même éternité. Le Curé d'Ambricourt essaie de faire sentir cette sublime réalité à la Comtesse en lui disant : « *Je crois que si Dieu nous donnait une idée claire de la solidarité qui nous lie les uns aux autres, dans le bien et dans le mal, nous ne pourrions plus vivre en effet* »¹. Ainsi l'hérédité est-elle, selon l'expression de Hans Urs von Balthazar, « *l'expérience douloureuse de la faute d'autrui en soi, dans sa propre chair et dans son propre esprit* »². Chantal de Clergerie, la sainte lumineuse que n'a flétrie aucune souillure, peut dire légitimement au Docteur Lapérouse : « *Le péché, nous sommes tous dedans, les uns pour en jouir, d'autres pour en souffrir, mais à la fin du compte, c'est le même pain que nous rompons au bord de la fontaine, en retenant notre salive, le même dégoût* »³.

Ainsi la liberté de l'homme n'est-elle en rien une sorte de faculté qui lui permettrait de se faire un destin indépendant, dans un isolement superbe. Car, même si l'homme choisit le péché, il ne saurait n'exclure de la communauté au sein de laquelle nous sommes tous solidaires les uns des autres.

¹ Ibid. p. 1236

² Le Chrétien Bernanos – Seuil p. 464

³ La Joie - NRF Pléiade p. 671

C'est encore le Curé d'Ambricourt qui l'exprime magnifiquement à Chantal : « *Il y a une communion des Saints, il y a aussi une communion des pêcheurs. Dans la haine que les pêcheurs se portent les uns aux autres, dans le mépris, ils s'unissent, ils s'embrassent, ils s'agrègent, ils se confondent, ils ne seront plus un jour, aux yeux de l'éternel, que ce lac de boue toujours gluant sur quoi passe et repasse vainement l'immense marée de l'amour divin, la mer de flammes vivantes et rugissantes qui a fécondé le chaos* »¹. Ainsi, la liberté de l'homme ne saurait l'empêcher, avant sa mort et son suprême refus, d'être solidaire de ses semblables, pris dans la « *même chair pécheresse* »².

B – LA LIBERTÉ ET L'ORDRE DIVIN

La liberté de l'homme n'est donc pas créatrice. L'homme n'a pas le pouvoir d'inventer son destin. Nous rejoignons là le sens bernanosien de la prédestination. Les événements sont premiers. Notre liberté intervient pour y adhérer ou les refuser. Ayant cité deux exemples d'une acceptation parfaite, du plan de Dieu et de sa mystérieuse volonté par deux êtres torturés, Bernanos écrit : « *Au moment où cet homme, cette femme acceptaient leur destin, s'acceptaient eux-mêmes, humblement – le mystère de la création s'accomplissait en eux, tandis qu'ils couraient ainsi sans le savoir tout le risque de leur conduite humaine, se réalisant pleinement dans la charité du Christ, devenant eux-mêmes, selon la parole de Saint Paul, d'autres Christ. Bref, ils étaient des saints* »³.

La liberté est donc la faculté que nous avons d'adhérer consciemment à l'ordre divin qui est celui de la charité. Aussi se confond-elle avec la puissance d'aimer. Chantal de Clergerie a atteint la sainteté en faisant un usage de sa liberté exactement conforme au dessein de Dieu sur elle : « *Que voulez-vous que je fasse ? (...) Suis-je capable de choisir ! Je n'oserais jamais. Je reçois chaque heure que Dieu me donne parce que je n'aurais même pas la force de refuser ; je la reçois en fermant les yeux (...)* »⁴.

*En revanche, c'est parce que Dieu n'a pas d'existence pour lui et qu'il se sent incapable d'accepter ou de refuser ce qu'il ne connaît pas que Steeny hurle : « Non, je ne suis pas libre (...) Je-ne-veux-pas l'être »*⁵.

¹ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1139

² Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1139

³ La liberté pour quoi faire ? – Gallimard p. 281-281

⁴ La Joie - NRF Pléiade p. 554

⁵ Monsieur Ouine - NRF Pléiade p. 1372

L'on rejoint ici l'opinion de M.G. Lafon qui écrivait, en 1954, de la liberté selon Bernanos : « *elle ne permet pas à l'homme de s'affirmer contre Dieu, mais seule au contraire l'accorde à sa volonté* »¹.

Ainsi, l'adolescent qui choisit la révolte, la fuite devant lui-même, le mensonge ou sa propre destruction n'est-il pas véritablement libre. Choissant d'être moins que ce que Dieu l'invite à être, il s'asservit. Toutefois, et c'est là le scandale dont parle Bernanos, l'homme peut se refuser à Dieu, jusqu'au bout. Il a la liberté de ne pas vouloir être libre. Comment cela est-il possible ?

C – LE CHOIX SUPRÊME

M. Carlo Bo écrit à juste titre : « *Nous traversons le bien et le mal sans nous en apercevoir* »².

La liberté des adolescents bernanosiens, comme celle des autres créatures de Bernanos, n'est pas engagée dans chacun des actes qu'ils posent. Nous chercherions en vain à quel moment Germaine Malorthy use de sa liberté pour dire non à Dieu, ou si Blanche de la Force est pleinement libre, lorsqu'elle prononce le vœu du martyr. Entre l'esprit qui semble commander l'acte et l'acte lui-même, s'interpose la force mystérieuse de Satan à qui Dieu s'est livré pour un temps et à qui il nous a livrés nous-mêmes pour un temps. Aussi rien n'est-il définitif au regard du destin surnaturel de l'homme avant la minute de sa mort. Quelque usage que le plus scélérat ait fait de lui-même jusqu'à l'instant suprême, même s'il s'est fermé à l'amour, (ce qui paraît constituer un acte libre définitif), il « *garde encore la puissance d'aimer* »³, comme le déclare le Curé d'Ambricourt. Une chance reste au plus misérable, à l'instant même de mourir, d'être sauvé. Pour la plupart des hommes, c'est seulement à ce moment-là que la liberté retrouve son extraordinaire grandeur. Rappelons-nous les très belles lignes écrites par Bernanos à six mois de sa mort :

¹ Études Bernanosiennes 3/4/ Minard 1963 p. 71

² Ibid. p. 12

³ Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1157

« Nous voulons réellement ce qu'il veut, nous voulons vraiment sans le savoir, nos peines, nos souffrances, notre solitude alors que nous nous imaginons seulement vouloir nos plaisirs (...). Nous voulons tout ce qu'il veut, mais nous ne savons pas que nous le voulons, nous ne nous connaissons pas, le péché nous fait vivre à la surface de nous-mêmes, nous ne rentrons en nous que pour mourir, et c'est là qu'il nous attend »¹.

Aussi « *le seul irréparable malheur* » que dénonce le Curé d'Ambricourt est-il « *de se trouver un jour sans repentir devant la Face qui pardonne* »².

III – ACTES MANQUÉS ET CHOIX AUTHENTIQUES

La profondeur des personnages de Bernanos tient, pour une bonne part, au mystère dont il n'a pas voulu les dépouiller, s'interdisant de jouir de leur connaissance à la manière d'une Ganse ou d'un Ouine. Il est une part d'eux-mêmes qui nous échappe ainsi nécessairement, celle-là même à laquelle seul accède le regard amoureux du Créateur.

Nous sommes contraints de faire, en ce qui concerne ces êtres, un acte de foi semblable à celui que le sentiment de notre propre liberté suppose. Germaine, Chantal, Olivier Mainville, Philippe, Steeny, Mouchette sont libres. Il nous faut nous contenter de le croire car il ne nous est pas permis de savoir quand et comment ils usent de leur liberté.

Cependant, en considérant leur vie de l'extérieur, nous pouvons distinguer les actes manqués des choix apparemment authentiques. Les premiers ont été posés sous le coup d'une illusion de liberté dont leur auteur prend conscience après l'acte. Les seconds ne seraient au contraire perceptibles qu'à la condition de pénétrer le secret des âmes.

A – LES ACTES MANQUÉS

Il s'agit, sous ce titre, d'examiner le « premier » suicide de Philippe et l'intention qu'a Chantal de se tuer ; l'entrée au Carmel et le vœu du martyr de Blanche de la Force posent un autre problème.

¹ 24 janvier 1948. Cit. in NRF Pléiade p. LIV

² Journal d'un Curé de Campagne NRF Pléiade p. 1179

Dans ces différents cas, les adolescents en cause accomplissent un acte précis en contraignant leur volonté rebelle, dans l'espoir de forcer le destin.

En réalité, chacun débouche sur un échec, car l'acte ne réussit pas, à lui seul, à rendre libre et, surtout, le miracle de la liberté ne consiste pas à exercer une pression sur les événements, mais à pouvoir conformer sa volonté à l'ordre divin, préétabli.

Philippe, par son premier suicide, cherche à émouvoir. Il n'a pas l'intention de se tuer. Il feint un désespoir plus profond que n'est véritablement le sien, non par goût du mensonge, mais pour forcer les êtres qui l'entourent à lui témoigner un amour dont il a jusqu'à ce moment-là été privé. Il avoue à Olivier : « (...) *j'ai flanché ! Le canon était déjà dans ma bouche – pouah ! -, je l'ai posé sur ma poitrine et je n'ai pas sérieusement cherché la place, non !* »¹. Il avait dit un peu avant : « (...) *C'est vrai que je me suis laissé une chance, une petite chance, rien qu'une chance. Sinon, j'aurais mis la chose dans la bouche* »².

Chantal d'Ambricourt de la même manière a résolu de se tuer par esprit de provocation, pour contraindre le destin à changer sa loi et préférer la sienne. La lettre qu'elle a préparée, à l'avance, à l'intention de son père, bien que nous n'en connaissons pas le texte, a pour but de lui exposer les raisons pour lesquelles elle se suicide, dans l'espoir que sa vie en sera à jamais bouleversée. En réalité, Chantal commet le même contresens que Philippe sur sa propre liberté. Un acte, si courageux et douloureux soit-il, ne libère pas.

B – LA LIBERTÉ ET L'HONNEUR

Blanche de la Force pourrait apparaître, elle aussi vouloir forcer le destin en posant des choix qui lui coûtent et dont, pourtant elle ne reçoit pas la liberté. Son entrée au Carmel est une sorte de provocation par laquelle elle espère contraindre Dieu à la délivrer de sa peur. Le vœu du martyr qu'elle prononce avec les autres sœurs et qu'elle se sent humainement incapable d'assumer, a la même valeur. Blanche en fait n'apparaîtra libre et libérée qu'à l'instant où, se détachant de la foule, elle s'avancera vers l'échafaud pour se joindre dans la mort à toute la communauté.

¹ Un Mauvais Rêve NRF Pléiade p. 954

² Ibid. p. 953

Or, cette soudaine facilité qu'elle ressentira à entrer dans la mort, n'est pas le fruit d'une ascèse réussie, mais elle lui a été comme obtenue et offerte par la mère Prieure et Constance, selon les lois mystérieuses qui rendent les hommes solidaires les uns des autres dans la Communion des Saints.

En réalité, Blanche est libre, au sens bernanosien, comme chacun de nous, parce que la liberté est une composante essentielle de notre condition d'homme. L'usage qu'elle fait de sa liberté consiste à préférer l'honneur quoi qu'il doive lui en coûter. Or, pour Bernanos, l'homme libre vit selon l'honneur : « *Vous demandez à la liberté de grands biens ; je n'attends d'elle que l'honneur* »¹, écrit-il. En préférant, par amour, un certain héroïsme, dont elle sait qu'il n'est pas à sa portée, Blanche de la Force s'en remet à Dieu, adhère au destin qu'Il a conçu pour elle, exalte, dans l'humilité consentie, cette puissance d'aimer qui nous fait être, et qui nous fait être libres. Qu'on songe à ses propres paroles qui définissent magnifiquement la profondeur de son engagement :

*« Oh ! mon père, mon père ! Si je n'espérais pas que le ciel a quelque dessein sur moi, je mourrais de honte à vos pieds. Il est possible que vous ayez raison, que l'épreuve n'ait pas été poussée jusqu'au bout. Mais Dieu ne m'en voudra pas. Je lui sacrifie tout, j'abandonne tout, je renonce à tout pour qu'il me rende l'honneur »*².

C – LES CHOIX AUTHENTIQUES

Les adolescents bernanosiens sont libres, au même titre que toutes les créatures. Mais à celui qui considère de l'extérieur un être différent de lui, il n'est pas possible de discerner avec certitude où sont le bien et le mal dont on peut le tenir pour responsable.

Germaine Malorthy refuse-t-elle librement la grâce dont l'abbé Donissan se fait l'instrument ? Lorsqu'elle appelle « - *du plus profond, du plus intime – d'un appel qui était comme un don d'elle-même, Satan* »³, on peut se demander si elle ne se trompe pas, si en réalité Dieu ne correspond pas davantage à ce qu'elle souhaite que Satan.

¹ Lettre aux Anglais – Gallimard p. 206

² Dialogues des Carmélites - NRF Pléiade p. 1579

³ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 212

Il est aussi difficile de démêler quelle part de liberté entre dans le deuxième suicide de Philippe. Choisit-il vraiment de se tuer ou la brusque révélation de sa totale solitude et de l'égoïsme fondamental d'Olivier ne le précipite-t-elle pas plutôt dans un désespoir sans issue ?

Chantal d'Ambricourt subit-elle sa révolte ou cherche-t-elle délibérément à offenser Dieu ? Et ses blasphèmes ne valent-ils pas mieux qu'un affadissement de son être semblable à celui d'un Monsieur Ouine « *qui s'ouvre indifféremment au vrai comme au faux* »¹ ? « *La passion de la vérité va de pair avec la passion de la liberté* »².

Mouchette paraît peut-être la moins libre de tous les adolescents de Bernanos ; sa mort pourtant semble être la conquête d'une liberté dont elle n'a jamais joui. Mais pouvons-nous le dire avec certitude ?

Steeny fuit sa propre liberté, mais sommes-nous en mesure de renoncer ainsi à nous-mêmes avant d'être morts ?

En revanche, Chantal de Clergerie et Constance ont atteint un tel degré d'humilité et d'amour qu'elles ne sauraient, ni l'une ni l'autre, user différemment de leur liberté, totalement confondue avec la volonté même de Dieu sur elles.

Il faut avouer notre échec. Il n'est pas en notre pouvoir de dire, avant que la dernière minute d'une destinée humaine ait été vécue, si la liberté s'est trouvée totalement engagée, si tel acte est une faute, si tel autre n'est qu'une conséquence d'un enchaînement inéluctable de déterminismes auxquels notre nature nous soumet.

Mais la liberté existe, « *présente au cœur de tout homme et inexplicable* »³. Cette liberté intérieure qui, selon Bernanos, est Dieu Lui-même, nous la retrouvons en nous au moment même de mourir. En attendant, notre âme traverse le bien et le mal, le désespoir et la solitude, pour renaître, par-delà la vie, dans l'aube d'une éternelle espérance et d'une totale liberté.

¹ La liberté pour quoi faire ? p. 143

² Ibid

³ G. Lafon op. cit. p. 72

TROISIÈME PARTIE



Le dénouement de la crise

Bernanos avait bien senti l'ambiguïté de l'adolescence. Il écrivait en 1925 : « *Vous savez que j'ai peu de tendresse pour l'adolescence, l'âge femelle de notre vie. Tout y est, le bien et le mal, dans une confusion extrême* »¹. Mais il a témoigné une réelle sollicitude à l'égard des créatures qu'il a fait vivre en cette période si trouble de la vie.

Et si l'impression dominante qui peut être la nôtre à ce stade de notre étude, est celle d'une « confusion extrême », l'aspect pathétique de l'adolescence doit s'en trouver souligné davantage encore. Arraché à l'état de grâce de l'enfance, dont il conserve en lui le reflet ébloui, l'adolescent affronte le mal, le subit, pourrait-on dire, sans disposer toujours des moyens nécessaires pour en parer les coups. Il peut faire sien le cri déchirant du petit Curé d'Ambricourt : « *Mon Dieu, j'ai présumé de mes forces. Vous m'avez jeté au désespoir comme on jette à l'eau une petite bête à peine née, aveugle* »².

Les nécessités de l'analyse nous ont contraints à mettre artificiellement de l'ordre dans le chaos intérieur des adolescents bernanosiens. Au moment où nous nous proposons de voir quelle est l'issue de la première jeunesse pour les créatures que nous connaissons, nous allons tenter d'en respecter davantage l'unité.

La coloration de ce monde est celle d'une angoisse et d'une solitude auxquelles pas un n'échappe. Leurs voix se mêlent au murmure unique de « *notre misérable humanité sous le pressoir* »³.

À mesure que le désespoir ouvre, sous les pas de quelques-uns d'entre eux, des abîmes toujours plus profonds et ténébreux, s'intensifie l'appel pressent de la Grâce.

Au contraire d'autres qui sont entrés dans le jeu de l'amour divin, participent à l'œuvre rédemptrice en acceptant de vivre leur souffrance et leur agonie en union avec le Christ supplicié.

¹ Cit. in G. Gaucher : Georges Bernanos ou l'invincible espérance Plon 62 p. 32

² Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1144

³ Ibid. p. 1162

CHAPITRE PREMIER

=====

Angoisse et solitude dans le refus ou l'acceptation

Notre précédent chapitre s'est achevé sur un acte de foi en la liberté humaine. Il n'est pas en notre pouvoir de connaître à quel moment une créature pose un acte libre. Seul Dieu a accès à cette part de nous-mêmes où nous concevons nos refus et nos consentements. Olivier Tréville-Sommerange, conscient de la confusion inhérente à notre nature, dit : « *notre cas n'est pas clair* »¹ ? Chacun peut reprendre à son compte la boutade qu'il lance à l'intention des apprentis-sorciers de l'âme : « *nous donnerions aux théologiens du fil à retordre* »².

Cependant, ce n'est pas nier la liberté que de ne pas vouloir tenter d'en forcer le mystère. Aussi, pouvons-nous valablement parler du don ou du refus de soi-même, en nous attachant, non pas à l'acte volontaire du choix, qu'un regard purement humain ne saurait distinguer des autres, mais à ses conséquences beaucoup plus apparentes : le désespoir et la possession satanique.

De la même manière, c'est par le rayonnement de leur charité que les saints de Bernanos indiquent qu'ils ont choisi Dieu, sans que nous puissions connaître le mystérieux dialogue dans lequel la créature a dit oui à son créateur.

Enfin, il existe des destinées incertaines, des adolescents dont nous ne savons pas, à la fin du roman, quel sera le destin.

¹ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 1217

² Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 1217

I – SOLITUDE ET DÉSESPOIR DANS LE MAL

Mme C.E. Magny écrivait, dans sa très belle étude sur Monsieur Ouine¹, à propos des créatures de Bernanos qui semblent s'être vouées au mal, offertes à Satan : « *D'aucun de ses personnages, si désespéré ou si endurci qu'il semble, on n'oserait affirmer qu'il soit damné* ». « *C'est que le plus misérable des hommes vivants, s'il croit ne plus aimer, garde encore la puissance d'aimer* »².

Aussi, convient-il de rappeler, avant d'analyser le consentement à Satan d'une Germaine Malorthy, qu'il n'est pas de désespoir absolu ou de refus définitif de Dieu avant la minute même de la mort.

À chaque appel au néant correspond une marque nouvelle de la sollicitude divine. Ainsi la solitude de l'être humain dans le mal est-elle encore loin de ressembler à la désolation glacée de l'enfer.

A – LE REFUS DE SOI ET LA GRÂCE

L'adolescence est achevée dès lors que le choix essentiel a été posé. C'est ce que souligne la phrase de Bernanos décrivant le visage de Germaine Malorthy quand apparaît l'Abbé Donissan : « *En un éclair, la colère, le défi, un désespoir cynique s'y tracèrent tour à tour, et avec une telle netteté, un tel approfondissement des traits que cette figure d'enfant n'avait plus d'âge* »³. De la même manière, l'excès de son humiliation a plongé Chantal d'Ambricourt dans une douleur sans âge. L'expérience précoce de l'impureté et du mal confère une maturité anormale à Séraphita Dumouchel dont le Curé d'Ambricourt rapporte : « *Il m'arrive de me demander si elle me hait tant son adresse à me tourmenter paraît au-dessus de son âge* »⁴. Enfin, après la mort de la Comtesse, Chantal prononce une phrase dont le prêtre dit : « *Elle a eu une parole horrible, tellement au-dessus de son âge que je ne puis croire qu'elle ne lui ait pas été soufflée par un démon. Elle m'a dit : - je ne crains pas les morts –* »⁵.

¹ In Etudes Bernanosiennes 5 Minard 1964 – p. 17

² Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1157

³ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 192

⁴ Journal d'un Curé de Campagne – p. 1107

⁵ Ibid. p. 1177

Le consentement au mal, dont ces adolescents fournissent des exemples certains, met un terme à l'adolescence parce qu'il constitue une option précise, un engagement. Mais l'être qui est possédé par Satan ou (pour employer un langage moins manichéen) qui a refusé l'amour est dépouillé de toute jeunesse. Souvenons-nous que, selon Bernanos, l'esprit de jeunesse et l'esprit de charité vont de pair.

La résolution d'une créature ouverte au mal est sans cesse combattue par les sollicitations de la grâce. Alors que Germaine découvre le regard de Donissan posé sur elle, elle y lit « *une immense pitié* »¹. Elle la combat par « *un rire méchant* »². Tout au long de cette scène, dont nous avons déjà parlé, Germaine repousse toutes les manifestations de l'amour divin. Depuis la double croix que le prêtre trace sur sa poitrine, à laquelle elle répond en disant : « *je vous hais !* »³, jusqu'à l'aveu de sa faute, comme arraché à son cœur et dont elle refuse pourtant la délivrance, Germaine s'enferme dans un refus de l'amour contre lequel le prêtre lance des assauts sans cesse plus violents. Une véritable épreuve de force finit par s'engager entre le saint et la jeune femme. Le refus qu'elle oppose à l'espérance et au repentir persiste alors que Donissan lui en a démontré le mensonge et la vanité. Aussi n'est-ce plus l'être de chair en elle qui dit non à Dieu, mais Satan lui-même. C'est pourquoi le combat que lui livre le prêtre est celui même que seul peut engager un demi-dieu.

S'adressant à cette créature possédée, il interpelle directement Satan : « *tu ne dérobes à Dieu que le pire : la boue dont tu es faite, Satan !* »⁴. L'apostrophe ainsi accolée au participe féminin indique parfaitement que, dans l'esprit de Bernanos, le « dupeur » s'est fait chair. Donissan ne voit plus que « *l'ennemi, vauté dans sa proie* »⁵.

Les affrontements, quoique plus humains, entre Chantal et le Curé d'Ambricourt sont également vécus comme des corps à corps violents : à chaque parole de refus, correspond une parole d'espérance. Le prêtre est celui qui oblige le mal à se démasquer : le petit curé de campagne a ainsi le sentiment que sa « *seule présence fait sortir le péché de son repaire, l'amène comme à la surface de l'être, dans les yeux, la bouche, la voix ...* »⁶.

¹ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 192

² Ibid. p. 193

³ Ibid. p. 199

⁴ Ibid. p. 203

⁵ Ibid. p. 204

⁶ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1149

Le rôle éminent du prêtre, dont il n'a d'ailleurs pas conscience toujours lui-même, est d'être le dispensateur de grâces contre lesquelles le péché ne peut prévaloir. Après la conversion de la Comtesse, le curé d'Ambricourt s'écrie : « *O doux miracle de nos mains vides ! L'espérance qui se mourait dans mon cœur a fleuri dans le sien ; l'esprit de prière que j'avais cru perdu sans retour, Dieu le lui a rendu, et qui sait ? en mon nom peut-être (...). Me voilà dépouillé, Seigneur, comme vous seul savez dépouiller, car rien n'échappe à votre sollicitude effrayante, à votre effrayant amour* »¹.

B – L'UNIVERS DE SATAN

Existe-t-il un univers de Satan dans lequel les adolescents de Bernanos qui ont choisi le mal, se trouveraient pris ?

Si nous nous référons à la phrase que nous citions à l'instant, il n'est pas permis de croire, puisque rien n'échappe à la sollicitude de Dieu, que les êtres puissent ainsi, de leur vivant, se soustraire à son amour.

Il existe une solitude, rançon du péché et du désespoir. Mais « *l'enfer n'est pas de ce monde* »².

Philippe, le neveu de Ganse, explique à Olivier comment l'idée du suicide a soudain pris corps en lui : « *c'était comme la certitude d'être déjà mort, le sentiment d'une solitude, d'une solitude si parfaite que vivre – vous comprenez : voir, entendre, respirer, vivre enfin – m'a paru brusquement une anomalie intolérable* »³. Ainsi la solitude de désespéré est-elle liée à l'idée du néant tant il est fondamentalement dans notre nature de dépendre les uns des autres.

Germaine appelant Satan, « *d'un appel qui était comme un don d'elle-même* »⁴, reçoit son salaire. Quel est-il ? Bernanos le dit très précisément : « *Si loin qu'il pousse la ressemblance de Dieu, aucune joie ne saurait procéder de lui, mais bien supérieure aux voluptés qui n'émeuvent que les entrailles, son chef d'œuvre est une paix muette, glacée, comparable à la délectation du néant* »⁵

¹ Ibid. p. 1170

² Ibid. p. 1156

³ Un Mauvais Rêve p. 953

⁴ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 212

⁵ Ibid. p. 213

Deux idées essentielles caractérisent, dans l'esprit de Bernanos, la notion d'univers satanique : l'imitation trompeuse de l'ordre divin et la solitude des damnés. Le monde du Mal est et ne sera toujours qu'une ébauche : « *l'ébauche d'une création hideuse, avortée, à l'extrême limite de l'être* »¹. En même temps, parce qu'il est refus de l'amour, le mal a pour lot une totale solitude : « *Ah ! que nous sommes seuls dans le mal, mes frères ! Les pauvres hommes, de siècle en siècle, rêvent de rompre cette solitude-là – peine perdue ! Le diable, qui peut tant de choses, n'arrivera pas à fonder son Église, une Église qui mette en commun les mérites de l'enfer, qui mette en commun le péché. D'ici la fin du monde, il faudra que le pêcheur pêche seul, toujours seul – nous pêcherons seuls, comme on meurt. Le diable, voyez-vous, c'est l'ami qui ne reste jamais jusqu'au bout* »².

Cependant, l'enfer n'est pas de ce monde. Le petit Curé d'Ambricourt le dit à la Comtesse : « *On juge l'enfer d'après les maximes de ce monde et l'enfer n'est pas de ce monde. Il n'est pas de ce monde, et moins encore du monde chrétien. Un châtiment éternel, une éternelle expiation – le miracle est que nous puissions en avoir l'idée ici-bas alors que la faute à peine sortie de nous, il suffit d'un regard, d'un signe, d'un muet appel pour que le pardon fonce dessus, du haut des cieux, comme un aigle* »³.

La différence essentielle entre la solitude du damné et la solitude du possédé, c'est que ce dernier garde encore « *la puissance d'aimer* ». Au contraire, les créatures damnées n'ont plus rien de commun avec les hommes : « *elles sont hors du temps, hors du mouvement, fixées pour toujours* »⁴.

Aussi tout peut-il devenir l'instrument de la grâce, tant que notre vie n'est pas achevée, pour nous faire retrouver l'amour. L'excès de la révolte conduira sans doute Chantal à l'espérance. La honte même, qui s'apparente de si près à la haine de soi, n'a pas un caractère totalement définitif : « *lourd sommeil* », « *ivresse sans rêves* », il suffit d'un « *dernier reste d'orgueil* »⁵, pour en relever le malheureux. On est tenté de penser à la maxime de Saint Augustin : « *Omnia cooperantur in bonum, etiam peccata* », que Claudel traduisait : « *Même le péché, le péché aussi sert* »⁶

¹ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléïade p. 1143

² Monsieur Ouine - NRF Pléïade p. 1490

³ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléïade p. 1490

⁴ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléïade p.1490

⁵ Ibid. p. 1203

⁶ Le soulier de satin

M. Carlo Bo écrivait dans ce sens, à propos de Mouchette : « *C'est quelqu'un qui vit en dehors des plans et des règles, en un certain sens elle s'est déjà sauvée, elle est allée au-delà du mélange de chair et de sang dans lequel nous préférons rester prisonniers et vaincus* »¹.

II – SOLITUDE ET SAINTETÉ

« *Nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu parce que nous sommes capables d'aimer* », déclarait Bernanos au cours d'une conférence. Et nous venons de voir en effet, que si l'enfer est de ne plus aimer, le plus misérable des hommes est loin d'atteindre à la solitude du damné car la vie dont il est animé jusqu'à sa mort a pour principe même l'amour.

À côté des adolescents qui se sont donnés à Satan, existent les jeunes saints dont nous nous sommes demandés en commençant cet essai, s'il était légitime ou non de les considérer comme des adolescents puisqu'ils semblent avoir échappé aux ténèbres et à la confusion de l'âge. Toutefois, si Chantal de Clergerie et Constance de Saint-Denis correspondent mal à l'idée que l'on peut avoir de l'adolescence, le combat que Blanche de la Force livre contre son angoisse et sa peur rappelle les luttes du jeune Bernanos aux prises avec son horreur de la mort et les pièges de l'orgueil.

A – « Le génie de l'amour »²

Dans la conférence de 1947 à laquelle nous nous référerions un peu plus haut, Bernanos disait : « *les saints ont le génie de l'amour* ».

À quoi tient-il ? Qu'est-ce que l'amour des saints que les sublimes créatures de Bernanos ont choisi de préférer ?

¹ Etudes Bernanosiennes 3/4/ Minard 1963 p. 20

² La liberté pour quoi faire ? – Gallimard p. 287

Rien n'est plus éloigné du « *romantisme d'évasion* »¹ dont les adolescents sont tentés, que l'amour dont les saints ont le génie. La sentimentalité dans laquelle le jeune Bernanos avait redouté de voir sombrer son idéal est d'essence égocentrique. L'adolescent dont la vie s'éveille, cherche d'abord d'instinct, à en jouir, ce qui est proprement l'inverse de l'amour véritable. On ne cherche pas à posséder Dieu. Ce serait absurde. Le Saint est au contraire celui qui découvre que Dieu l'aime et qui, loin de s'en scandaliser, consent « *ce désir pensif, sévère, cette âpreté, cette avidité de la créature* »² que Dieu témoigne à chacun de nous.

Rien n'est plus éloigné du tumulte des sens et du cœur adolescents que ce point de l'âme « *où se consomme, à l'insu de tous, dans un silence plus pur que l'immense silence stellaire, l'union divine, l'incomparable acceptation* »³.

Alors que le premier mouvement d'une jeune créature qui découvre la supercherie sinistre du monde, est de se cabrer ou de fuir, le saint accepte, se prépare longuement à toutes les formes d'acceptation. Tel était le précepte que l'Abbé Chevance avait donné à Chantal de Clergerie : « *Exercez-vous à être si docile et si souple entre les mains divines que nul ne s'en doute. Car c'est la marque d'un grand amour d'être tenu longtemps secret* »⁴.

Le saint abdique toute ambition, tout orgueil, tout dépit entre les mains de Dieu. Ainsi Bernanos écrit-il de Chantal : « *Si loin qu'elle remontât vers le passé, un sens exquis de sa propre faiblesse l'avait merveilleusement réconfortée et consolée, car il semblait qu'il fût en elle comme le signe ineffable de la présence de Dieu, Dieu lui-même qui resplendissait dans son cœur* »⁵. Et c'est le propre d'un abandon total à Dieu que de pouvoir dire, comme elle : « *Il est bon d'être faible entre ses mains ... Il est meilleur d'être faible* »⁶.

Et paradoxalement, c'est dans cette dépendance étroite à l'égard de Dieu, que le saint trouve une liberté totale. Tandis que le péché asservit l'amour libère, puisque le principe de notre liberté intérieure, c'est précisément Dieu.

¹ G. Gaucher op. cit. p. 38

² La Joie - NRF Pléiade p. 558

³ Ibid. p. 554

⁴ Ibid. p. 556

⁵ La joie - NRF Pléiade p. 553

⁶ Ibid. p. 572

La disponibilité totale du cœur et de toutes les forces de l'être envers Dieu est la condition d'un amour profond d'autrui. Plus l'homme s'élève dans la sainteté, plus il devient perméable à l'amour, plus il est apte à témoigner aux autres une charité profonde. À mesure que les liens qui l'unissent à Dieu se resserrent, il participe plus étroitement à la communion des saints.

B – ANGOISSE, SOLITUDE ET ESPÉRANCE

Comme les êtres qui, au moment de sortir de l'adolescence, se sont abandonnés au mal et au désespoir, les saints de Bernanos éprouvent le sentiment d'une solitude et d'une angoisse extrêmes.

Dieu n'appelle pas les saints à la joie, mais à la souffrance. C'est sur eux qu'il compte pour sauver le monde. Bernanos l'écrivait dans Les Grands Cimetières sous la Lune : « *ma certitude profonde est que la part du monde encore susceptible de rachat n'appartient qu'aux enfants, aux héros et aux martyrs* »¹, et dans Les Enfants Humiliés, on peut lire : « *les saints aiment et expient pour nous* »².

Aussi, le Saint, qui ne fait pas l'expérience directe du péché, en ressent-il la blessure plus profondément que le pêcheur lui-même ; il la ressent à la manière de Dieu. C'est l'idée contenue dans cet aveu du Curé d'Ambricourt : « *Moi aussi, j'ai connu jadis ce recul épouvanté devant le malheur et la honte du monde* »³.

L'angoisse « *plénrière et permanente* » qui est la sienne, est celle-là même du Christ au Jardin des Oliviers. Rappelons à ce propos les paroles de Sœur Marthe : « *Au Jardin des Oliviers, le Christ n'était plus maître de rien. L'angoisse humaine n'était jamais montée plus haut, elle n'atteindra plus jamais ce niveau. Elle avait tout recouvert en lui, sauf cette extrême pointe de l'âme où s'est consommée la divine acceptation* »⁴.

C'est donc à l'Agonie même du Christ que sont associés les saints. Nous en reparlerons tout à l'heure.

¹ Préface – Plon 1938 p. 13

² Livre de Poche p. 176

³ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1141

⁴ Dialogues des Carmélites - NRF Pléiade p. 1668

Le sentiment de la solitude chez Chantal de Clergerie est lié à la mort mystérieuse de l'abbé Chevance : « *Une part précieuse d'elle-même s'était comme abîmée dans la silencieuse et solennelle agonie, pour elle incompréhensible* »¹, nous dit Bernanos. « *Sa nouvelle solitude* »² se nourrit ensuite de la révélation qui lui est faite de « *la férocité du mal* »³. L'angoisse découlant de cette sensation d'isolement constitue une tentation analogue à celle qu'éprouve le Curé d'Ambricourt de désespérer.

Les saints de Bernanos connaissent la « *solitude effrayante, fondamentale, la solitude des enfants de Dieu* ». Il ne s'agit pas de cette forme monstrueuse du désespoir qui découle de l'adhésion au mal. Au contraire, c'est pour le combattre que les saints de Bernanos acceptent ce « *délaissement sacré, seuil et porche de toute sainteté* »⁴.

La devise du Carmel, selon la Prieure, est « *chacun pour Dieu* »⁵. « *Vous ne savez rien de la solitude où une véritable religieuse est exposée à vivre et à mourir* »⁶ dit-elle à Blanche.

C – L'INVINCIBLE ESPÉRANCE

Ce qui caractérise surtout les saints de Bernanos, c'est cet esprit de jeunesse ou d'enfance, conquis ou préservé, par-delà les ténèbres de l'adolescence, auquel est liée une espérance qui ne saurait faillir.

Alors que l'adolescent convoite ou ambitionne (souvenons-nous de la phrase qu'écrit Bernanos pour exprimer la déception de Mouchette : « *Mlle Malorthy se débattait vainement contre son ambition déçue* »⁸), le saint espère, ne veut qu'espérer.

Chantal de Clergerie a le sentiment qu'elle a subi, quand son confesseur est mort, si différemment de ce qu'elle croyait, une perte irréparable. Mais elle n'a pas perdu « *la divine espérance qui était la source de sa vie* »⁹.

¹ La Joie - NRF Pléiade p. 554

² Ibid. p. 558

³ Ibid. p. 604

⁴ Ibid. p. 605

⁵ NRF Pléiade p. 1584

⁶ NRF Pléiade p. 1584

⁷ Nous empruntons ce sous-titre à M. Guy Gaucher

⁸ Sous le Soleil de Satan NRF Pléiade p. 94

⁹ La Joie - NRF Pléiade p. 554

Blanche de la Force offre peut-être le plus bel exemple d'espérance humaine. La peur dont elle n'arrive pas à se défaire, si honteuse aux yeux des gens de sa race, ne l'amène ni à la révolte ni au désespoir. Au moment d'annoncer à son père son désir d'entrer en religion, elle lui déclare : « *Oh ! mon père, mon père ! Si je n'espérais pas que le ciel a quelque dessein sur moi, je mourrais ici de honte à vos pieds* »¹.

À la Mère Prieure qui met Blanche en garde en lui disant : « *De grandes épreuves vous attendent, ma fille ...* »², cette dernière répond : « *Qu'importe, si Dieu me donne la force* »³. Parole d'espérance, de confiance volontairement aveugle dans le verset de Saint-Paul : « *Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces* ».

On pourrait se demander, lorsque Blanche déclare : « *C'est vrais que je n'espère plus surmonter ma nature. Non ... je ne l'espère plus ...* »⁴, s'il s'agit réellement d'un désespoir. Il convient de ne pas s'y méprendre. Blanche est en train de renoncer, non à son espérance, mais à ses ambitions de courage. Elle se laisse dépouiller par Dieu. En réalité, elle s'appauvrit davantage encore au point qu'aucun orgueil ne fait plus obstacle à l'œuvre de la Grâce en elle. Elle ne se méprise pas. Au contraire, elle se réconcilie avec elle-même et avec sa peur, confiante en la volonté divine : elle l'exprime à Mme Lidoine, la nouvelle Prieure, en ces termes : « *Oh ! ma Mère, partout ailleurs, je trainerai mon opprobre ainsi qu'un forçat son boulet. Cette maison est le seul lieu du monde où je puisse espérer l'offrir à Sa Majesté, comme un infirme ses plaies honteuses. Car enfin, ma Mère, Dieu m'a peut-être voulue lâche, comme il en a voulu d'autres bonnes ou stupides ...* »⁵.

En prononçant le vœu du martyr, Blanche ne cherche pas à défier Dieu ; elle ne s'estime pas non plus meilleure qu'elle n'est. Elle fait acte d'espérance. Son espérance est peut-être la plus profonde car elle est la plus douloureuse. Rappelons à ce propos la phrase de Bernanos :

¹ Dialogues des Carmélites - NRF Pléiade p. 1579

² Ibid. p. 1584-1585

³ Ibid. p. 1584-1585

⁴ Ibid. p. 1658

⁵ Ibid. p. 1658

« L'espérance est un acte héroïque et désintéressé de l'âme dont les lâches ou les imbéciles ne sont nullement capables. C'est l'illusion qui leur tient lieu d'espérance »¹.

On lit aussi dans La liberté pour quoi faire ? : *« L'espérance est une vertu héroïque. On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prenaient faussement pour de l'espérance »².*

Et il ajoute un peu plus loin : *« L'espérance est un risque à courir. C'est même le risque des risques. L'espérance n'est pas une complaisance envers soi-même. Elle est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un homme puisse remporter sur son âme »³.*

On songe tout naturellement aux vers de Péguy : *« La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance. La foi ça ne m'étonne pas (...). La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas »⁴.*

III – LES DESTINÉES INCERTAINES

En marge des adolescents que Bernanos nous fait suivre jusque dans leur mort, il y a ceux dont nous perdons la trace à la fin du roman, sans savoir quel sera le dénouement de leurs luttes.

Alors que, parvenus au terme du Soleil de Satan, nous sommes renseignés sur la façon dont s'est achevée la destinée de Mouchette, nous quittons Olivier Mainville, avant la deuxième partie d'Un Mauvais Rêve, sans plus jamais le rencontrer.

Or, s'il est naturel qu'un romancier ne traite pas toutes ses créatures sur un pied d'égalité, et maintienne telle ou telle dans l'ombre pour concentrer davantage de lumière sur un visage qu'il juge plus intéressant, Bernanos, curieusement, nous laisse dans une apparente incertitude à l'égard d'adolescents jouant un rôle capital dans les romans où ils les fait vivre.

¹ Le Chemin de la Croix des Âmes p. 494

² Ibid. p. 132

³ P. 132

⁴ Le proche du mystère de la deuxième vertu - Gallimard

Que Séraphita Dumouchel, cette seconde Germaine Malorthy, échappe à nos regards sans que nous sachions si elle résistera à l'emprise satanique, n'est pas essentiel dans l'optique globale du Journal d'un Curé de Campagne. De même nous n'avons nul besoin d'apprendre que Monsieur Olivier est mort en service commandé, pour être fixés sur son destin surnaturel : il est de ceux qui, ayant choisi une fois pour toutes, s'engagent jusqu'au bout sans marchander, font face hardiment, ayant appris de la vie elle-même que « *c'est l'honneur qui nous fait libres* »¹.

Mais Bernanos laisse son lecteur dans le vague en ce qui concerne Chantal d'Ambricourt, Olivier Mainville et Steeny, personnages de premier plan dans les œuvres où ils apparaissent. Est-il possible, bien qu'ils soient hors de notre portée avant que nous ayons pu connaître l'issue de leur crise, d'en deviner l'orientation ? Bernanos cherche-t-il à les auréoler de mystère ou pense-t-il nous avoir suffisamment montré qui ils sont ?

Nous avons dit que la dernière image sur laquelle Olivier Mainville se dérobe à notre vue est celle d'un fugitif que semble ne porter aucune espérance et qui tente de se dissoudre dans sa fuite nocturne comme dans le néant.

Cette fuite interminable symbolise son impossibilité même à sortir de l'adolescence. Si « *le souvenir de récits lus jadis, de voyageurs égarés qui tournent en rond, réveille sa méfiance* »², c'est qu'il redoute d'être prisonnier, alors qu'il l'est déjà totalement de lui-même. Olivier incarne le jeune homme figé au stade de l'adolescence tel que Bernanos redoutait de l'être au temps où il résistait à ce qu'il y avait de féminin, de sentimental en lui, de confus et de trouble. Lui qui, dans une lettre à l'Abbé Lagrange, que nous avons citée, se demandait : « *Et si je n'avais point de cœur ? Y songez-vous !* »³, a fait d'Olivier un être captif de son chaos intérieur au point qu'il a, sans rien tenter, laissé se suicider sous ses propres yeux son camarade Philippe.

¹ Le Chemin de la Croix des Âmes – Gallimard 1948 p. 141

² Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 976

³ 10 décem. 1905

Notre analyse pêcherait par abus d'interprétation, si elle prétendait reconstruire à partir des éléments que nous possédons, l'avenir d'Olivier Mainville. Car le dessein de Bernanos, encore une fois, a été de montrer, à travers Un Mauvais Rêve, « *des êtres qui ont perdu leurs raisons de vivre, et qui s'agitent désespérément dans le vide de leurs pauvres âmes avant de crever* »¹. Notre imagination ne saurait valablement vouloir suppléer à la sienne !

En revanche, lorsque Chantal d'Ambricourt sort du champ de notre attention, dans le Journal d'un Curé de Campagne, le petit prêtre lui a prédit, car il s'agit réellement d'une prédiction, ce que sera son aventure terrestre. Parce qu'il est animé d'une charité assez intense pour avoir la connaissance intuitive des âmes, le Curé d'Ambricourt émet une véritable prophétie qui nous renseigne suffisamment sur ce qui attend Chantal. Il lui déclare : « *Il est vrai que les doux posséderont la terre. Et ceux qui vous ressemblent ne la leur disputeront pas, parce qu'ils ne sauraient qu'en faire. Les ravisseurs ne ravissent que le royaume des cieux* »². Nous savons ainsi que Chantal sort de l'adolescence pour se joindre à la troupe des hors-la-loi dont son cousin fait partie. Et tandis qu'elle menace d'user de sa liberté pour faire le mal, en décrétant : « *Je me damnerai très bien, si je veux* », - le petit curé lui rétorque, sans même réfléchir : « *Je réponds de vous (...) âme pour âme* »³.

Ainsi quand bien même sa révolte déboucherait-elle sur le désespoir et le mal, Chantal est prise comme malgré elle, dans le jeu de la solidarité et déjà elle est rachetée : le saint aime et expie désormais à sa place, pour reprendre l'expression même de Bernanos.

L'avenir de Steeny est beaucoup moins facile à discerner. En parlant des tentations entre lesquelles il se trouve pris, nous avons dit qu'il court le risque de se vider de sa substance, comme Monsieur Ouine son maître. De toute façon, il a définitivement rompu avec l'enfance : « *Je ne fais pas plus de cas d'un enfant que d'un cochon de lait* »⁴, dit-il à Ouine moribond qui convoite, pour lui-même, une nouvelle enfance.

¹ A Maurice Bourdel In NRF Pléïade p. 976

² Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléïade p. 1226

³ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléïade p. 1226

⁴ Monsieur Ouine - NRF Pléïade p. 1554

On est tenté, comme en ce qui concerne le destin de Chantal, de se référer, pour avoir une idée de l'avenir qui attend Steeny, à l'intuition de Guillaume dont la charité se trouve élevée au rang d'un véritable moyen de connaissance. Mis à part ce rêve où il l'a vu, « *cloué par le milieu de la poitrine sur un rocher aride* »¹, comme s'il était déjà damné, il donne à Steeny une espèce de définition de lui-même : « *vous avidité, votre dureté, votre passion de revanche – cette rage à vous contredire, à vous renier, comme si vous aviez fait déjà de grandes choses, des choses mémorables et qu'elles vous eussent déçu ... Tenez, votre admiration pour M. Ouine, votre idée d'un héroïsme à rebours ... Hélas ! Philippe, lorsque vous serez las des luttes contre vous-même, il sera trop tard, je serai mort* »².

Il y a là comme une préfiguration de ce péché de connaissance que Steeny s'apprête à commettre à l'exemple de Monsieur Ouine. En même temps, « *l'héroïsme à rebours* » et la rage à se renier sont le signe d'une inversion de l'ordre naturel des choses, son hideux reflet dans le mal.

Nous pouvons souscrire à l'assertion de M. Bush qui écrit : « *Le jeune disciple a bien compris les leçons du maître et il va sans doute continuer dans la voie tracée par son professeur. Il devient ainsi l'image séculaire de l'homme qui tente de pénétrer les secrets de l'existence* »³.

¹ Ibid. p. 1380

² Ibid. p. 1389

³ William Bush – L'Angoisse du Mystère p. 210

CHAPITRE II

=====

La mort

À l'exception des trois adolescents dont le destin ne semble pas définitivement fixé à la fin des romans dans lesquels l'auteur les fait vivre, tous les jeunes gens de Bernanos meurent. Germaine Malorthy, Philippe d'Un Mauvais Rêve et Mouchette se suicident. Chantal de Clergerie, Constance de Saint-Denis et Blanche de la Force sont tuées et subissent la mort des martyrs.

Tout se passe donc comme si la jeune créature qui vient de quitter l'adolescence ne pouvait pas lui survivre.

On peut d'ailleurs se demander si la nostalgie de l'enfance ne contribue pas à cette accélération de l'existence, au point que l'âge mûr paraît être l'apanage des gens résolus à voir mort l'enfant qu'ils furent.

Ayant d'abord essayé de dégager le lien qui unit, dans l'esprit de Bernanos, l'idée de jeunesse ou d'adolescence à l'idée de la mort, nous analyserons les différentes formes de suicides puis les agonies rédemptrices.

I – LA JEUNESSE ET LA MORT

Un peu avant de mourir, le Curé d'Ambricourt médite sur sa vie et note par écrit les réflexions suivantes : « *M. le Doyen de Blangermont n'avait pas tort de douter de mes moyens, de mon avenir. Seulement, je n'avais pas d'avenir et nous ne le savions ni l'un ni l'autre. Je me dis aussi que la jeunesse est un don de Dieu, et comme tous les dons de Dieu, il est sans repentance. Ne sont jeunes, vraiment jeunes, que ceux qu'Il a désignés pour ne pas survivre, à leur jeunesse. J'appartiens à cette race d'hommes. Je me demandais : « Que ferai-je à cinquante, à soixante ans ? ». Et, naturellement, je ne trouvais pas de réponse. Je ne pouvais pas même en imaginer une. Il n'y avait pas de vieillard en moi »¹.*

¹ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1254

Nous n'ignorons plus, à ce point de notre étude, ce que présente le vieillard, aux yeux de Bernanos. Situés aux antipodes du « *patriarche rustique (...) qui entouré de ses petits-enfants s'apprête à rejoindre les pieux* »¹, les vieillards modernes « *bonshommes cyniques, généralement célibataires* »², sont le type même des créatures damnées. Bernanos écrit à leur sujet : « *Nous verrons de quoi est capable l'esprit de vieillesse quand l'anime, non pas seulement l'indifférence, mais la haine de l'avenir dont toute espérance surnaturelle est désormais pour lui bannie, et qui va dévorer ses os !* »³.

Non seulement le vieillard n'espère pas, mais il ne veut pas espérer. Il se cramponne à la terre et aux jouissances sordides que son impuissance peut encore y trouver tandis que l'« *enrage un peu plus chaque jour la perspective d'une prochaine plongée dans le Néant* »⁴.

Ainsi Bernanos âgé seulement de quarante-cinq ans écrit-il à Vallery-Radot : « *Plus rien de commun, divorce éternel avec l'horrible vieux monsieur au visage bouilli par les ans, que je rencontre parfois dans la glace ; plus rien de commun, divorce éternel ! Je suis ce que votre amitié à tous veut que je sois* »⁵. Et lorsqu'il écrit les Dialogues des Carmélites, il donne à la Prieure agonisante l'âge qui est le sien, mettant sur les lèvres de Sœur Constance ces paroles révélatrices : « *Mais quoi, à cinquante-neuf ans n'est-il pas grand temps de mourir ?* »⁶.

Il n'y a pourtant rien d'équivoque dans cette attitude de Bernanos face à la vieillesse et à la mort. On sait quelles angoisses il a éprouvées en méditant sa mort, mais quel qu'ait été son amour pour le « *doux royaume de la terre* »⁷, il redoutait, infiniment plus que son agonie, un « *encrassement* » de son cœur et de son âme.

¹ Le Crépuscule des Vieux – Gallimard p. 1956 – p. 295

² Le Crépuscule des Vieux – Gallimard p. 1956 – p. 295

³ Ibid. p. 296

⁴ Ibid. p. 295-296

⁵ Cit. in Bernanos par lui-même – Seuil p. 117

⁶ Dialogues des Carmélites - NRF Pléiade p. 1592

⁷ Cit. in Bernanos par lui-même p. 53

La jeunesse qu'il n'a cessé d'exalter pendant sa vie est celle-là même qu'a conscience de posséder, au moment de sa mort, le petit Curé d'Ambricourt. Ce merveilleux « don de Dieu » n'appartient en plénitude qu'à ceux qui ne lui survivront pas. Pourquoi ? L'esprit de jeunesse en est l'apanage, et il constate également qu'on ne rencontre jamais l'esprit de jeunesse sans l'esprit de charité ! Il y a donc, dans la jeunesse elle-même, le principe d'une sainteté à laquelle ne sauraient accéder les vieillards mais que les adolescents sont appelés à conquérir. L'être pleinement jeune, aussi bien dans sa chair que dans son âme, a atteint le point d'une si parfaite adhésion de lui-même à la volonté de Dieu sur lui, qu'il ne peut survivre à sa jeunesse. Car il a déjà réalisé, humainement, une espèce de perfection qui ne peut pas être surpassée. En réalité, cet être jeune n'a jamais cessé d'être un enfant.

Au contraire, les adolescents qui ont été plongés au sein du péché, de la révolte et du désespoir ont quitté l'enfance. Or « *une fois sorti de l'enfance, il faut très longtemps souffrir pour y rentrer, comme tout au bout de la nuit on rencontre une autre aurore* »¹.

Si l'on considère que Chantal et Constance ont été désignées par Dieu – comme le Curé d'Ambricourt – pour ne pas survivre à leur jeunesse, parce qu'elles ne sont jamais sorties de l'enfance, au contraire les destins d'Olivier Mainville, Chantal d'Ambricourt et Steeny apparaissent, dans cette perspective, au même titre que ceux de la plupart des hommes, voués à une longue et douloureuse reconquête de la pureté perdue.

Mais les êtres auxquels « *le geste suicidaire* » s'impose brutalement, constituent une sorte de race à part qui va retenir à présent notre attention.

II – LES SUICIDES ET LA GRÂCE

Germaine Malorthy, Philippe et Mouchette, voilà les trois jeunes créatures de Bernanos pour qui la crise de l'adolescence aboutit au funèbre dénouement du suicide. Nous les examinerons séparément.

¹ Nouvelle Histoire de Mouchette - NRF Pléiade p. 1339

À l'occasion du suicide de la seconde Mouchette, Bernanos expose quelques-unes de ses idées essentielles à ce sujet :

« On croit généralement que l'acte du suicide est un acte semblable aux autres, c'est-à-dire le dernier maillon d'une longue chaîne de réflexions ou du moins d'images, la conclusion d'un débat suprême entre l'instinct vital et un autre instinct, plus mystérieux, de renoncement, de refus. Il n'en est pas ainsi, cependant. Si l'on excepte certaines formes d'obsessions qui ne relèvent que de l'aliéniste, le geste suicidaire reste un phénomène inexplicable, d'une soudaineté effrayante, qui fait penser à ces décompositions chimiques sur lesquelles la science à la mode, encore balbutiante, ne fournit que des hypothèses absurdes ou contradictoires »¹.

Un peu plus loin, dans le même roman, il écrit encore :

« Le geste du suicide n'épouvante réellement que ceux qui ne sont point tentés de l'accomplir, ne le seront sans doute jamais car le noir abîme n'accueille que les prédestinés. Celui qui déjà dispose de la volonté meurtrière l'ignore encore, ne s'en avisera qu'au dernier moment. La dernière lueur de conscience du suicidé, s'il n'est pas un dément, doit être celle de la stupeur, d'un étonnement désespéré. À l'exception des fous justiciables d'une autre loi plus obscure, personne ne tente deux fois de se tuer »².

Dans notre chapitre sur la liberté, nous avons dit en quel sens doit s'entendre, employé par Bernanos, le terme de prédestiné.

À cette notion s'ajoutent les deux idées maîtresses de Bernanos sur cette question : le suicide n'est pas l'aboutissement d'un enchaînement d'images ou de réflexions. Cela ne signifie pas qu'il se présente de façon impromptue et comme sans motif. Du moins, la logique à laquelle il obéit ne parvient elle pas au niveau de la conscience de celui qui se tue. Tout se passe en lui à son insu, pourrait-on dire.

¹ Ibid. p. 1339

² Ibid. p. 1344-1345

Aussi est-ce dans la stupeur – et c'est la deuxième caractéristique du suicide selon Bernanos – que le désespéré se perçoit lui-même, si tant est qu'il en ait la faculté, à l'instant de sa mort.

Mais en dépit de ces points communs, il est impossible d'étudier ensemble trois suicides aussi différents que le sont celui de Philippe, celui de Germaine et celui de Mouchette.

A - PHILIPPE

Il y a deux moments dans le suicide de Philippe : sa première tentative d'une part, et le véritable suicide d'autre part. Le caractère de soudaineté de son geste est souligné par le jeune garçon lui-même ; il dit à Olivier : « *Je savais que le pistolet de l'Espagnol était dans la table de nuit. J'ai sauté dessus littéralement. J'avais un œil au bout de chaque doigt* »¹. En réalité, on peut se demander si l'idée de la mort s'était suffisamment formée en lui, puisqu'il a eu la possibilité au dernier moment de se laisser une chance en ne tirant pas là où il aurait fallu. Il est fort possible que Philippe, à force de feindre, et de jouer « *la comédie du cynisme* »², ait fini par ne plus pouvoir être véritablement lui-même. À partir de ce mensonge qu'est le cynisme, il s'est dédoublé comme Monsieur Ouine.

Philippe reprenant connaissance après cette première tentative, accède à une sincérité poignante : il avoue être un sentimental ; il déclare à Olivier : « *Ce doit être joliment bien d'aimer et d'admirer* »³. Il confesse la duplicité qui a été la sienne en essayant de se tuer sans le vouloir vraiment. Revenant à la vie, après avoir « *mis le nez à la fenêtre* », il aspire à être. Le contact de la mort, qu'il n'a frôlée que par jeu, est la source d'une volonté nouvelle de vivre. À ce faux suicide correspond bel et bien une grâce de résurrection.

Il eût fallu que Philippe ait aussitôt en face de lui un être prêt à aimer comme lui-même en ressent alors la force. Mais nous savons à quel point Olivier Mainville est centré sur lui malgré son « *besoin inavoué d'amitié masculine qui le hante depuis tant d'années* ». Son égoïsme est indirectement responsable du désespoir absolu de Philippe.

¹ Un Mauvais Rêve - NRF Pléiade p. 954

² Ibid. p. 956

³ Ibid. p. 952

B – GERMAINE MALORTHY

Le suicide de Germaine présente cette différence avec celui de Philippe et de la seconde Mouchette qu'il est l'œuvre de Satan, conçu comme présence vivante et active au cœur de la jeune possédée. Depuis le jour où chez Gallet elle avait déclaré : « *Un autre se plaît et s'admire en moi* »¹, jusqu'à l'effrayant dialogue avec l'abbé Donissan, Germaine semble être le jouet d'une illusion. À partir de l'instant où le don qu'elle fait d'elle-même au « dupeur » est accompli, l'idée de suicide l'envahit : « *Elle comprit que, l'heure était venue de se tuer, sans aucun délai surtout ! à l'instant même* »².

L'acte du suicide lui-même est conscient volontaire. Bernanos insiste tellement sur ce point, au moment où Germaine tient sa gorge « tendue, offerte ... » : « *Quelle que fût son envie elle n'y jeta pas la lame, elle l'y appliqua férocement, consciemment et l'entendit grincer dans sa chair. Son dernier souvenir fut le jet de sang tiède sur sa main et jusqu'au pli de son bras* »³.

Une chance de rédemption reste à Germaine, alors qu'il est difficile de dire si Philippe est ou non sauvé. Le sacrifice de l'Abbé Donissan lui obtient, par le jeu de la communion des saints, de mourir réconciliée avec Dieu.

C - MOUCHETTE

Le suicide de Mouchette n'a de sens que si on le relie à ce qui précède dans le temps, le moment même de sa mort.

Mouchette quittant la maison paternelle, entre dans le village et commence dès lors un véritable calvaire. Nous nous référons à ce sujet à l'excellente analyse de M. E. Beaumont, paru dans les cahiers d'Études Bernanosiennes de 1963.

¹ Sous le Soleil de Satan - NRF Pléiade p. 98

² Ibid. p. 213-214

³ Ibid. p. 214

Mouchette ne connaît que Dieu. Pourtant, elle manifeste une telle capacité d'amour qu'elle ne peut pas être considérée comme séparée de Lui. Au contraire, dans ce village où « *elle est seule, vraiment seule (...) contre tous* »¹, elle est, selon l'expression de M. Beaumont, « *le bouc émissaire* »². Et il ajoute : « *Dans le village où Dieu est oublié, la voie douloureuse qui mène à l'étang est le seul calvaire qui puisse exister* ».

Essayons d'en retracer brièvement les « stations ».

La vieille Derain et une cliente attirent Mouchette à l'intérieur de l'épicerie. Leur générosité est intéressée, car la mort de sa mère confère pour une journée à Mouchette une certaine importance. En échange de croissants rassis, « *rare friandise* » pour elle, mais misérable aumône de la part de l'épicière, on attend de Mouchette qu'elle parle. En réalité, les regards posés sur elle lui arrachent son secret. Elle subit une nouvelle humiliation.

Le « calvaire » passe ensuite par la place de l'Église. Mais le silence anormal qui y règne, plus pesant encore que d'habitude, lui est un « *présage sinistre* »³.

Une terrible épreuve l'attend : le garde Mathieu n'est pas mort. Son rêve de la nuit passée subit la dernière atteinte, la plus violente : ce secret, la seule chose qu'elle partageât encore avec quelqu'un, n'existe pas.

Une nouvelle violence morale lui est imposée : un dialogue s'est engagé à son sujet entre le garde et sa femme, à seule fin de connaître ce qu'elle a fait avec Arsène : Mouchette ne songe qu'à fuir et se défend par une bravade qui fait un « *grand choc dans sa poitrine* »⁴.

Son calvaire passe à nouveau par le village, village d'imposteurs, « *paroisse morte* » puisque « *les gens se préparent* », mais « *personne ne va plus à la grand-messe* »⁵.

¹ Nouvelle Histoire de Mouchette - NRF Pléiade p. 1317

² Etudes Bernanosiennes 3/4 1963 p. 95

³ Nouvelle Histoire de Mouchette - NRF Pléiade p. 1321

⁴ *Ibid.* p. 1326

⁵ *Ibid.* p. 1326-1327

La dernière station, la plus étrange, est celle de la maison Dardelle. La veilleuse des morts, dans cette paroisse morte, correspond exactement à Monsieur Ouine. Alors que ce dernier disait à Steeny, en lui parlant de la mort : « *Je vous apprendrai à l'aimer* »¹, la vieille Philomène initie Mouchette à ce qu'est la mort. Elle est aussi vide de contenu métaphysique dans son esprit que dans celui de M. Ouine.

La ressemblance entre les deux personnages va plus loin encore : Monsieur Ouine est l'inspirateur du mal qui s'accomplit à Fenouille. Parallèlement, c'est la vieille Philomène qui est l'inspiratrice du suicide de Mouchette. Elle réussit à lui arracher son secret, c'est-à-dire à la déposséder sans la délivrer, au lieu que la confession tend à procurer une absolution et une paix totales. Or ce n'est pas la paix que Mouchette a reçu de la prêtresse de Satan mais le trouble : « *Il lui faut un effort immense pour seulement comprendre qu'elle doit à sa déception d'amour une sorte de promotion mystérieuse, qu'elle est entrée ainsi du coup dans le monde romanesque à peine entrevu au cours de quelques lectures ...* »².

En même temps, comme Satan invita Germaine à se tuer, Mouchette songe, pour la première fois, « *à sa propre mort, le cœur serré non par l'angoisse, mais par l'émoi d'une découverte prodigieuse, l'imminente révélation d'un secret, ce même secret que lui avait refusé l'amour* »³.

Le rôle diabolique de la veilleuse des morts est souligné par le don symbolique de la robe de mousseline portée autrefois par une jeune fille à qui elle avait littéralement volé la substance jusqu'à ce qu'elle en meurt, comme M. Ouine lui-même vécut toute sa vie en se rassasiant de la connaissance des âmes.

La robe elle-même est comme animée d'une vie propre, sorte de tunique de Nessus : « *Un des pans de l'étoffe légère usée par le temps reste pris sous la galoche de Mouchette et la brusque secousse la déchire de haut en bas. C'est que la trame en est devenue aussi fragile qu'une toile d'araignée. Un instant, la pauvre fille essaie de dégager ses mains, mais la mousseline soyeuse, presque impalpable, s'accroche à la robe grossière, achève de s'en aller par lambeaux* »⁴.

¹ Monsieur Ouine - NRF Pléïade p. 1365

² Nouvelle histoire de Mouchette p. 1338

³ Ibid. p. 1339

⁴ Ibid. p. 1342

Un peu plus loin, Bernanos fait ce rapprochement significatif :

« Un lambeau de mousseline pendait hors de la plate-forme dans l'air immobile.

Le regard de Mouchette ne quittait plus maintenant le minuscule étang solitaire »¹.

La dernière épreuve avant la mort réside en ce refus involontaire mais symbolique de toute compassion : le « *grotesque sauveur* »² auquel Mouchette aurait voulu recourir, s'éloigne de son pas pesant.

La voix qui fait entendre un murmure confus à l'oreille de la misérable enfant, ressemble à celle de la vieille Philomène, à celle d'Arsène et aussi à celle de Madame. Les êtres par lesquels elle vient de souffrir le plus sont précisément ceux qui, sans qu'elle le sache, portent la responsabilité de sa mort.

Mouchette, victime expiatoire, est une sainte qui ne connaît pas même le nom de Dieu.

III – LES AGONIES RÉDEMPTRICES

Selon le Curé d'Ambricourt « *il n'y a pas un royaume des vivants et un royaume des morts, il n'y a que le royaume de Dieu, vivants ou morts et nous sommes dedans* »³. À l'intérieur de cet univers, avons-nous dit, les êtres ne sont pas seuls. Bien au contraire. Les saints aiment et expient à la place des médiocres et obtiennent ainsi leur rachat.

Parmi les trois saintes de Bernanos que nous connaissons déjà, Chantal de Clergerie et Constance ont une agonie voisine ; mais Blanche de la Force diffère d'elles sur ce point.

¹ Ibid. p. 1343

² Ibid. p. 1344

³ Journal d'un Curé de Campagne - NRF Pléiade p. 1161

A – LA MORT OFFERTE

À la suite de l'Abbé Chevance, Chantal de Clergerie offre sa vie et sa mort pour le rachat de l'âme de Cénabre. Mais cet héroïsme sacré est payé d'une angoisse surhumaine.

Elle a d'abord le sentiment d'une solitude accrue : *« L'idée de cette solitude sans recours, éternelle, à peine eut-elle osé la concevoir, brisa d'un coup toute résistance, l'acheva »*¹.

Mais elle est toute entière acceptation :

*« Oui, elle recevrait la mort de cette main qui ne peut plus se refermer sur rien, tenue ouverte par les clous, à jamais. Ainsi qu'un enfant répète sans les comprendre, avec une docilité sacrée, les mots qu'il reçoit un par un, des lèvres maternelles, elle avancerait pas à pas parmi les ténèbres d'une Agonie dont le seuil n'a encore été franchi par aucun ange ; elle recueillerait chaque miette, à tâtons, de ce pain terrible ... Et dans la même minute, le silence qu'elle appelait, roula sur elle, la recouvrit »*².

Et un peu plus loin, Bernanos ajoute :

*« (...) Tandis qu'elle croyait refuser encore le don sublime dont elle se jugeait indigne, l'Agonie divine venait de fondre sur son cœur mortel et l'emportait dans ses serres »*³.

L'agonie de Chantal sera consommée et bue jusqu'à la lie, dans l'humiliation et la souffrance de la pureté flétrie.

Constance offre aussi sa mort, mais elle jouit d'une grâce exceptionnelle qui lui permet d'aller à la mort dans une confiance et une joie égales à celles qui régnèrent sur sa vie.

¹ La Joie p. 681

² La Joie p. 683

³ La Joie p. 683

B – LA RÉVERSIBILITÉ DES DESTINÉES DANS LA MORT

Blanche de la Force a choisi comme nom de Carmélite : Sœur Blanche de l'Agonie du Christ. Or la Mère Prieure qui avait hésité au temps de son noviciat à prendre ce nom pour elle-même, offre, sachant quelle est la faiblesse de Blanche, son agonie pour elle.

Aussi Constance de Saint-Denis peut-elle remarquer à bon droit :

« Pensez à la mort de notre chère mère, Sœur Blanche ! Qui aurait pu croire qu'elle aurait tant de peine à mourir, qu'elle saurait si mal mourir ! On dirait qu'au moment de la lui donner, le bon Dieu s'est trompé de mort, comme au vestiaire on vous donne un habit pour un autre »¹.

Et elle ajoute :

« Cette autre, lorsque viendra l'heure de la mort s'étonnera d'y entrer si facilement, et de s'y sentir confortable »²

Ainsi Blanche est-elle sauvée au moment où la Communauté subit le martyre, car, contre toute attente, elle a le courage de sortir de la foule pour s'avancer, l'une des dernières, et rejoindre ses sœurs.

Constance avait dit aussi : *« On ne meurt pas chacun pour soi, mais les uns pour les autres, ou même les uns à la place des autres, qui sait ? »³*

¹ Dialogues des Carmélites p. 1613

² Dialogue des Carmélites p. 1613

³ Ibid. p. 1613

CONCLUSION



Au terme de cette trop rapide et fort incomplète étude, nous sommes amenés à constater que l'adolescence tient une place si grande dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos qu'il est impossible de l'évoquer sans aussitôt se voir contraint d'aborder au fond la plupart des grands thèmes qui lui sont chers.

C'est qu'il a cherché, en effet, à donner vie, non pas aux « *formes intermédiaires de notre espèce* »¹ qui ne sont qu'« *une bouillie* »², « *un magma* »³, mais aux saints et aux héros sans qui ces formes intermédiaires n'auraient pas de nom.

Or les saints et les héros sont des enfants ou des êtres jeunes possédant la plénitude d'une espérance et d'une charité qui a triomphé des ombres de l'adolescence. Est-ce à dire que celle-ci n'a qu'une valeur négative, puisqu'elle rompt avec l'enfance et jette l'individu dans une confusion si totale qu'il fait, à ce moment-là, l'expérience nécessaire du désespoir ? N'hésitons pas à citer une fois encore les paroles mêmes de Bernanos : « *Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir ; quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore* »⁴.

L'adolescence la plus désespérée n'est pas la moins féconde. Bernanos exalte dans son journal de 1946 « *un désespoir inflexible qui n'est peut-être que l'inflexible refus de désespérer* »⁵.

Plus encore, « *celui qui, un soir de désastre, piétiné par les lâches, désespérant de tout, brûle sa dernière cartouche en pleurant de rage, celui-là meurt, sans le savoir, en pleine effusion de l'espérance. L'espérance, c'est de faire face* »⁶.

¹ Les Enfants Humiliés p. 140

² Les Enfants Humiliés p. 140

³ Les Enfants Humiliés p. 140

⁴ La liberté pour quoi faire ? Gallimard 53 – p. 14

⁵ Cit. in Le Chrétien Bernanos p. 296

⁶ Cit. in Le Chrétien Bernanos p. 296

La conception bernanosienne de l'espérance en effet ne s'applique pas à la seule vie intérieure et spirituelle ; elle concerne aussi et surtout la part de nous-mêmes que nous engageons dans l'action : « *Que m'importe de savoir si j'ai oui ou non l'espérance ? Il me suffit d'en avoir les œuvres* »¹, écrit-il encore.

Faire face, oui, mais d'une façon active, telle doit être la devise d'un chrétien, selon Bernanos. Telle était, en tout cas, la sienne.

Si autant de personnages de ses romans sont des adolescents, s'il s'adresse aussi souvent aux jeunes gens, c'est parce qu'il avait conscience à la fois de leur richesse et de leur fragilité.

Voilà pourquoi, ayant dénoncé, il y a déjà plus de trente-cinq ans, les dangers de la technique, de la cupidité, de l'esprit de vieillesse, son message n'a pas vieilli. Mieux, aux jeunes créatures torturées, qui, comme le poète suicidé dont il citait, pendant la guerre, les dernières et lugubres paroles : « *Je ne veux plus vivre dans un monde où tout le monde triche* »², Bernanos apporte la vigueur d'un témoignage littéraire et humain qu'aucun autre après lui n'a encore égalé.

Au cœur de ce monde qui ne semble pas « *prêt à se mettre en marche* »³, qui « *fait face de toutes parts* », mais dont le regard ne se porte pas « *vers la route ouverte* », Bernanos commence à peine à proclamer son « *invincible espérance* »⁴.

¹ In Le Chrétien Bernanos p. 296

² Le Chemin de la Croix des Âmes p. 172

³ Le Chemin de la Croix des Âmes p. 382

⁴ G. Gaucher

BIBLIOGRAPHIE

=====

BERNANOS

1) Œuvres romanesques

Dialogues des Carmélites NRF Pléiade

2) Œuvres polémiques

- La Grande Peur des Biens-Pensants - Grasset - 1931
- Les grands cimetières sous la lune – Plon – 1938
- Les enfants humiliés – Livre de poche
- Le Chemin de la Croix des Âmes – Gallimard – 1948
- La Liberté pour quoi faire ? – Gallimard – 1939
- Nous autres français – Gallimard – 1939
- Le Crépuscule des Dieux – Gallimard – 1956
- Le lendemain c'est vous – Plon – 1969

SUR BERNANOS

A – Livres

- A. Beguin : Bernanos par lui-même – Seuil – 1954
- William Bush : L'angoisse du mystère – Minard (Lettres modernes) – 1966

- Michel Estève : Le sens de l'amour dans les romans de Bernanos – Minard (Lettres Modernes) – 1959
- Guy Gaucher : Georges Bernanos ou l'invincible espérance – Plon – 1962
- Hans Urs Van Balthasar : Le chrétien Bernanos – Seuil – 1956

B – Revues

- Poche – Club l'Herne – 1967 – Bernanos
- Études Bernanosiennes : « Autour du Journal d'un Curé de Campagne » 1966
- Études Bernanosiennes 3/4 : « Témoin de l'homme, témoin de Dieu » 1966
- Études Bernanosiennes : « Autour de Monsieur Ouine » 1964
- Études Bernanosiennes : « Bernanos et la Critique - 1946-1966 – résultats et perspectives » 1966

T A B L E

=====

Introduction	2
Prolégomènes : l'adolescence, expérience vécue et thème littéraire	6
<u>CHAPITRE 1^{ER}</u> : BERNANOS À L'HEURE DE L'ADOLESCENCE	7
A - De la conscience de soi à la recherche d'un idéal	8
B - Des grandes tentations aux choix concrets	12
<u>CHAPITRE II</u> : L'ADOLESCENCE DANS L'ŒUVRE DE BERNANOS	16
1°/ L'esprit de jeunesse, l'esprit de vieillesse et l'espérance	17
2°/ L'esprit de jeunesse et l'adolescence	21
Première partie : de la conscience de soi à la découverte du monde	27
Introduction	28
<u>CHAPITRE 1^{ER}</u> : la conscience de soi	29
I – Les deux éclosions décrites par Bernanos	29
1°) « Le monde commence »	29
2°) Une seconde naissance	31
II – Les ruptures incertaines	33
- Le rôle de la souffrance	33
1°) Chantal et la révolte	33
2°) Guillaume et la douleur physique	34
3°) Blanche de la Force et la honte	35
4°) Germaine Malorthy et l'éveil des sens	36
III – Le don de l'enfance chez Chantal de Clergerie et Constance de Saint-Denis	36

<u>CHAPITRE II</u> : les constructions idéales	41
I – Le rêve et l’illusion	41
II – Le rêve : aspiration à l’éternité	44
A – Le rêve, acte de charité ou d’espérance	44
B – Le rêve, appel à l’amour	47
1°) L’émerveillement	48
2°) La ferveur	49
3°) Le don irraisonné de soi-même	50
III – Les mauvais rêves	51
<u>CHAPITRE III</u> : l’épreuve du monde	55
I – L’expérience mystique du monde par la découverte d’autrui	56
II – Le désenchantement	58
1°) Désillusion, déception, désenchantement	58
2°) Mensonge et désenchantement	59
3°) Humiliation et désespoir	61
III – l’épreuve du monde hors du rêve	62
1°) L’engagement	62
2°) « Nous ne sommes pas au monde »	64
Deuxième partie : tentations, liberté et choix	68
Introduction	69
<u>CHAPITRE 1^{ER}</u> : la révolte	70
I – Révolte et lâcheté	71
II – Révolte et charité	73
III – L’esprit de révolte	76
<u>CHAPITRE II</u> : les grandes tentations	81
I – La fuite devant soi-même	82
A – Le rôle de l’ennui	82
B – La tentation de la fugue	83
C – La luxure	86

II – La haine de soi et auto-destruction	88
A – La conscience désespérée de sa propre déchéance	88
1°) Le sentiment de sa propre déchéance	88
2°) La honte	89
B – Mensonge, connaissance et auto-destruction	90
C – L’auto-destruction proprement dite	93
<u>CHAPITRE III</u> : le scandale de la liberté	95
I – Limites de la liberté	95
A – Liberté et destin	96
B – Liberté et hérédité	97
II – La liberté selon Bernanos	98
A – La communion des Saints	98
B – La liberté et l’ordre divin	99
C – Le choix suprême	100
III – Actes manqués et choix authentiques	101
A – Les actes manqués	101
B – La liberté et l’honneur	102
C – Les choix authentiques	103
Troisième partie : le dénouement de la crise	105
Introduction	106
<u>CHAPITRE 1^{ER}</u> : angoisse et solitude dans le refus ou l’acceptation	107
I – Solitude et désespoir dans le mal	108
A – Le refus de soi et la Grâce	108
B – L’univers de Satan	110
II – Solitude et sainteté	112
A – « Le génie de l’amour »	112
B –angoisse, solitude et espérance	114
C – L’invincible espérance	115
III – Les destinées incertaines	117

CHAPITRE II : la mort	121
I – La jeunesse et la mort	121
II – Les suicides et la Grâce	123
A – Philippe	125
B – Germaine Malorthy	126
C – Mouchette	126
III – Les agonies rédemptrices	129
A – La mort offerte	130
B – La réversibilité des destinées dans la mort	131
CONCLUSION	132
BIBLIOGRAPHIE	134